

À mes parents, parfaits dans leur imperfection, toujours présents et aimants

Aux enfants qui souffrent en silence

« Personne ne connaît vraiment la vie des autres, seulement la sienne.

Et quand on bousille une partie de la vie de quelqu'un, ça ne se limite pas à cette partie-là.

Hélas, nul n'est jamais aussi précis, aussi sélectif.

Quand on bousille une partie de la vie de quelqu'un, on bousille sa vie tout entière.

Tout... a une influence sur le reste. »

Hannah Baker

Treize raisons, Jay Asher

Des ailes

Élodie

D'une main hésitante, je tends une feuille griffonnée recto-verso à la psychiatre. Mes premiers mots pour décrire l'indicible. Comme un dévoilement, une mise à nu, et cela m'effraie. Un sentiment de pudeur m'incite à détourner le regard pendant qu'elle parcourt mon texte en silence.

**

J'ai vécu seize ans dans la peau d'une autre : l'enfant sage qui fait l'envie des parents aux prises avec des polissons, l'élève brillante encensée par ses professeurs, la camarade attentionnée et généreuse sur laquelle on peut toujours compter, l'ado polie et discrète qui se fond dans le décor et dont on apprécie la présence sans la remarquer vraiment.

Derrière cette façade, il y avait une fille à l'identité usurpée, aux droits bafoués, aux besoins niés.

Dans mon entourage, qui s'en doutait ? Qui l'ignorait vraiment ? Il y avait ceux qui détournaient le regard, ceux qui jugeaient sans connaître, ceux qui s'en foutaient, ceux qui ne pouvaient pas comprendre et ceux qui s'aveuglaient à force de ne rien voir... Entre tabous, indifférence et préjugés, l'inacceptable régnait, là, au milieu de tout ce beau monde.

Seize ans d'humiliations et d'offenses, apparemment sans gravité, dont la somme a meurtri mon âme à jamais.

Poupée de chiffon malmenée par ma propre mère, j'ai cessé d'exister au moment où elle a compris le pouvoir qu'elle pouvait exercer sur moi et comment

en tirer parti. Elle m'a fabriquée de toutes pièces, allant jusqu'à choisir l'étoffe la plus soyeuse et du fil doré. Durant mon âge tendre, j'ai été son jouet préféré, celui sur lequel elle projetait ses envies, ses intentions et potentiellement son propre mal-être. Elle me trainait partout avec elle, m'élevait au rang de trophée. Puis, un jour, elle s'est lassée. La poupée attirait trop d'attention. Elle n'était qu'un vulgaire tas de tissus. Elle m'a abandonnée dans un vieux coffre sombre rempli de vieilleries. Je n'existais plus. Puis, elle s'est souvenue de moi. J'avais grandi. Elle m'a jetée à terre, m'a piétinée, éventrée jusqu'à ce que mes entrailles en boules de coton jaillissent. Quand elle a mesuré l'étendue du dégât, elle m'a ramassée en tentant de recoller les morceaux. Pendant qu'elle me recousait, elle me laissait croire que j'allais à nouveau être au centre de ses intérêts. Je retrouvais ma place au bord de la fenêtre. Elle me redonnait de la lumière. Un peu. Si peu. Jusqu'à ce que je mange une autre volée. Un jeu de yoyo avec mon estime. Épuisant, sans fin.

Comment se remet-on de cela ? Est-ce seulement possible?

J'ai trouvé un écho à ma détresse en lisant le livre « Treize raisons » :

« Quand une chanson vous fait pleurer, mais que vous n'avez plus envie de pleurer, vous cessez de l'écouter. Mais échapper à soi-même, c'est impossible. On ne peut pas décider de ne plus se voir. De couper le son à l'intérieur de sa tête. »

Il y a un peu de moi dans Hannah Baker : le même genre de cicatrices, celles qui ne se voient pas à l'œil nu, le sentiment d'avancer tel un funambule sur un fil de plus en plus mince tendu au-dessus d'un vide immense, sans filet, et ce vertige à la fois terrible et enivrant qui me pousse vers l'abîme.

Contrairement à bien des lecteurs, qu'ils soient jeunes ou adultes bien-pensants, je n'ai pas été ébranlée par le choix de mourir d'Hannah Baker. Il faut ne jamais avoir flirté avec les ténèbres pour s'indigner de cette issue fatale. « De l'aide existe

! », « Il y a toujours une lumière au bout du tunnel ! ». Mais qui sont ces gens qui osent faire miroiter un tel espoir ? Que connaissent-ils de la descente aux enfers, de la souffrance qui serre comme un étau, du manteau de la mort qui rôde jour après jour et dans lequel on aspire à s'envelopper pour cesser d'avoir froid en dedans?

Hannah, je l'ai comprise tout de suite. Ce qu'elle murmure à l'oreille de son ami Clay m'a marqué : « La vie est dans les détails ». Voilà, me suis-je dit. C'est exactement ça : une remarque désobligeante, un baiser de Judas, de petites phrases assassines, un rictus amer, le chaud et le froid... Mon quotidien puissance mille. Mais contrairement à Hannah, ces signaux toxiques ne viennent pas de treize personnes différentes, mais d'une seule : ma mère.

Il m'en a fallu du temps pour comprendre que ces agissements envers moi n'étaient pas ceux attendus normalement de la part d'une mère avant son enfant. Du temps, de la maturité et une série de crises de plus en plus fréquentes, de plus en plus noires, ont fait en sorte qu'à un moment donné, j'ai compris qu'elle ne m'aimerait jamais pour ce que je suis, que tout ce que je pourrais faire pour lui plaire ne suffirait jamais et que plus je m'étiolais et plus son plaisir à elle grandissait. J'ai réalisé que l'amour vrai est le contraire de la volonté de puissance. Cela peut paraître évident pour la majorité du monde. Pas pour moi qui ignore ce qu'est l'amour inconditionnel.

Vous vous attendez à ce que je vous le décrive ? Je vous propose une image : un cobra royal, le plus long serpent venimeux. Avant l'attaque, il ondule et se balance en fixant sa proie, puis se dresse dans la posture d'intimidation avant de se cabrer et de se projeter brusquement pour planter ses crocs dans votre chair.

Ma meilleur amie Catherine est plus catégorique : « Ta mère est un vampire ». Elle a lâché plusieurs jurons aussi, elle a pleuré et frappé dans le mur en

m'écoutant me confier, parfois. Trop peu souvent, en fait, ne laissant voir que la couche superficielle d'un monde instable et dangereux. Mon monde à moi, imprégné dans ma chair, que mon corps dans les moments les plus difficiles expulsait en maux de ventre et en extinction de voix.

Les médecins m'ont convaincue de consulter en psychiatrie en déclarant que j'étais une victime. Consentante, hélas. Car malgré tout ce que j'ai enduré, je suis restée auprès de ma mère. J'ai nourri la bête en quelque sorte.

Comment justifier une telle passivité ? Dans notre société, l'inaction est mal perçue. Le discours ambiant est à l'effet de « prendre sa vie en main ». Lorsqu'une personne est déprimée, on met en cause sa bonne foi, on la soupçonne de dramatiser pour rien et on ressent l'envie de la secouer comme un prunier pour qu'elle sorte de sa léthargie. « Bouge-toi » ou encore « Fais un effort ! ». Autant demander à un chien de miauler ou un chat d'aboyer ! Les gens ne comprennent pas à quel point, chez ses âmes perdues, la vision de la réalité est déformée. La tristesse dépressive, qui s'immisce sournoisement tel un brouillard dans l'âme, brouille le jugement et crée une anxiété pesante qui fait en sorte que chaque décision devient une montagne à escalader.

Toutes ces années passées, je n'ai pas osé parler ouvertement de ce que je vivais. Qu'est-ce qui était normal, qu'est-ce qui ne l'était pas ? Comment savoir ? Les bons moments se superposent aux mauvais, le filtre de ma conscience me joue des tours. Mais aujourd'hui, oui, je peux essayer de tout vous raconter à vous qui êtes psychiatre. Votre métier consiste à fouiller dans les esprits troublés, non ? Que trouverez-vous dans le mien ? Un penchant sado-maso ? Douterez-vous de ma bonne foi à l'occasion ? Je ne cherche pas à vous convaincre. Je n'en ai ni la force ni le courage. Je ne parviens même pas à démêler mes émotions contradictoires.

Ce que je sais, par contre, c'est que j'ai grandi avec la croyance que je devais tout à ma mère et que je devais mériter son affection. Elle a placé la barre de l'amour de plus en plus haute jusqu'à ce qu'elle soit inatteignable. C'est quand j'ai fini par comprendre que ce que j'obtenais en retour de cette quête sans fin n'était pas de l'amour que j'ai craqué.

On dit que les âmes les plus fortes choisissent les pires combats. Je n'ai pas, hélas, choisi mon combat. Et mon âme, en dépit de sa prétendue robustesse, n'aspire qu'au repos. Un repos réparateur qui tarde à venir cependant, car même si une distance salutaire s'est installée entre elle et moi, l'ombre de ma mère plane sur moi comme un vautour.

**

Sa lecture terminée, la psychiatre repose ma feuille et garde un moment la tête inclinée comme si elle se recueillait. Un pli entre ses sourcils se creuse.

Elle s'appelle Christine Bernier. Je l'aime bien. Elle est douce et patiente avec moi. Plutôt sympa pour une psy, pas trop vieille, avec un regard inquisiteur par-dessus des lunettes perdues au bout du nez. Elle m'a été présentée à la fin de mon séjour à l'hôpital il y a deux mois. Depuis ma sortie, nous nous voyons en consultation une fois par semaine. À chaque rencontre, elle me rappelle l'importance de mettre des « mots sur les maux », car « briser le silence est le premier pas sur le chemin de la guérison ». J'acquiesce docilement, mais ce n'est pas facile. Existe-t-il des mots pour décrire ce que je ressens ? Ils m'apparaissent vides de sens, désincarnés, galvaudés. La douleur est un sentiment intime.

Je parle peu lors de nos rencontres, alors nous avançons à pas de tortue. Deux ouvertures, une fermeture. Comme dans la valse. Même si je ne l'ai jamais dansée vraiment. Maman, oui, elle la dansait, même sans partenaire. Dans le salon, avec

un bras en couronne et l'autre en l'air pour tenir la main d'un amant imaginaire. Pour contourner mon manque d'éloquence, la psy m'a proposé, lors de la séance précédente, une autre approche : « Et si tu écrivais? Écris ce à quoi tu penses, sans idée préconçue ni sans chercher à m'expliquer quoi que ce soit. Suis l'impulsion du moment, on verra bien ». D'acc, j'ai dit.

C'est comme ça que, suivant son conseil, je suis arrivée aujourd'hui avec cette composition, « comme une pièce d'un casse-tête que nous finirons par assembler », m'avait-elle expliqué.

Nous y voilà, donc.

Elle toussote pour s'éclaircir la voix et ses traits tirés se détendent.

- Du beau travail, Élodie. Tu es même allée beaucoup plus loin que ce à quoi je m'attendais... Tu écris très bien, soit dit en passant.

Je souris tristement. Lasse, je me laisse glisser sur le fauteuil inclinable en cuir vieilli. Il craque légèrement sous mon poids. Je voudrais m'y enfoncer. Je me dis que tout bon psy qui se respecte doit avoir un tel fauteuil dans son bureau. C'est ce qu'on voit à la télé, des poqués de la vie qui s'allongent sur un canapé ou un fauteuil confortable et qui, les yeux fermés, laissent aller leurs pensées les plus troubles. Quand vais-je être capable d'un tel abandon ? Les révélations contenues dans ma lettre ne sont que les vagues qui courent à la surface de mon océan de souffrance. En dessous, ce sont les abysses.

- C'est épuisant de faire des sauts dans le passé et d'explorer ses émotions, n'est-ce pas ? me demande Christine.

- Je n'y arriverais pas...

- À quoi ?

- À m'en sortir.

- Tu y arriveras, oui.
- Non, ce n'est pas possible.
- Viens.

Me prenant par la main, la psy m'attire près d'une petite table basse sur laquelle est disposé du matériel à dessin.

- Aujourd'hui, si tu veux, nous ne parlerons pas. Tu m'as déjà remis un texte très évocateur qui me donne beaucoup de matière à réflexion. Toutefois, je souhaiterais aussi que tu dessines ce que tu ressens.

- Je suis nulle en dessin.
- Moi aussi ! Cela n'a aucune importance, crois-moi. Le dessin obéit à un mouvement spontané. Tu veux bien essayer ?

Je hausse les épaules. Ai-je vraiment le choix ? Alors, je dis « d'acc », comme d'habitude, parce que c'est plus facile de céder toute de suite que de lutter.

Figée devant la page blanche, les poings serrés à m'en faire pâlir les phalanges, je demeure de longues minutes crispée, incapable de tracer le moindre trait.

- Prends ton temps, Élodie. Respire doucement.

Christine se lève pour ouvrir la fenêtre de son bureau et rester en retrait, hors de mon champ de vision. Une légère brise s'engouffre dans la pièce et un merle se met à chanter divinement. Il en a de la chance ce merle d'avoir le cœur aussi léger. L'harmonie de sa mélodie dissipe peu à peu ma résistance. Son chant mélodieux parle directement à mon âme. Je vibre au son de ses notes, chacune d'elle éveille une émotion et, tel un caillou jeté dans une eau tranquille, provoque des ronds qui s'élargissent de plus en plus. Je tente de retenir le flot de ces vaguelettes jusqu'au moment où une onde plus forte m'emporte.

D'un geste rageur, je tasse les stylos-feutres en couleur pour saisir le seul crayon à mine grise. En appuyant de toutes mes forces, je dessine d'un geste saccadé un oiseau difforme aux ailes tombantes, la tête légèrement penchée sur le côté, avant de l'enfermer dans une cage aux barreaux serrés. J'appuie encore plus fort pour grossir et foncer les traits. Mon pouls bat plus fort, ma respiration se fait plus courte. L'exercice me demande un réel effort.

Lorsque j'ai terminé, je pousse la feuille sur le bout de la table et me recule sur la chaise, épuisée. Si épuisée.

Christine s'approche doucement et reprend sa place en face de moi.

- Je peux ? demande-t-elle avec douceur en pointant ma feuille.

Un oui muet reste coincé dans ma gorge.

- Ton oiseau a les ailes déchirées, n'est-ce pas ?

De grosses larmes rondes roulent sur mes joues.

- Elles vont repousser et, un jour, tu t'envoleras.

La chute

Élodie, deux mois plus tôt

Le plancher froid de la salle de bain. Une douleur qui irradie dans ma nuque. Le bruit étouffé d'une voix d'homme inconnue. Il prononce mon prénom. Pourquoi ne parle-t-il pas plus fort ? Ses doigts pressent l'intérieur de mon poignet à la recherche du pouls. Je sens la pulsation furtive de mon flux sanguin. Ma tête tourne, mes oreilles bourdonnent. J'ai l'impression de flotter au-dessus de mon corps. Je vogue sur un nuage. Cette sensation de légèreté est plutôt agréable. J'aimerais qu'un coup de vent m'entraîne au loin, jusqu'à l'horizon, et plus loin encore. L'homme m'interpelle encore de sa voix douce et profonde, me demande si je l'entends. Les trois lettres du mot oui ne s'entendent pas pour former un son intelligible. Mes lèvres demeurent closes. Donnez-moi un instant, aimerais-je lui dire. Je vais revenir, ça ne sera pas long. Je ne suis ni morte ni sourde.

Je reconnais un parfum aussi : Chanel No 5, le parfum de ma mère. Elle est donc là aussi. Je reconnaîtrais ses effluves entre mille. Un bouquet dominé par l'iris et le jasmin auxquels se mêlent les essences de musc, de santal et de vanille. Sur Internet, j'avais découvert que Chanel No 5 était le parfum préféré de Maryline Monroe. Tiens donc, avais-je remarqué, un autre point commun avec ma mère qui ne jure que par le blond platine et le rouge à lèvres écarlate. M'était apparue aussi à l'écran la fameuse photo de l'actrice posant au-dessus d'une bouche d'aération de métro dans sa robe blanche qui se soulève et dévoile ses jambes interminables. Fascinée, j'avais mentalement superposé le visage de ma mère sur celui de Maryline. Mon verdict était sans appel: maman avait l'étoffe d'une star.

Petite, j'associais ce parfum dont elle s'enveloppe à l'odeur intime de ma mère. Les mamans de mes amies sentaient la savonnette ou le citron, la mienne faisait tourner les

têtes avec ses arômes envoûtants. Matin et soir, je la voyais avec émerveillement déposer une goutte du précieux parfum derrière chacune de ses oreilles selon un rituel savamment entretenu. Même la nuit, elle sentait bon.

Comme je déteste Chanel No 5 maintenant... Ce parfum qui la précède quand elle entre dans une pièce m'emplit d'angoisse avant même de l'apercevoir, elle. Même lorsqu'elle est absente, ses effluves subsistent dans son sillage me rappelant sa terrifiante présence. Il incarne tout ce que je déteste chez ma mère.

- Élodie ? Tu m'entends? insiste la voix masculine.

Je fais un effort pour redescendre de mon nuage. Il faut bien regagner mon enveloppe corporelle. Mes paupières s'entrouvrent. L'homme n'est pas seul, ils sont deux. Ils portent la même chemise bleu marine avec une croix sur un brassard. Je me sens nauséuse. Je ne sais pas ce que je fais allongée par terre. La lumière de la salle de bain m'aveugle. Je referme les yeux. Si seulement je pouvais m'envoler encore. Donnez-moi encore un peu de temps s'il-vous-plait. Oscillant entre ciel et terre, je laisse le malaise se dissiper de lui-même.

- Élodie chérie, c'est maman !

Maman ? Non, c'est impossible. Il y a longtemps que je n'ai plus de maman. Elle me prend la main. Elle est si chaude. À moins que ce ne soit la mienne qui soit glaciale. Je voudrais la retirer, mais j'en suis incapable. Je laisse, inerte, dans la sienne qui me serre un peu trop fort.

- Elle reprend des couleurs, dit un des hommes. Nous allons l'installer sur une civière.

Ces hommes sont donc des ambulanciers. Que m'est-il arrivé ? Je me souviens m'être couchée comme chaque soir, recroquevillée en position de fœtus dans mon lit, puis de m'être levée pour me rendre à la toilette. Et après ? Un vertige, des jambes molles, une

vision troublée... Je me serais évanouie. Combien de temps suis-je restée inconsciente ? Suffisamment pour que les ambulanciers puissent se rendre jusqu'ici avant que je ne reprenne connaissance. Merde, alors.

Je me laisse soulever délicatement. Dans leurs bras musclés, je me sens toute petite et en sécurité. Ils m'adressent des paroles réconfortantes. Je voudrais leur sourire et leur dire que je vais bien, mais je suis vidée de toute forme d'énergie.

- Je suis là, ma chérie, tout va bien aller, me rassure ma mère.

Oui, tu es là. Comme c'est étrange, d'ailleurs. Tu as même appelé les secours. Tu dois avoir eu une sacrée frousse. Je voudrais tellement croire que tu as réellement eu peur et que tu as été prise de remords en me voyant étendue au sol. Peut-être qu'il fallait en arriver là, à cette limite extrême où la faiblesse de mon pouls témoigne d'une vie qui veut s'échapper de mon corps, pour que tu me redécouvres, moi la chair de ta chair.

Ma mère se penche sur moi pendant qu'on me sangle sur la civière. Elle plonge ses yeux d'un bleu acier dans les miens. Ma lèvre inférieure se met à trembler, puis mes épaules et tout mon corps sont secoués de spasmes à défaut de pouvoir exorciser ma peur et ma douleur. Car dans son regard, il n'y a aucune lueur de sincère inquiétude. Seulement un terrible avertissement, une mise en garde envers ce que je pourrais dire ou faire sous le coup de ma grande vulnérabilité. Son sourire faussement bienveillant et sa main sur ma joue censée exprimer une douceur maternelle me font, au contraire, l'effet d'une meurtrissure.

Un des ambulanciers parle dans sa radio et l'autre est sorti un instant, me laissant seule dans mon face à face muet avec elle. S'il vous plait, faites vite. Debout devant moi, elle me fixe, les yeux écarquillés en oscillant subrepticement de gauche à droite. Ce ne sont pas des yeux, mais deux cercles côte à côte comprenant un grand rond blanc dans lequel il y a un rond noir plus petit. Son corps est arqué, menaçant, et sa bouche s'entrouvre sur

une langue fourchue. Elle siffle, m'hypnotise comme le serpent Kaa dans Mowgli. Son silence est un venin qui se distille dans mes veines. Elle n'a même plus besoin de planter ses crochets dans ma chair. S'il vous plaît, faites vite.

- Vous nous suivez en auto jusqu'à l'hôpital du Sacré-Cœur, madame Dickner ?
lance un ambulancier.

Nous sursautons, elle et moi, libérées de ce fil invisible qui nous unit.

- Vous suivre, euh... Pourquoi ?
- Les formalités.
- Ah, bien sûr, la paperasserie.
- J'imagine que vous voudrez aussi rester un peu avec votre fille.
- Si elle n'est pas trop fatiguée.
- À vous de voir.
- Et ensuite, qu'est-ce qui va se passer ?
- Elle va rester en observation à l'hôpital au moins pour quelques heures, voire jours. Ça dépend. Élodie s'est sans doute cogné la tête en s'évanouissant, ce qui risque d'avoir provoqué une commotion cérébrale. Cela est d'autant plus plausible qu'elle semble particulièrement confuse. Un médecin va l'examiner et se prononcer sur la gravité du choc subi.

- Est-ce qu'elle passera un examen par imagerie médicale en arrivant ?
- Normalement ce n'est pas nécessaire. Les commotions ne peuvent pas être détectées par rayon X ou IRM. On se fie davantage aux symptômes. Plus ils sont nombreux et intenses, plus le choc a été important. En outre, certains symptômes se manifestent à retardement. Il faut demeurer vigilant.

- Tant mieux alors, cela m'évitera de devoir trainer à l'hôpital. Avec tous les virus qui s'y trouvent, moins on s'y attarde mieux on se porte, n'est-ce pas ?

Tout en fermant la porte arrière du véhicule, l'ambulancier toise ma mère.

- Faites comme vous voulez, madame. Il est sans doute préférable de laisser votre fille se reposer.

- Oui... Enfin, je veux dire : quel soulagement, hein ? Une mauvaise chute, mais rien de bien grave dans le fond. Ma fille a l'air un peu faible, mais je la connais, elle en a en-dedans. Elle sera remise en un rien de temps.

- Si vous le dites.

L'ambulance se met en route doucement, son gyrophare rivalisant avec les lampadaires pour dissiper la nuit. Pas de sirène, je ne suis pas une urgence, ce dont je devrais me réjouir. L'homme resté avec moi en arrière me sourit avec bienveillance.

- Ça va, petite ? Tu as mal ?

- À la tête, beaucoup. Dans la nuque aussi.

- J'ai immobilisé ton cou par précaution. Tu trembles encore, mais ça va passer.

De larmes timides sillonnent mes joues creuses.

- Chut, n'aie pas peur. On va prendre soin de toi à l'hôpital, tu verras.

Ce n'est pas de l'hôpital dont j'ai peur.

- Ta maman viendra te récupérer dès que possible.

Gardez-moi avec vous.

- Avec un peu de chance, tu n'y resteras qu'un jour ou deux.

Ce sera pire après.

- Au fait, tu as quel âge ?

Je me raidis malgré moi. Pourquoi cette question ?

- Quinze ans. Presque seize.

L'ambulancier me dévisage avec une perplexité désolée.

- C'est vrai?

Bien sûr que oui ! Je me suis cognée le coco, mais je n'ai pas perdu la raison.

- Tu paraissais si petite. J'ai pris un tensiomètre pour enfant pour mesurer ta pression...

Je ferme les yeux. Toute cette sollicitude m'étouffe soudainement. Je n'ai pas l'habitude qu'on m'accorde autant d'attention. Je sais que j'ai perdu beaucoup de poids au cours des derniers mois. Les gens disent que « j'ai fondu » en détournant le regard, gênés. Je ne suis plus qu'un pâle reflet de moi-même. Avec mes cheveux ternes amincis comme des brins de paille, mon visage émacié, mes ongles rongés au sang et mes os pointus qui me font ressembler à un pantin articulé, je ne ressemble à plus rien. Je ne suis qu'un vulgaire tapis sur lequel ma mère s'essuie encore les pieds.

Trop lâche pour l'affronter. Trop faible pour la quitter. Trop pleine d'espoir, encore.

Dans le fond, si ma vie est un calvaire, c'est de ma faute. Je m'accroche à une réalité que je repousse. Je sais ce qui me fait mal, mais je persiste. C'est dingue, complètement dingue. Combien de temps encore vais-je garder en moi cette souffrance? Combien de stylos vais-je enfoncer dans ma peau ? Quand vais-je arrêter de me griffer jusqu'au sang ? Ce n'est pas normal de m'infliger ça, je le sais. Il faudrait que j'arrête de me faire du mal, que je me confie, que je cherche de l'aide, que je fasse n'importe quoi qui ressemblerait à un premier pas vers la délivrance, mais je n'en suis pas capable. Je ne peux tout simplement pas. Ce serait renoncer à une part de moi-même.

Là, dans l'ambulance qui m'éloigne momentanément de chez moi, je n'ai pas envie de me justifier. Trop d'efforts. Mon cerveau est à OFF. Je voudrais juste qu'on me fiche la paix.

Mais tandis que l'ambulance roule lentement à travers la ville, les mots affluent dans ma tête. Car si j'en avais la force et le courage, voici ce que je dirais à celle qui m'a mise au monde.

*Je hais ta façon de me sourire
Et la couleur de ton rouge à lèvres
Je hais ta façon de me regarder
Et ce que tu devines en moi
Je hais tes absences
Et redoute encore davantage ta présence
Je hais ta façon de marcher
Et tes talons qui claquent sur le plancher
Je hais tes histoires inventées
Et tes perpétuelles sautes d'humeur
Je te hais quand tu me berces d'illusions
Et qu'ensuite tu me laisses tomber
Je te hais au point d'en crever
Mais je me hais surtout de ne pas réussir à t'haïr assez
Pour te planter là avec ton cœur de pierre
Et ton esprit machiavélique
Parce que tu es ma mère
Et que je suis ta fille.
Ce lien de sang que je maudis
M'enchaîne à toi pour l'éternité*

Apparences

Solange

- Bonjour Élodie ! As-tu bien dormi? Il est 7 h !

Pense-t-elle réellement que j'ai pu bien dormir en me trouvant catapultée à l'urgence en pleine nuit ? Si encore, on m'avait conduit directement dans une chambre à mon arrivée, mais non, il a fallu qu'on m'examine sous toutes les coutures. Sans attendre la réponse, l'infirmière tire sur les rideaux pour faire entrer la lumière.

- Quel beau soleil ! Il fait un temps splendide ! Si on peut avoir un peu de chaleur pour faire fondre toute cette neige, ce ne serait pas trop tôt.

Aveuglée par un rayon de soleil insolent, je tourne la tête de l'autre côté, face au mur jaunâtre qui mériterait une nouvelle couche de peinture pour retrouver un peu de gaité. Au moins, il n'est pas d'un blanc douteux comme ceux qu'on observe généralement dans les hôpitaux. Même les murs y ont mauvaise mine d'habitude. Ils pourraient avoir l'intensité d'un orange vif, l'éclat d'un vert pomme ou la douceur d'un bleu lavande pour animer ces endroits où la mort se dispute avec la vie dans chaque recoin. Sauf que quelqu'un quelque part dans un grand bureau a décidé que les murs des hôpitaux devaient s'accorder avec le teint cireux de leurs pensionnaires.

Je sens la caresse du rayon de soleil à la base de ma nuque. Je pourrais me retourner pour accueillir cette lumière annonciatrice d'une journée printanière. Une journée toute neuve, avec ses invariables vingt-quatre heures qui s'égrèneront mécaniquement par décompte de soixante minutes. Mais l'aiguille trotteuse de la pendule murale vient à peine de finir son tour depuis que l'infirmière est entrée et

le temps me pèse déjà. Pourquoi celle-ci ne me laisse-t-elle pas dans l'obscurité ? Ferme les rideaux ! ai-je envie de crier. Laisse-moi dans le noir. Je ne veux plus de cette lumière, je ne veux plus voir le soleil se lever. Je n'ai même plus la force de mettre un pied au sol.

- Le petit-déjeuner va bientôt être servi. Je vais redresser ton lit en position assise. Prête ? C'est parti !

Je grimace. Je n'ai aucunement envie de manger. Et encore moins qu'on me parle comme si j'étais une gamine. Ne peut-on me laisser tranquille ? Je voudrais seulement dormir encore. Je crois que je pourrais dormir pour toujours. Comme la Belle au bois dormant, tiens. Si seulement je pouvais me piquer le doigt à un fusain et sombrer dans un sommeil interminable, peut-être qu'un prince charmant finirait par passer dans un jour lointain. Un prince charmant ? Pff. Tu divagues, Élo. Depuis quand ta vie ressemble-t-elle à un conte de fées ? Les histoires qui finissent bien alimentent de cruelles illusions. J'ai perdu ce naïf optimisme depuis longtemps.

Le mouvement de bascule du lit me force à m'asseoir. Pour la première fois, je croise le regard de l'infirmière, un regard franc et pétillant. Devant moi se tient une femme rondelette, pas très grande, aux cheveux blancs un peu fous. Ses petits yeux noirs ronds comme des billes scintillent derrière une monture de lunette rouge qui lui mange la moitié du visage.

- Quel âge avez-vous ? demandé-je.
- C'est une drôle de question. Tu me dis bonjour d'abord ?
- B'jour.
- J'ai 61 ans et trois quarts.
- C'est une réponse de bébé. Seuls les enfants versent dans la fraction en parlant de leur âge.

- Moi, ça me plaît.
- 62 donc.
- Non, 61 et trois-quarts.
- Moi, j'ai quinze ans et demi, mais je dis que j'en ai seize.
- Et moi à ton âge, je prétendais en avoir dix-huit pour faire plein de bêtises dans le dos de mes parents! Sache cependant qu'en vieillissant on devient moins pressé d'arrondir à l'unité supérieure. Au fait, je m'appelle Solange. Je suis ton infirmière de jour. Tu me verras aussi certains soirs, car j'ai tendance à coller à ce merveilleux établissement. C'est comme ma deuxième maison. Bizarre, hein ? Comment peut-on aimer passer autant de temps dans un hôpital ? Même moi, je me le demande parfois ! J'ai un caractère de cochon, paraît-il, mais avec un cœur immense, alors réjouis-toi, tu aurais pu tomber sur plus mal commode que moi.

Voilà pour les présentations. Pour la première fois depuis mon réveil, j'esquisse un sourire. Pas le genre de sourire hilare jusqu'aux oreilles, seulement un sourire faible et timide exprimant un début d'ouverture : elle est plutôt rigolote cette Solange avec ses 61 ans et trois quarts.

- Je suis où exactement ?
- À l'hôpital Sacré-Coeur, ma chouette, dans l'unité pédiatrique.

Ma chouette ? Ce petit nom affectueux prononcé avec une gentillesse spontanée suffit à inonder mes yeux. Tout en mordillant ma lèvre inférieure, je bats des rapidement paupières à deux ou trois reprises pour ne rien laisser paraître.

- Pauvre cocotte, n'aie pas peur, me console Solange en se méprenant sur la raison de mon émotion.
- Je... Je m'appelle Élodie.
- Oui, je le sais.
- Qu'est-ce que j'ai?

- Une commotion cérébrale, selon ce qu'a affirmé le médecin qui t'a examiné à ton arrivée. Et une sérieuse ! Compte tenu que tu as vomi, que tu montrais des problèmes de coordination et une certaine confusion, je parie que tu vas demeurer en observation quelques jours. L'important est de te reposer et de reprendre des forces. Et cela commence par un solide petit-déjeuner ! Mais avant de te donner ton plateau-repas, je dois te peser.

Solange sort un pèse-personne d'un placard en contreplaqué blanc.

- Tu viens ?

Pâle comme un linge, je pivote lentement pour m'asseoir au bord du lit. La tête me tourne.

- Attends, je vais t'aider, intervient Solange anticipant ma faiblesse. Là, doucement, pose un pied au sol, puis l'autre. Merveilleux. Appuie-toi sur moi. Plus fort que ça ! Tu as vu comme je suis costaud ? Alors, agrippe-toi comme il faut.

Quand Solange soulève mon avant-bras pour le déposer sur le sien, mon cœur se serre à la vue de mon coude anguleux et saillant. Mes doigts sont si fins qu'on dirait ceux d'une poupée en porcelaine. Je me demande ce que Solange pense de mon corps décharné. S'il la rebute ou s'il lui fait de la peine, elle n'en laisse rien paraître. Je lui en sais gré.

Debout, mes jambes flageolent. À tout moment, je redoute d'être prise d'un malaise vagal. Instinctivement, je resserre ma pression.

- Quelle idée de vouloir te peser tout de suite ! grommelle Solange. Sauf que c'est le médecin qui a insisté, alors je n'ai pas le choix que de te demander ça. Franchement, combien même tu prendrais une centaine de grammes après le petit-déjeuner, cela ne changera pas grand-chose. Cela aurait pu attendre après le repas, non ? Je fais quoi, moi, si tu tombes dans les pommes ?

- Idéalement, vous m'empêchez de tomber...
- Ha ha ! Ton sens de l'humour revient, c'est encore mieux que quelques kilos.

Bon, plus que quelques pas, ma chouette. Voilà, on y est. Monte sur la balance, ne bouge plus... 41 kilos... un poids plume, hein ? On est mieux de ne pas te laisser repartir par une journée de grand vent!

Je me laisse raccompagner jusqu'au lit. En silence, je me contente d'observer Solange inscrire consciencieusement mon poids sur une feuille accrochée au bout du lit.

- Tu vois, sur ce graphique, je vais noter ton poids chaque jour et faire le calcul de ton indice de masse corporelle ou IMC. Tu sais qu'est-ce que c'est ? Non ? Je t'explique. L'IMC se calcule à partir du poids en kilos divisé par la taille en mètre au carré. En fonction de l'âge et du sexe, l'IMC correspondant à un poids santé se situe dans une certaine fourchette. En ce qui te concerne, ton IMC actuel est à 16,8.

- Ce qui veut dire ?
- Que tu es bien maigrichonne, ma cocotte. Tu en es consciente ?

Je hausse les épaules. Bien sûr que j'en suis consciente, je n'ai même plus assez de force ni d'équilibre pour faire de la bicyclette. Mais que j'en sois consciente ou pas, qu'est-ce que cela change ? Ce n'est pas ma faute si plus rien ne passe. Pour avoir envie de se nourrir, il faut avoir envie de vivre, non ?

- Ces marques-là, à l'intérieur de ton avant-bras, c'est quoi ?

Je sursaute. Instinctivement je cache mon bras sous le drap pour dissimuler les fines rayures taillées avec un rasoir que je me suis infligées il y a quelques jours.

- Je me suis grafignée.
- Cela t'arrive souvent de te « grafigner » de la sorte ?

Nouveau haussement d'épaules. L'infirmière me jette un regard suspicieux par-dessus ses lunettes. Elle n'est pas dupe, alors à quoi bon argumenter. Je me mutile régulièrement depuis un an. Quand je m'allonge dans le noir sur mon lit et qu'un filet de sang tiède coule sur mon bras, je me sens soulagée. C'est comme si le trop-plein de ma souffrance intérieure s'échappait avec le sang. Garder autant de douleur en dedans, ça ne se peut pas. Il faut bien en superposer une autre, plus tangible, pour qu'elle sorte.

Solange n'insiste pas. J'apprécie encore une fois sa retenue. Elle doit avoir l'habitude de voir toutes sortes de monde à l'hôpital. Il y en a certainement des plus poqués que moi. Alors une égratignure de plus ou de moins, quelle importance?

Néanmoins, pour montrer ma bonne volonté, je fais un effort et croque un quartier de pomme. Le cube de fromage passe difficilement. Jamais je ne pourrais avaler ce petit-déjeuner gargantuesque composé d'un œuf cuit sur le plat, d'un carré de creton et de trois tranches de pain grillées ramollies. Solange m'encourage à prendre au moins une bouchée supplémentaire.

- Tu sais, Élodie, quelle que soit la maladie dont on souffre, on peut difficilement la surmonter tant que notre corps n'a pas refait ses ressources en énergie.

Elle a raison.

- Tu dois reprendre des forces pour rentrer à la maison.

Là, elle se trompe. Mon corps proteste. La principale menace qui pèse sur lui n'est pas celle de quelques kilos en moins supplémentaires, mais de devoir composer avec une nouvelle charge de stress et d'anxiété. Je repousse le plateau.

- Ça ne passe pas, hein ?

Je fais non de la tête.

- C'est correct, ma jolie. On ira à ton rythme.

Une promesse d'aide. Sans rien demander en retour. J'aimerais y croire. Je voudrais pouvoir me dire que, ici, dans cette chambre d'hôpital, ma vie va changer, que je n'aurais plus jamais peur, que je pourrais sortir librement avec mes amies sans craindre des réprimandes, que je pourrais choisir le linge qui me plaît, que je ne vaquerais plus comme une âme en peine avec ce poids énorme de culpabilité sur les épaules.

Solange prend mes signes vitaux. Je m'attends ensuite à ce qu'elle s'en aille. Au lieu de cela, elle s'attarde dans ma chambre. Elle tapote ma couverture, la replace inutilement, puis se racle la gorge.

- Je ne peux pas t'y obliger. Toutefois, si tu le souhaites et si tu penses que cela peut te faire du bien, tu peux me parler.

- Parler de quoi ?

- Euh... Et bien, de toi... Comment tu vas...

- Comment je vais ? Hé, c'est vous l'infirmière, non ?

- Bon point. Enfin, s'il y a des choses qui te tracassent... J'ai des grandes oreilles qui ont reçu beaucoup de confidences par le passé et des yeux qui voient avec le cœur...

- Pff... Vous citez Le Petit Prince de Saint-Exupéry : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux... ». ...

- Tu connais tes classiques.

- C'est l'un de mes livres préférés. Il est toujours sur ma table de chevet.

- Tu pourrais demander à ta mère de te l'apporter.

- Ce n'est pas nécessaire. Je le connais par cœur et je ne vais pas rester à l'hôpital très longtemps.

- Comme tu veux. Au fait, cela me ferait grand plaisir si tu me tutoyais.

Je ne réponds pas. Solange est gentille, mais bavarde. J'aspire à être seule. Tenir une conversation, devoir mentir, faire comme si de rien n'était, craindre le moindre faux pas... Tout cela est épuisant. Seule avec moi-même, je n'ai qu'à composer avec mes propres démons, mes fausses croyances et mes remords. Vieux compagnons d'infortune.

Un élancement venant des tempes me serre le crâne. Soudain, je ne me sens plus bien du tout. Je gémis.

- Solange, j'ai mal à la tête... Vite, j'ai envie de vomir.

**

Le docteur Jacques Hébert est un homme à la mine sévère, dans la soixantaine, chauve comme un genou. Il y a une cicatrice en forme d'éclair sur son crâne d'œuf qui me rappelle celle d'Harry Potter. Dans mon monde imaginaire, les hôpitaux ressembleraient à Poudlard. Les jeunes malades y seraient répartis dès leur arrivée par le Choixpeau magique¹ dans les différentes unités pédiatriques où les soins seraient dispensés sous la forme de sortilèges, de potions, de métamorphose, ou encore de défense contre les forces du Mal. Bien sûr, il y aurait un Albus Dumbledore, qui veillerait sur tous ses petits patients, tenus loin du monde malveillant des adultes, jusqu'à leur guérison complète.

Le docteur saisit la fiche médicale accrochée au pied de mon lit et la parcourt en émettant des drôles de hum avec sa gorge.

- Madame Dickner n'est pas là ? demande-t-il. J'ai demandé à m'entretenir avec la mère de cette jeune fille. Elle a bien été avisée?

¹ Ce chapeau animé d'une âme détermine dans laquelle maison des quatre maisons de Poudlard Gryffondor, de Serpentard, de Poufsouffle ou de Serdaigle) chaque nouvel élève doit être envoyé.

- Oui. Cependant, elle a appelé pour prévenir qu'elle aurait un peu de retard, explique Solange.

- En ce cas vous viendrez me chercher à son arrivée. J'ai d'autres patients qui attendent.

Agacé, le Dr Hébert tire sur le stéthoscope enroulé autour de son cou puis griffonne dans son carnet.

- Je suis désolée, murmuré-je.
- Désolée de quoi, jeune fille ?
- Que ma mère vous retarde.
- Tu n'y es pour rien. Et puis, ce n'est pas si grave. Je la verrai plus tard.
- Elle travaille beaucoup.
- Comme beaucoup de parents.
- Elle a peut-être une migraine, ce matin. Cela lui arrive souvent. Elle aura pris plus de temps pour se préparer et ...

- Hé, Élodie ? As-tu entendu ce que j'ai dit ? Ce n'est pas grave, je t'assure, répète-t-il en s'approchant de moi. Ta mère a certainement une bonne raison de n'être pas avec toi à ce moment-ci et je n'ai pas besoin de la connaître. En revanche, il est important que je la rencontre pour lui expliquer les raisons pour lesquelles on te garde en observation à l'hôpital.

La main du Dr Hébert posée sur mon avant-bras exerce une légère pression réconfortante. Je n'ai pas le temps de dire un truc aussi bref que « OK » ou « d'acc » que la porte de ma chambre s'ouvre à la volée sur ma mère.

- Me voilà ! claironne-t-elle.
- Ah, ben, tu vois, il ne fallait pas t'inquiéter, se réjouit Solange en m'adressant un large sourire.

J'affiche l'expression attendue de la part d'une jeune fille reconnaissante et soulagée.

- Salut, m'man !
- Désolée pour mon retard ! J'ai si mal dormi à cause de ton accident la nuit dernière, que je n'ai pas fermé l'œil. Que d'inquiétude, vraiment, j'en suis toute tourneboulée.

En un claquement de doigts, elle pivote avec grâce pour déposer son sac à main sur une chaise, repousse son opulente chevelure platine derrière son épaule et taponne délicatement le dessous de ses yeux secs à l'aide d'un mouchoir en papier. Puis, elle s'avance vers moi, prends mon visage entre ses mains et m'embrasse sur le front.

- Comment vas-tu, trésor ?

L'entrée magistrale de ma mère a fait son effet, comme d'habitude. Où qu'elle aille, les gens se retournent sur son passage. Aujourd'hui, elle a revêtu une robe de couleur pêche serrée à la taille par une fine ceinture blanche et évasée à partir de ses hanches. Quand elle bouge, la robe ondule divinement. On dirait un ange. Avec son teint rayonnant, les arcs de sourcil parfaitement dessiné, ses lèvres pulpeuses subtilement rehaussées par le gloss, elle dégage une élégance naturelle fascinante. Je vois bien que le médecin et Solange sont bluffés. Malgré moi, j'éprouve un élan de fierté. Elle est si belle ma mère, si sûre d'elle-même du haut de ses 1,75 mètres, ballerines aux pieds! Imaginez-la, perchée sur des talons aiguilles! Certaines femmes se complexeraient d'une telle grandeur. Pas elle.

Si j'osais, je demanderais au docteur Hébert si les gènes jouent à saut-génération. Ma croissance est terminée et je culmine à 1,56 mètres. J'ai l'air d'une

naine à côté d'elle. Je me demande si notre relation serait différente si je la dominais physiquement.

Je me souviens que, lorsque j'étais petite, papa disait de ma mère en la couvant du regard qu'elle avait les jambes d'un flamant rose, la taille d'un colibri et le cou d'un cygne. Comme il devait être amoureux! À moins que cette poésie ne lui ait été plus prosaïquement inspirée par son intérêt ornithologique. Allez savoir.

- Ça va, maman.
- J'ai eu si peur ! Quand je t'ai vue étendue inerte sur le plancher de la salle de bain, j'ai paniqué. Tu as mal quelque part ?
- Je suis surtout fatiguée.
- Oh, docteur, dites-moi que ce n'est pas grave ? Elle a dû subir un tel choc en tombant... Elle souffre d'une commotion cérébrale, n'est-ce pas ? Elle va garder ses séquelles ?

Le Dr Hébert expose mon cas.

- Je vous rassure tout de suite, madame Dickner. Élodie souffre effectivement d'un traumatisme crânien léger. Certes, elle ressent des nausées, des bourdonnements dans les oreilles et se plaint de maux de tête récurrents, mais cela va s'atténuer. Du repos et une activité réduite tant physique que mentale au cours des prochaines semaines devraient suffire à son rétablissement. Naturellement, une observation vigilante devra être maintenue et il ne faudra pas hésiter à consulter en cas d'aggravation des symptômes.
- Oh, tant mieux. Comme je suis soulagée ! Tu devras faire une croix sur le sport, Élodie, tu as compris?
- Oui, maman.

- Et l'école, docteur ? Les examens de fin d'année approchent. Je tiens à ce qu'Élodie n'attende pas trop avant de commencer à réviser le programme des principales matières vu depuis le début de l'année.

- Élodie sera la mieux placée pour évaluer dans quelle mesure elle est en mesure de fournir un effort mental soutenu. Toutefois, je recommande fortement une reprise progressive des cours et ce, après une période complète de repos.

- Ah, c'est fâchant. Élodie a travaillé très fort toute l'année en vue de décrocher la Médaille du Lieutenant-gouverneur pour la jeunesse. Je me faisais une joie de prendre part à la cérémonie de remise... Il te faudra donc mettre les bouches doubles quand tu iras mieux, trésor. Outre les résultats scolaires, tu dois démontrer un engagement exceptionnel au niveau social et communautaire si tu veux l'obtenir, tu te rappelles?

La Médaille du Lieutenant-gouverneur... Je l'avais oubliée celle-là. C'est bien la dernière chose dont je me préoccupe en ce moment. Et pourtant, que se passera-t-il si je ne l'obtiens pas ?

- Permettez-moi d'insister sur l'importance du repos complet à court terme, madame, intervient le médecin avec fermeté. Les jours qui suivront joueront un rôle critique pour la récupération du cerveau. À la suite d'un traumatisme, le cerveau doit retrouver son équilibre et, pour ce faire, il a besoin d'un apport important d'oxygène et de glucose, le carburant lui permettant de se rétablir. Un retour trop rapide à l'apprentissage, au travail ou au jeu est susceptible de prolonger la période de récupération et de rendre le cerveau plus vulnérable à subir un autre traumatisme cranio-cérébral.

- Bien sûr, bien sûr... La santé, avant tout. Cette médaille importe peu, en autant que ma fille guérisse complètement. Vous savez, c'est surtout elle qui s'est

fixé comme objectif de l'obtenir, elle est si ambitieuse ! Tu as entendu, Élodie ? Je comprends que tu sois déçue, mais tu devras y aller mollo à l'école.

- D'acc.
- Oh, arrête de dire « d'acc », tu sais comme je déteste cela, n'est-ce pas ?
- Oui maman.
- À la bonne heure. J'ai hâte de te ramener à la maison tout à l'heure, trésor. Je vais prendre soin de toi et tu récupèreras vite, tu vas voir.

Assise au bord du lit, elle me prend dans ses bras. Le nez contre la poitrine de ma mère, je respire Chanel No 5. Peau contre peau, elle dans sa robe pêche à deux cents dollars, moi dans ma jaquette bleue d'hôpital parsemée de petites fleurs. Je sens ses seins qui se soulèvent et se baissent au rythme de sa respiration tandis que son souffle chaud chatouille l'arrière de mon oreille. Mon corps qui s'est d'abord raidi à ce contact inattendu a tôt fait de s'abandonner à cette étreinte, le traître.

Je me force à sourire, mais mes yeux s'embuent de larmes malgré moi. J'ignore le sens de ces larmes. Une partie de moi s'est déjà attachée aux quatre murs jaunâtres qui me protègent du monde extérieur. Ici, le temps est suspendu. Je n'ai aucune décision à prendre, on veille sur moi. L'autre partie, celle qui s'accroche à ce qu'elle a toujours connu, est touchée par cette rare démonstration d'affection maternelle.

- Nous ne pouvons pas laisser Élodie sortir aujourd'hui, corrige le médecin.
- Vraiment ? Oh, docteur, je vous en prie, dites-moi que tout va bien!

Elle a le regard implorant du bébé phoque pointé par une carabine. Ses grands cils (des faux) battent à toute vitesse à la manière des ailes d'un papillon. Elle est irrésistible dans le rôle de la mère affligée.

- Ne craignez rien, madame. Toutefois, comment dirais-je, je voudrais le temps de faire un bilan de santé un peu plus complet.
- Un bilan de santé complet ?
- Oui, c'est cela.
- Bon, alors, ce n'est pas compliqué, il me semble. Une prise de sang, un test urinaire... Il n'y en a pas pour une éternité.

Du coin de l'œil, j'observe Solange. On dirait qu'elle se mord la joue comme si elle se retenait pour ne pas intervenir dans la discussion. Serait-elle contrariée du ton péremptoire de ma mère envers le Dr Hébert ? Ce dernier reste de marbre.

- Permettez-moi, madame, de juger moi-même de ce qui est compliqué et de ce qui ne l'est pas.

Un point à zéro pour lui. Ma mère adopte un repli stratégique.

- Naturellement, je vous écoute.
- Merci. Je voulais donc dire que, outre la commotion cérébrale, sa maigreur m'inquiète, ainsi que certaines marques physiques...
- Vous parlez de ces marques-ci ? dit-elle en brandissant mon bras comme un trophée.
- Euh, oui, entre autres, élude le médecin visiblement peu enclin à aborder le sujet en ma présence.
- Ah, mais ce n'est rien du tout ! s'exclame-t-elle avec légèreté. Élodie s'entraîne à courir dans le bois en empruntant des chemins envahis par les branches d'aubépine, si bien qu'elle n'arrête pas de se grafigner, n'est-ce pas ma chérie ?

Elle émet un rire charmant qui sonne comme une volée de clochettes en m'ébouffant gentiment les cheveux. J'acquiesce, évidemment, ce qui allume une lueur victorieuse dans le regard de ma mère.

Le Dr Hébert sourit béatement, comme s'il était ensorcelé par l'assurance irrésistible de ma mère. J'ai l'habitude, les hommes sont tous pareils en sa présence. L'envoûtement est cependant de courte durée : un raclement de gorge peu subtil de Solange le ramène sur terre.

- Votre fille est trop faible, reprend-il. Elle est à risque de connaître de nouveaux malaises à cause de son poids insuffisant. En fonction de son hypotension actuelle, je juge nécessaire de la garder hospitalisée quelques jours.

- C'est vrai qu'elle est si menue, mon Élodie... J'étais pareille à son âge!

- Quand est-ce que sa perte de poids a commencé ?

- Je ne sais pas trop. Deux ou trois mois ?

Six mois, en fait. Depuis ma rupture avec mon petit ami, ai-je envie de préciser, mais je me tais, accusant le fait que ma mère ne se soit pas inquiétée outre mesure de la diminution de mon appétit et de mon déclin physique. Ou peut-être l'a-elle-remarqué sans y attacher d'importance, ce qui serait pire d'une certaine manière. Solange dont les yeux se sont écarquillés comme des soucoupes volantes désapprouve aussi manifestement cette réponse évasive.

- Si vous êtes d'accord, nous recommanderions un suivi psychologique.

- Pas question ! refuse ma mère précipitamment.

- Pouvons-nous savoir pourquoi ? intervient Solange sur un ton dur qui fait tiquer le Dr Hébert.

- Eh bien, eh bien, c'est parce que... parce qu'Élodie voit déjà un psychologue!

Ah, bon ? Première nouvelle !

- Il s'agit d'un psy référé par l'école. C'est moi qui ai sollicité la direction de l'établissement pour bénéficier d'une aide. Je voyais bien qu'Élodie n'allait pas bien, elle ne mangeait presque plus. J'étais totalement désespérée! Je ne

comprenais pas. Je ne comprends toujours pas d'ailleurs... Oh, ma petite chérie, si seulement, tu me parlais...

Les larmes de ma mère mouillent mon cou pendant qu'elle me serre à nouveau dans ses bras. Je veux tant croire qu'il ne s'agit pas de larmes de crocodiles. Elle est si bonne comédienne.

Son étreinte me fait mal. Elle me serre trop fort. J'ai envie de lui dire de me lâcher, mais m'en veux aussitôt d'adresser ce reproche muet. Ne puis-je donc pas tout simplement apprécier la chaleur de ce contact ? Ses marques d'affection sont si rares. Celle-ci est peut-être sincère ? Dans le fond, une partie d'elle-même doit s'inquiéter pour moi plus que je ne le pense. Et puis, elle ne serre pas si fort après tout, c'est seulement que je n'ai plus que la peau et les os.

- Ce n'est pas facile, vous savez, d'être une mère monoparentale avec une adolescente, renifle-t-elle. Élodie cultive ses jardins secrets, ce qui est bien normal à son âge, mais elle s'éloigne tant de moi... je ne sais plus quoi faire, j'ai tout essayé pour l'amener à me parler davantage...

Pourquoi ai-je l'impression que c'est toi au contraire qui a creusé la distance entre nous ?

Ébranlé par l'émotivité de madame Dickner, le Dr Hébert lui tend un mouchoir. Ma mère le remercie et essuie ses yeux délicatement.

- Ma fille est une perfectionniste, vous savez. Elle fait de l'angoisse de performance. Elle se met la barre très haute dans tout ce qu'elle entreprend. J'ai beau lui répéter qu'elle a le droit à l'erreur et qu'elle n'a pas besoin d'être parfaite, elle se met de la pression tout de seule.

Non, ce n'est pas vrai ! C'est toi qui n'es jamais satisfaite ! Ma respiration s'accélère, une sueur aigre m'envahit. Je ne comprends plus. Je n'arrive plus à me

voir comme je suis réellement autrement que par les yeux de ma mère. Et s'il y avait une part de vérité dans ce qu'elle avance ? Et si mon désir de plaire était devenu maladif ? Et si...et si...

Soudain les entendre parler de moi comme si je n'étais pas là m'est insupportable. Suis-je déjà à ce point devenue invisible ? Par pitié, allez-vous-en tous... Sortez de cette chambre. Laissez-moi tranquille.

- Ça va, Élodie ? s'informe Solange l'air soucieux, en posant sa main sur mon front moite.

- Je ne me sens pas bien...

- Tiens, prends un peu d'eau.

Solange me tend un verre tout en tamponnant mes tempes à l'aide d'une serviette imbibée d'eau froide. Mon malaise se dissipe à peine.

- J'ai mal à la tête.

- Laissons Élodie se reposer, conclut le Dr Hébert avec un froncement de sourcil en faisant un pas vers la porte. Suivez-moi, nous pourrions poursuivre cette discussion dans le corridor.

Juste avant de franchir le seuil de la porte, elle m'adresse un petit signe de la main.

- Essaie de dormir un peu, Élodie. Je repasserai tout à l'heure pour te tenir compagnie. La maison doit tellement te manquer...

Les yeux mi-clos, je ne réponds pas. Un nouveau haut-le-cœur soulève ma poitrine.

Entre chien et loup

Solange

Je me suis portée volontaire pour effectuer du temps supplémentaire. La relève est rare en raison de la pénurie qui sévit parmi le personnel soignant. Enchaîner un chiffre de soir après une grosse journée de labeur est souvent une obligation davantage qu'un choix. La vie personnelle et familiale écope, nécessairement. Pas la mienne. Personne ne m'attend à la maison.

Depuis l'infection pulmonaire qui a emporté mon tendre époux Charles, il y a cinq ans, la maison me semble cruellement vide. Trente-cinq ans de vie commune, ça crée des habitudes. Comme d'acheter encore de la crème à café alors que je bois le mien noir ou encore, de cuisiner, chaque dimanche, son gâteau au chocolat préféré, dont je finis par donner la moitié au voisin.

Bien sûr qu'il y a eu des hauts et des bas dans notre vie de couple : une vie à deux n'est pas linéaire. Il y a des cassures parfois, parce qu'on demeure deux individualités qui n'avancent pas toujours au même rythme. Mais Charles et moi savions que préserver un couple sur la durée exige des efforts de part et d'autre, un sens du compromis, de la communication et de la coopération. La force de notre mariage reposait sur cette capacité à avancer quoiqu'il arrive, en se tenant la main et en regardant droit en avant.

Malgré tout, rien n'aurait pu nous préparer à encaisser le coup que nous réservait la vie. Elle nous a pris en traître, au moment où on s'y attendait le moins, en s'en prenant à ce que nous avions de plus cher : notre fille, Élisabeth. Une leucémie aigüe l'a emportée d'une manière foudroyante.

J'en ai voulu au ciel et à la terre entière, j'ai crié à l'injustice à m'en érailler la voix. Avant que je ne retourne le blâme contre moi, l'infirmière spécialisée en pédiatrie qui prend soin chaque jour de dizaines d'enfants malades : je n'ai rien pu faire pour sauver la mienne. Pire, j'ai sous-estimé ses symptômes. Quand j'ai compris que son état se détériorait anormalement, il était trop tard.

Charles et moi avons vécu notre deuil loin l'un de l'autre, lui enfermé dans son mutisme et moi dans ma dépression sévère. Il passait des heures, isolé dans le garage de la maison, se donnant comme mission de retaper toutes les vieilleries qu'il dégotait à droite et à gauche. Je restais prostrée dans le divan à l'écouter frapper des clous. Nous pleurions séparément notre douleur. Entre nous deux le poids des reproches et de la culpabilité créait un fossé insurmontable. L'onde de choc, suivie par celle de la colère, a failli emporter notre couple jusqu'à ce que nous comprenions que l'un sans l'autre, nous allions nous effondrer. Ce sale coup nous a frappés en pleine poitrine, tout près du cœur, et nous a laissés des bleus à l'âme qui semblent ne jamais vouloir s'effacer.

Élisabeth est morte peu après son seizième anniversaire, presque à l'âge d'Élodie... Élisabeth Dion, Élodie Dickner. E.D. : des initiales semblables. Ma fille mordait dans la vie à pleines dents, cette jeune patiente est sur une pente glissante. La Grande Faucheuse s'est abattue sur la première et rôde autour de la deuxième. Lorsque j'ai tenu le dossier de celle-ci entre mes mains pour la première fois, j'ai été saisie de frissons. Une certitude m'a foudroyée : je n'ai pas pu sauver Élisabeth, je ne la laisserai pas prendre Élodie.

Lorsqu'on étudie en techniques de soins infirmiers, on nous apprend à ne pas nous laisser nous engager émotionnellement dans la situation du malade. Surtout pas d'attachement personnel. Il faut être prêt à accueillir les moments heureux (de bons résultats sanguins, une rémission) comme les plus difficiles (une rechute, des

complications inattendues) sans avoir le sentiment que notre cœur fasse du yoyo outre mesure. D'une empathie imprudemment gérée peut découler une fatigue physique et émotive ouvrant la voie à l'épuisement professionnel.

À trop vouloir se protéger soi-même, certains soignants se retranchent cependant derrière des phrases toutes faites, banalement dites « professionnelles », si ce n'est derrière le masque de la froideur. Au cours de ma carrière, j'ai été souvent témoins de telles réactions à certaines conditions de souffrance ou d'anxiété, qui peuvent être interprétées par le malade comme de l'automatisme et du désintérêt.

En pédiatrie, la propension à l'attachement est encore plus importante. Avec les années, j'ai réussi à trouver le juste équilibre entre la compréhension bienveillante et l'implication émotive trop forte.

J'en ai vu des boutons, des plaies et des bosses, j'en ai essuyé des derrières souillés, j'en ai bercé des enfants en pleurs. Que mes malades restent deux jours ou un mois, ne fait aucune différence. J'ai un tiroir rempli de dessins et de photos de visages souriants à leur sortie d'hôpital. Certains me donnent encore des nouvelles et, aussi bizarre que cela puisse paraître, il m'arrive parfois d'accueillir leur progéniture. La roue tourne. Et puis, il y a ceux dont la courte vie s'est arrêtée bien trop tôt et dont le souvenir brille dans ma mémoire comme une étoile dans le ciel.

Les seules souffrances auxquelles je ne m'habitue pas sont celles de l'âme. Et mon intuition me souffle que celle d'Élodie est profondément meurtrie. Sa maigreur n'est pas le résultat d'un trouble alimentaire privatif. Je ne la crois pas obsédée par un souci extrême de minceur typique de l'anorexie mentale.

Il y a quelque chose en elle de singulier, une peur sous-jacente, que je ne m'explique pas encore. Je ne suis ni médecin ni psy. Scientifiquement, je ne peux

rien démontrer, mais mon cœur de mère sait reconnaître un cœur d'enfant qui saigne. Défiant les signaux d'alerte allumés par mon expérience professionnelle dans ma tête, je sais déjà que je vais franchir la barrière de la saine distance professionnelle.

Mon Charles me mettrait en garde contre moi-même. Sauver Élodie ne ramènera pas Élisabeth. Non, évidemment. Mais au moins, cette fois, j'aurais essayé.

**

En pause au poste d'accueil des infirmières, je sirote pensivement une infusion à la camomille en regardant le spectacle de l'homme de ménage qui manœuvre habilement sa vadrouille en dessinant des grands S. Il est syrien, se nomme Adnan et est arrivé récemment de Syrie avec sa conjointe enceinte jusqu'aux oreilles. Nous avons fait connaissance il y a quelques semaines. J'ai appris qu'il avait quitté son pays durement frappé par la guerre avec sa femme. Avant que les bombardements ne réduisent la Syrie en poussière, il étudiait la neurochirurgie, mais, ici, il fait des ménages. C'était ça ou devenir chauffeur de taxi. Il a préféré travailler en milieu hospitalier, milieu auquel il se destinait. Il prend des cours le soir et les fins de semaine. Il jure qu'il finira par obtenir son diplôme. Je le crois, c'est un battant. Il n'a pas survécu à une périlleuse traversée en Méditerranée pour finir ses jours à danser le ballet avec une vadrouille.

- Et alors, elle est comment la petite de la chambre 604 ?

Je sursaute et, dans un geste maladroit, renverse un peu de liquide brûlant sur le comptoir.

- Merde, Nathalie, tu m'as fait une de ces peurs !

- Oups, désolée, je ne te savais pas si absorbée.

- C'est la tisane qui a besoin d'être absorbée, apporte donc un linge pour essuyer, grommelé-je.

Ma collègue s'empresse de nettoyer le dégât.

- Tu n'as pas l'air de bonne humeur, remarque-t-elle.
- Mais si.
- Mais non.
- Je pensais, c'est tout.
- Ça, j'avais remarqué. Tu lâches le morceau ou je joue à la devinette?
- Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point tu es têtue comme une mule ?
- Plein de fois.
- Emmerdante aussi.
- Encore plus souvent.
- Et tu finis toujours par gagner ?
- Toujours, rigole-t-elle. On se connaît depuis une vingtaine d'années et il y a des choses qui ne changent pas ! Alors, qu'est-ce qui te trotte dans la tête?
- Rien je te dis, je pensais simplement à la jeune fille de la chambre 604.
- Celle qui est arrivée cette nuit ? Je n'ai pas encore pris connaissance de son dossier médical.

Nathalie m'écoute lui en faire un résumé, puis me sonde du regard.

- Avoue qu'il y a autre chose. Cette barre au milieu de ton front, ce n'est plus une ride mais une tranchée.
- J'ai assisté à un échange bizarre entre Élodie et sa mère un peu plus tôt.
- Bizarre comment ?
- Je ne sais pas trop. J'ai simplement ressenti une tension dans l'air.

- Bah, il ne faut pas trop s'en faire avec ça, ce n'est pas la première fois qu'on accueille une ado en conflit avec un de ses parents. Au fait, elle est comment madame Dickner en privé ?

- Non ? Ne me dis pas que tu ignores qui elle est ? Sur quelle planète vis-tu ?

Je lève les yeux au ciel : Nathalie sait tout sur tout le monde en ville. C'est un réseau social en elle-même, avant l'arrivée d'Internet.

- Madame Dickner est LA référence en ville pour les soins capillaires et médico-esthétiques. Elle est au courant de toutes les dernières tendances dans le domaine et certains services à la fine pointe de la technologie ne sont offerts que dans ses établissements. D'ailleurs, une quatrième clinique va être inaugurée dans les prochains jours. Tu n'as pas reçu d'invitation ?

- Non, pourquoi, j'aurais dû ?

- Toutes les clientes en ont reçu une. Que tu fréquentes le salon pour des bigoudis ou la clinique pour l'injection d'agents de comblement, aucune importance. On est toutes invitées !

- Je ne suis pas cliente.

- Tu devrais...

- Hé ! Qu'est-ce que tu insinues ? m'exclamé-je en feignant d'être vexée. Lorsque mes rides me tomberont sur les nerfs, je prendrais le fer à repasser avant d'envisager une seule seconde de passer au bistouri.

- Je te taquine ! Tu sais bien que je ne suis pas trop portée non plus vers tous ces outils de rajeunissement artificiels... Enfin, pour le moment, parce je n'ai pas envie de finir ridée comme une vieille pomme. N'empêche que madame Dickner, elle est trop *hot*. Ouais, c'est comme cela que ma petite fille Mégane de douze ans la décrirait. Tiens, pour te donner une idée, l'autre jour, c'était son anniversaire, je l'ai emmenée au salon pour une manucure, elle a croisé madame Dickner qui l'a

complimentée en répétant à quel point elle la trouvait ravissante et je te jure qu'elle est montée au 7^e ciel. Tu comprends, madame Dickner a une chronique Mode et beauté dans la revue *Jeune et jolie*, c'est une vraie star pour les gamines! Grande, mince, dotée d'un corps superbe et auréolée d'une chevelure platine qui cascade jusque dans le creux des reins... Elle fait tourner bien des têtes!

- Une sirène des temps modernes.
- Elle est fascinante, en effet.
- Bon, et bien, espérons qu'il n'y ait pas une ruée de groupies à chacune de ses visites ici...

- Tu as tort de t'inquiéter. Elle doit être une mère géniale.
- Hum...

La sonnerie du téléphone interrompt notre commérage.

- J'y vais, se propose Nathalie.

Au même moment les portes de l'ascenseur de l'unité pédiatrique s'ouvrent sur un homme débraillé qui se précipite dans ma direction.

Avec son pantalon cargo poussiéreux et ses bottes en cap d'acier, son t-shirt auréolé de marques de transpiration et sa veste en jeans négligemment jetée sur son épaule, il arrive visiblement tout droit du travail. Pas besoin d'avoir la tête à Papineau pour deviner qu'il n'est ni comptable ni notaire.

- La chambre 604 s'il vous plait.
- Vous êtes ?
- Le père d'Élodie.
- Votre nom ?
- Marc Langevin.
- Un instant, je vous prie. Je vérifie.

- Pourquoi ? Il y a un problème ?
- Aucun, je vérifie simplement si votre nom est inscrit dans le registre des personnes autorisées à rendre visite à Élodie.

- Je suis son père.
- Je sais, vous me l'avez dit.
- C'est important que je voie ma fille.
- Vous allez la voir, rassurez-vous.

Il se passe nerveusement la main dans ses cheveux bruns déjà ébouriffés, puis sur son visage mal rasé. Il est plutôt bel homme malgré son apparence négligée. Pas forcément grand, mais à la carrure musclée, il possède des traits étonnamment fins. Élodie a hérité de ses grands yeux bruns en forme d'amande.

- Est-ce que j'ai manqué l'heure des visites ?
- Absolument pas, elles sont autorisées jusqu'à 20 h.

M. Langevin pousse un soupir de soulagement et paraît enfin se détendre un peu.

- Je suis venu aussi vite que j'ai pu quand j'ai appris qu'Élodie avait eu un malaise. D'habitude je passe l'essentiel de mes journées à gérer les chantiers dans mon bureau, mais deux de mes contremaîtres étaient absents, alors j'ai dû aller sur les chantiers moi-même. Quand je suis revenu à 18 h, il y avait un message de la mère d'Élodie, mon ex-femme, m'informant que notre fille se trouvait à l'hôpital. Sans aucune explication ! Vous vous rendez compte ? Elle disait simplement que ce n'était pas grave et que la petite avait eu un malaise la veille au soir... Ma fille à l'hôpital depuis la nuit dernière et je ne l'apprends que le lendemain en fin de journée ! J'étais en tabarnak !

Comme je lui fais des gros yeux de maitresse d'école pour son vilain mot, il se reprend maladroitement.

- Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude de sacrer. Enfin, ce n'est pas tout à fait vrai. Sur les chantiers, un sacre n'attend pas l'autre. Mais là, je n'aurais pas dû...

- Ce n'est rien. Si vous saviez ce qu'on peut entendre parfois... Allez, suivez-moi, je vous montre la chambre. Cela ne vous dérange pas si je vous accompagne ? Cela me permettra de vous parler de l'état de santé de votre fille.

- Bien au contraire.

- Parfait. Au fait, je m'appelle Solange. Je suis l'infirmière de jour, et à l'occasion de soir, qui s'occupe d'Élodie.

Nous échangeons une solide poignée de main. Pour la première fois depuis son arrivée, il esquisse un sourire. Cet homme m'est sympathique, décidé-je sur-le-champ. Ses traits se contractent toutefois au fur et à mesure que je relate la chute de sa fille et les symptômes de la commotion cérébrale. Je suis habituée à déceler les multiples expressions d'angoisse chez les membres de la famille de tous mes malades. Pourtant, il y a autre chose. Durant un bref instant, je crois déceler une lueur dans ses yeux que je reconnais pour l'avoir observée également dans ceux d'Élodie : le voile d'une insondable affliction.

**

Le visage d'Élodie s'illumine aussitôt en apercevant son père.

- Papa !

- Ma puce !

Je les laisse seuls à la joie d'être ensemble. Il est temps pour moi d'entreprendre ma ronde de surveillance auprès de mes petits patients. Je fais un détour par le poste d'accueil pour prendre les plateaux en plastique sur lesquels j'ai disposés les médicaments à administrer. Concentrée, je chasse Élodie de mes pensées et reporte

mon attention sur les autres enfants. Ils méritent tout autant ma sollicitude, me sermonné-je. Il faut que j'arrête d'extrapoler sur le cas de cette jeune fille.

Le petit Jérémie opéré récemment de l'appendicite sortira demain. Avec son nez retroussé et ses taches de rousseur, il a une frimousse adorable. Il me remet un magnifique dessin pour me remercier.

- C'est moi la grosse dame qui te tient la main ?
- Oui. Tu as vu : j'ai même dessiné tes lunettes rouges !
- Wow! Merci beaucoup Jérémie.
- Je pourrais revenir te voir ?
- Quand tu veux, mon grand, mais en bonne santé, OK ?
- Compte sur moi. Je vais montrer la cicatrice de ma *lapendicite* à mes amis demain ! se réjouit-il fièrement.

- Appendicite, pas *lapendicite*, le corrigé gentiment.

Sacré bonhomme, comme il a vite retrouvé le sourire ! Cela me fascine toujours de constater à quel point la plupart des enfants sont prompts à se remettre sur pied. Son insouciance et son optimisme me font chaud au cœur. Ses parents, un jeune couple dans la vingtaine, le contemplent avec amour. Leurs traits tirés en disent long sur la crainte qu'ils ont eue de perdre leur fils. Jérémie l'ignore, mais il est passé à un cheveu de succomber à une péritonite. Il est arrivé en hurlant de douleur, plié en deux, le souffle court, affaibli par une fièvre élevée et des vomissements soutenus. L'urgentologue a rapidement diagnostiqué l'inflammation du péritoine et Jérémie a été opéré en urgence. Sa bonne étoile a voulu qu'il ne parte pas en camping avec la famille d'un ami en raison de la pluie. Deux ou trois heures de route pour trouver un hôpital auraient été fatidiques.

Dans la chambre suivante, bébé Rosalie dort à poings fermés, épuisée par sa pneumonie. Sa mère veille sur elle, surveillant le sifflement de sa respiration. Je

m'approche doucement, prends les signes vitaux de l'enfant. Le pouls est régulier, la température sous contrôle. Je mentionne à la maman que je repasserai dans deux heures pour administrer une dose d'antibiotique et d'ibuprofène. « Votre bébé ne risque rien, la rassuré-je, je vais veiller sur lui. Dormez un peu ». Elle me sourit, épuisée, rongée par l'inquiétude malgré tout. Les mamans sont toutes ainsi faites qu'elles prendraient la place de leur enfant n'importe quand pour leur éviter de souffrir. Leur cœur est un baromètre du ressenti de leur progéniture.

Émue, je laisse mes pensées errer vers ma propre fille disparue. Malgré mon bagage d'infirmière, moi aussi je me rongais les sangs quand elle contractait un virus ou une bactérie. J'en ai passé des nuits blanches, les sens en alerte, guettant le moindre gémissement et les quintes de toux. Oui, j'ai été vigilante... Sauf une fois. Une fois de trop...

Mon Élisabeth... Je me souviens de l'odeur de ses cheveux, de sa curiosité insatiable, de ses mimiques rigolotes, de la douceur de sa peau contre la mienne... Comment ai-je réussi à survivre à son absence ? Chaque fois qu'un de mes patients sort guéri de l'hôpital, je me surprends à envier ses parents. Un sentiment d'injustice me taraude encore après toutes ces années. Une mère ne devrait jamais voir mourir son enfant. C'est contre nature.

En repassant devant la porte de la chambre d'Élodie, j'entends des rires. Cette bonne humeur m'aide à chasser mes pensées grises.

- Dites donc, on s'amuse bien ici ! lancé-je en poussant la porte.

Hilaires, le père et la fille écoutent ensemble des vidéos gags sur le téléphone cellulaire de Marc, chacun une oreillette d'écouteur calée dans une oreille. Les vidéos mettent en scène des gens qui chutent lourdement en tentant de réaliser une quelconque prouesse. Un classique, mais c'est le fou rire garanti !

Les joues rosies et les yeux brillants d'excitation, Élodie semble renaître à la vie. Si ce n'était sa maigreur, elle ne ressemblerait plus à la jeune fille qui est arrivée la nuit dernière.

- On lui montre ? demande-t-elle à son père d'un air malicieux.
- C'est toi qui décides !
- Oui, j'aimerais bien.
- Pas de problème. En ce cas, madame Solange, approchez, Élodie a quelque chose à vous montrer sur mon téléphone.

Intriguée je me penche sur l'appareil. Élodie agrandit la photo d'un adorable chiot.

- Il est pour moi ! Il est pour moi !
- Wow ! Comme il est mignon ! C'est un beagle ?
- Oui, je vais l'appeler Snoopy !
- Bien trouvé, il a effectivement des airs de ressemblance avec le chien de Charlie Browns. Je suis jalouse, je suis une *fan* de la bande dessinée Peanuts. Tu en as de la chance d'avoir un papa qui t'offre un cadeau pareil.

- Je lui réservais pour son anniversaire, explique ce dernier, mais compte tenu des circonstances, j'avais envie de lui annoncer tout de suite. Snoopy me sera remis dans trois semaines environ, une fois sevré. J'ai dit à Élodie qu'il fallait qu'elle se remette vite sur pied pour m'aider à s'en occuper, n'est-ce pas ma puce ?

- Je vais essayer papa.
- Et aussi que tu prennes des forces pour le promener, ajouté-je. Un chiot a de l'énergie à revendre!
- Je suis tellement contente d'avoir un animal de compagnie. Je vais devenir son Woodstock ! se réjouit Élodie. J'aime tellement les chiens !

- Moi aussi. D'ailleurs je suis famille d'accueil pour les chiens malades qui ne peuvent rester dans les refuges pour animaux.

- Vraiment ? s'étonne Élodie. Je ne savais pas qu'on pouvait être famille d'accueil. Cela consiste en quoi ?

- À prendre soin d'eux le temps qu'ils aillent mieux. Tiens, par exemple, la semaine dernière, mon pensionnaire se nommait Cosmo. Entre toi et moi, rien que de devoir porter un nom pareil, ça rend malade. Son ancien propriétaire **devait avoir** aussi peu de jugement que de scrupules à l'abandonner. Enfin, passons... Cosmo souffre d'une hyperthyroïdie et a des problèmes de reins. Ma mission ? Lui faire avaler ses pilules ! J'ai essayé maintes fois de cacher le médicament dans du filet de bœuf, mais Cosmo est rusé comme un renard : il a réussi à le dénicher avant de s'empiffrer avec la viande.

Élodie rit de bon cœur.

- Comment as-tu réussi finalement ?

- En relevant tout un défi ! Il faut à la fois lui tenir d'une main et de l'autre lui ouvrir la gueule tout en lui enfonçant la pilule au fond de sa gorge. Ensuite, c'est important de lui refermer rapidement le museau pour qu'il ne la recrache pas. Ça a l'air simple comme ça, mais il y a une sacrée puissance dans la mâchoire d'un chien.

Nous discutons encore agréablement un moment lorsqu'un coup d'œil jeté à ma montre me rappelle à l'ordre. Avec remords, je leur annonce qu'il reste une quinzaine de minutes avant la fin des visites.

- Oh, non ! Comme le temps a passé vite! soupire Élodie.

- Je vais t'envoyer la photo de Snoopy sur ton téléphone, propose Marc.

- Je n'ai plus de téléphone...

- Non ?

- Il est... brisé.
- Cela fait longtemps ? Ta mère ne me l'a pas dit.
- Elle a dû oublier.
- On peut t'en acheter un autre.
- Ne t'en fais pas. Ce n'est pas nécessaire.
- Depuis quand les ados n'ont plus besoin d'un téléphone ? Tu es vraiment tombée sur la tête ! se moque gentiment son père.
- Je te jure, je n'en ai besoin.
- Pas de médias sociaux, pas de textos avec Charline ?
- J'ai laissé tomber les médias sociaux. Facebook, c'est trop nul finalement.
- Ah bon, et la musique ?
- La musique aussi, soupire Élodie plus qu'elle ne proteste.
- C'est bien l'admiratrice inconditionnelle de Lady Gaga et du groupe Imagine Dragons qui me parle ? Infirmière, l'état de ma fille est vraiment grave !

Il plaisante, mais l'incompréhension est palpable. Élodie triture un bout de drap entre ses doigts. On dirait que le fil de la communication ouverte et transparente entre le père et la fille vient de se rompre. J'interviens gaiement.

- J'ai une idée : que diriez-vous, monsieur Langevin, de me transférer la photo sur mon appareil personnel ? On a une petite imprimante au poste d'accueil. Je pourrais l'imprimer, comme ça Élodie aurait au moins une photo de Snoopy avec elle au cours des prochains jours.

- Bonne idée ! Qu'en penses-tu, Élodie ?
- Oui, ce serait vraiment gentil, acquiesce-t-elle poliment.
- Cela vous dérange si je vous transmets une photo de famille aussi ? demande monsieur Langevin.
- Nullement.

Quand je reviens, Élodie s'empare fébrilement de la photo et embrasse le nez du chien.

- Voudrais-tu une légère collation ? proposé-je en espérant pouvoir tirer parti de la présence bénéfique du père. On dit que rire ouvre l'appétit !

- Euh, je ne sais pas...

- Les machines distributrices de cet hôpital proposent des cochonneries délicieusement trop sucrées. J'y suis abonnée, hélas pour mon tour de taille, et j'ai la mauvaise habitude de trainer une barre de chocolat avec moi ! Tu la veux ?

- Oh! une barre Nestlé au caramel croquant ! Chanceuse ! appuie monsieur Langevin avec complicité. Accepte, tu m'en donneras un carreau !

- D'accord, d'accord, s'esclaffe Élodie.

- À la bonne heure ! Et pas un mot au médecin, hein ? lancé-je en riant à mon tour.

Élodie laisse fondre lentement un carreau de chocolat dans sa bouche. Son plaisir est évident.

- Hum, ronronne -t-elle. Qu'est-ce que c'est bon...

- Et bien, on dirait qu'on a une amatrice de chocolat ici ! plaisanté-je.

- Cela fait si longtemps que je n'en ai pas mangé, échappe-t-elle les yeux fermés en savourant encore sa bouchée.

- Soit, tu es vraiment gourmande, soit tu as oublié la boîte de chocolats que je t'ai envoyée pour la Saint-Valentin, fait remarquer M. Langevin.

- Quelle boîte ? demande Élodie.

- La boîte contenant un assortiment de chocolats Lindt. Une boîte blanche, d'après mes souvenirs. J'avais noué un ruban rouge autour.

- ...

Le regard qui se vide de toute forme d'expression, les joues qui perdent leur couleur, la lèvre inférieure qui tremble légèrement... Élodie paraît encaisser un coup.

- Je suis désolée, papa...
- Tu n'as pas...
- Non...

J'assiste, ahurie, à cet échange à la fois incomplet et lourd de sens. Irritation et tristesse se lisent sur le visage de Marc Langevin.

- Je n'en veux plus, déclare Élodie en écartant le reste de la barre de chocolat.

Le silence pesant qui vient de s'installer est subitement rompu par l'arrivée de madame Dickner.

- Bonjour Élo... Oh ! Mais je vois que tu as de la visite!

Son bref coup d'œil méprisant à l'endroit de son ex-conjoint ne m'échappe pas. Ma respiration se fait plus courte, mon corps se crispe subrepticement. Décidément, cette femme suscite en moi des réactions que je ne m'explique pas. Des parents antipathiques, hautains ou encore négligents, j'en ai vu passer des dizaines au point que j'ai développé une certaine expertise pour les catégoriser. Je serais toutefois incapable de définir madame Dickner. Elle forme une catégorie à part. L'ambiance change dans la pièce aussitôt qu'elle entre. On dirait que l'air s'y raréfie et on retient notre souffle comme si tout l'oxygène de la pièce lui revenait de droit.

- Moi qui culpabilisais à te savoir seule... enchaîne-t-elle d'une voix douce. C'est vraiment gentil à ton père d'être passé. Mieux vaut tard que jamais, hein ? Alors, comment vas-tu, ma chérie ?

- Bien.
- Tu me manques, j'ai hâte de te ramener à la maison.

Nous tournant ostensiblement le dos, elle attire Élodie contre elle pour la serrer dans ses bras. La jeune fille semble s'abandonner à cette étreinte affectueuse, ce qui me permet de relâcher la tension dans mes épaules et de respirer plus librement. « Allons, me sermonnés-je, ne t'éternise plus ici et laisse-les donc profiter de ce moment en famille ».

- Je vous laisse avec votre fille. Madame Dickner, je serai au poste d'accueil si vous désirez me parler en sortant.

- D'accord, merci. Vous ai-je dit à quel point je trouve que les infirmières font un travail remarquable ? J'ai un respect énorme pour votre profession. Je me demande comment vous faites...

- L'amour du métier, madame.

- Sans doute. En tout cas, grâce à vous, je sais que mon Élodie est entre de bonnes mains.

- Merci. Il reste moins de dix minutes avant la fin des visites, précisé-je avant de me retirer.

- Je vous suis, déclare M. Langevin.

- Oh, papa tu ne restes pas ?

- Nous avons déjà passé un bon moment ensemble, alors je crois que je peux bien laisser le peu de temps qui reste à ta mère, non ? Je repasse demain, ma puce, c'est promis.

- Comme les règlements sont sévères, soupire madame Dickner. Ne devraient-ils pas être assouplis pour permettre aux parents de passer plus de temps avec leur enfant hospitalisé?

- Je regrette, dis-je, mais les règles sont très strictes dans l'unité pédiatrique. On doit limiter les allées et venues pour permettre aux jeunes de se reposer.

- Les visites sont quand même autorisées depuis 8 h ce matin... relève Marc Langevin. C'est certain qu'en arrivant à 19 h 50, cela ne laisse pas grand temps.

- Oh, toi et tes remarques stupides ! réplique madame Dickner Il faut toujours que tu me fasses mal paraître. J'ai travaillé toute la journée, figure-toi, je n'ai pas eu une minute !

- Je n'en doute absolument pas, persifle-t-il.

Madame Dickner ne relève pas le sarcasme et se tourne brusquement vers moi comme pour me prendre à parti. Je me contente de franchir la porte, non sans remarquer le mouvement de la main d'Élodie qui remonte le drap sur les photos pour les dissimuler. Marc Langevin m'emboîte le pas dans le corridor.

- Je suis désolé pour cette dispute entre ex-conjoints, s'excuse-t-il.

- Si je peux me permettre, ce n'est pas à moi que vous devriez présenter vos excuses, mais à votre fille. Se chicaner entre parents devant un enfant malade n'est pas de nature à favoriser son rétablissement.

- Vous avez raison. Je le ferai lors de ma prochaine visite.

Je l'accompagne jusqu'à l'ascenseur.

- Est-ce que je peux vous poser une question au risque de paraître indiscrete ?

- Je vous en prie.

- Vous n'êtes manifestement pas restés en bons termes avec votre ex-femme, n'est-ce pas?

- Non. Nous ne nous adressons presque plus la parole depuis le divorce, il y a 8 ans.

Il y a un fond de colère sourde dans sa voix. Tout en prenant soin de ne pas l'attiser, je poursuis.

- Il est assez commun d'observer une souffrance chez les enfants aux prises avec une séparation difficile de leurs parents. Ce n'est pas un reproche, et aucunement un jugement de ma part, soyez en certain. Toutefois, croyez-vous que votre divorce soit à l'origine de la perte de poids de votre fille ? Est-ce qu'il y a d'autres causes possibles?

Les épaules de M. Langevin s'affaissent. Son regard devient fuyant et c'est d'une voix cette fois presque inaudible qu'il met un terme à notre échange.

- Je vais y réfléchir. Il est tard et la journée a été chargée en émotions. Merci pour ce que vous faites pour Élodie.

**

Minuit. Mon chiffre de soir est terminé. Je suis fatiguée. La soirée a été agitée. Plusieurs enfants ont requis une surveillance vigilante. Pour nombre d'entre eux l'approche de la nuit avive des angoisses. J'aimerais avoir huit bras pour pouvoir tous les cajoler, leur raconter une histoire ou leur fredonner une berceuse. Ils n'ont pas tous la chance de pouvoir compter sur la présence rassurante de leur maman ou de leur papa, notamment ceux qui viennent de régions éloignées. Certains me réclament expressément pour satisfaire leur besoin d'un dernier câlin. Est-ce en raison de mon âge qu'ils m'associent à leur grand-mère ? À moins que ce soit à cause de mes rondeurs... L'adjectif qui revient le plus souvent dans leur bouche pour me décrire est « moelleuse » ! Selon l'imaginaire de chacun, je suis tour à tour guimauve, gâteau des anges, boule de coton ou le chat Angora emblématiques des publicités de papier toilette *Cottonelle* ! Autant de qualificatifs qui, venant de leur part, me comble de bonheur.

Je ramasse mes effets personnels que je place négligemment dans mon sac. Dans quelques heures, je serai de retour, là, à les déballer pour commencer un nouveau

chiffre. Puis, je me dirige vers l'ascenseur en bâillant. Il est d'une lenteur inouïe. On aurait le temps d'y mourir d'un arrêt cardiaque. Quand donc la direction va-t-elle investir dans un nouvel ascenseur ? Sur le minuscule écran, les chiffres lumineux des étages défilent lentement à la hausse, avant de redescendre. Encore un petit malin qui s'amuse à appeler l'ascenseur pour rien. C'est exaspérant.

Durant cette période d'attente indésirable, mes pensées volent vers Élodie. Je peux apercevoir la porte de sa chambre d'où je suis. Elle est restée entrouverte et un rai de lumière filtre en-dessous. Zut, j'ai oublié d'éteindre la lampe de chevet. L'ascenseur est enfin arrivé, il y a trois infirmiers que je ne connais pas à l'intérieur. Ils attendent que j'entre dans l'ascenseur. J'hésite tiraillée par les intentions contradictoires de deux casse-pieds :

Mon cœur : va éteindre la lumière.

Ma raison : pourquoi le ferais-je ? Ma relève s'en chargera.

Mon cœur : peut-être que non.

Ma raison : j'ai assez donné pour aujourd'hui, je suis crevée, je veux rentrer à la maison.

Mon cœur : tu en as pour 2 minutes !

Ma raison : 2 minutes après seize heures de travail, c'est énorme.

Mon cœur : va voir si elle dort bien au moins !

Ma raison : elle dormait il y a une heure.

Mon cœur : elle s'est peut-être réveillée.

Ma raison : allez, file, les confrères attendent dans l'ascenseur.

Mon cœur : attends ! Vas-y, s'il te plait, tu auras l'esprit tranquille... On ne sait jamais.

Ma raison : ah, sapristi, tu finis toujours par m'amadouer. À force de t'écouter, je vais finir par camper dans cet hôpital.

Mon cœur : bougonne autant que tu veux, tu sais bien que ce qui vient du cœur l'emporte toujours.

Je marmonne des excuses aux infirmiers qui secouent la tête d'une façon désolée comme s'ils me plaînaient de succomber à un surcroît de zèle. À pas feutrés, je retourne dans la chambre d'Élodie et tire sur la chainette pour éteindre la lampe. Elle dort paisiblement et je me trouve ridicule. Il est temps que je prenne ma retraite si je ne veux pas passer mes nuits dans un sac de couchage à l'étage.

La lueur de la lune se reflète sur le visage pâle de la jeune fille. Je m'attarde à la contempler. Quels secrets gardes-tu, Élodie ? Qu'est-ce qui se passe dans ta vie pour qu'une telle tristesse se dégage de toi ? Qu'est-ce que ton corps amaigri veut nous dire ?

Dans un geste maternel, je remonte la couverture sous son menton. C'est alors que je remarque une feuille de papier dépassant d'en dessous son oreiller. Je la tire avec précaution. Il s'agit de la photo du chiot soigneusement pliée en quatre. Ma main trouve aussi des mouchoirs en papier mouillés. Elle a dû pleurer avant de s'endormir. J'aimerais tellement savoir pourquoi tu as le cœur gros comme ça, chuchoté-je. Si seulement je pouvais t'amener à parler avant que tu ne sortes d'ici...

Je pousse un soupir de lassitude. Pourquoi persisté-je à me poser toutes ces questions à son sujet ? Allons, il est tard, Solange, rentre chez nous, me souffle à l'oreille la voix bienveillante de mon Charles. Va te reposer.

Il a raison, mon homme. Même de l'au-delà, il sait encore prendre soin de moi.

Comme je m'apprête à partir, mon pied bute sur la poubelle qui a été déplacée. Je la saisis pour la ranger contre le mur avant de suspendre mon geste. Grâce à

l'éclairage venu du corridor, mon attention est attirée vers une boule de papier froissé. Sans trop réfléchir, je m'en empare et la déplie. Il s'agit de la photo de famille que Marc Langevin m'a demandé d'imprimer pour Élodie.

Mes yeux forcent à travers la semi-obscurité pour détailler l'image à laquelle je n'ai jeté qu'un bref coup d'œil sur mon téléphone avant de l'effacer.

La photo a été prise il y a une dizaine d'années au moins. Avant le divorce, donc. À première vue, elle renvoie l'image d'une famille heureuse. Élodie, âgée de cinq ou six ans, y figure entourée de ses parents. Son père, un genou à terre, l'entoure de ses bras posé sur son épaule tout en lui jetant un regard attendri. Sa mère est debout, un peu en arrière de sa fille, le sourire énigmatique.

Une désagréable sensation m'envahit. Ma main tremble légèrement. Encore une fois mon corps m'envoie un signal.

Il y a quelque chose qui cloche dans ce trio, j'en donnerais ma langue à couper.

Tricher n'est pas jouer

Élodie

Je viens de passer ma deuxième nuit à l'hôpital, une nuit entrecoupée de réveils en sursaut durant lesquels je me demandais où j'étais et ce que je faisais là. Puis j'entendais les pleurs d'un bébé, les voix des infirmières et le roulement incessant des chariots dans le corridor et je me rendormais en me répétant que je ne risquais rien ici. Depuis longtemps j'ai pris l'habitude de demeurer sur le qui-vive, même la nuit. Comme un soldat guettant le danger et qui ne dort qu'un œil.

En me réveillant ce matin, la première chose que j'ai sentie, c'est la photo de Snoopy sous mon oreiller. Je n'ai donc pas rêvé ! Papa va bien m'acheter ce ravissant petit animal. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours voulu un animal de compagnie, peu importe lequel. Maman s'y est toutefois opposée systématiquement. J'ai tenté ma chance avec un chien, un chat, un lapin et même un hamster, elle en a rejeté l'idée aussitôt sous prétexte qu'elle est allergique aux poils de toutes ces bestioles-là. J'ai demandé une perruche, elle a rétorqué que ces oiseaux faisaient un boucan infernal. J'ai suggéré une tortue, elle s'est montrée horrifiée à l'idée que cette créature me croque un doigt. Bref, elle avait toujours une bonne raison pour refuser. Par-dessus tout elle insinuait que retenir des animaux dans une maison ou dans une cage était cruel et que, moi qui aimais tant les animaux, je devrais avoir honte de les envisager autrement qu'en liberté.

L'argument était implacable.

Jusqu'au jour où papa et moi nous sommes arrêtés devant la devanture d'une animalerie dans un centre commercial. En guise d'activité promotionnelle pour souligner l'ouverture du magasin, on offrait des poissons rouges au coût

symbolique de 1\$. Plusieurs enfants repartaient déjà tout sourire avec leur poisson frétilant dans un sac plastique. J'ai imploré papa du regard. « Viens, ma puce, je vais te l'offrir ton poisson », a-t-il dit. On a acheté un bocal, une fausse algue verte et une espèce de rocher gris avec un trou pour que le poisson aille se cacher, et des flocons de nourriture avec toutes les vitamines dont il avait besoin. Que dire de mon bonheur à ce moment-là ! Je volais en rentrant à la maison. Un poisson n'a pas de poil, ne fait pas de bruit, ne mord pas... j'allais pouvoir le garder, j'en étais convaincue. Et puis, c'était un cadeau de papa.

Il y avait de la visite à la maison, des amies à maman. Elle s'est montrée ravie pour le poisson et m'a aidée à remplir le bocal. J'avais bien écouté les consignes du vendeur et j'ai répété consciencieusement les étapes à suivre : ouvrir le sac dans lequel se trouve le poisson pour renouveler son oxygène, laisser flotter le sac à la surface de l'eau de l'aquarium pendant trente minutes puis mélanger les eaux graduellement. Quand j'ai enfin laissé aller le poisson dans le bocal, maman et ses amies ont applaudi. Je n'en revenais pas. J'ai passé le reste de la journée accoudée sur le comptoir à le contempler faire des bulles et à cogner doucement sur le bocal pour attirer son attention. Lorsque je déposais mon index à la surface de l'eau, il venait le sucer : j'avais des bisous de poisson !

Le lendemain matin, il n'était plus là. Le bocal avait été vidé et les accessoires remis dans leur boîte d'emballage. Selon maman, il n'avait pas survécu au transfert de milieu aquatique.

- Crois-moi, Élodie, je m'y connais en poissons rouges. Un rien les stresse. De toute façon, l'eau de la maison est bien trop calcaire, il aurait fini par mourir plutôt tôt que tard.

Tandis que je me tenais, incrédule, devant le corps rigide de mon poisson étendu sur du papier absorbant, elle ne cessait de blâmer le gérant de l'animalerie, arguant

que la plupart de ces pauvres poissons allaient probablement connaître le même sort et que c'était une idée cruelle et irresponsable que de les distribuer de la sorte à des centaines d'enfants en manque de divertissement.

J'étais tellement triste. Était-ce ma faute s'il n'avait pas survécu ? Peut-être que j'avais omis certaines précautions. Quant à cette affaire de calcaire, je n'y comprenais rien. C'était la première fois que j'en entendais parler. Mon poisson était-il vraiment mort à cause de la piètre qualité de notre eau ? Comme je ne voulais pas confronter ma mère sur ce sujet, j'ai sondé mon père. Il ne m'a pas dit que j'avais tort. Il n'a pas affirmé non plus que maman avait menti. Il s'est contenté d'ébouriffer gentiment mes cheveux en soupirant : « tu sais, ma puce, les animaux, ce n'est pas pratique quand on part en vacances ». Cette raison pragmatique lâchée sur un ton résigné, à l'image de mon père, n'a eu pour effet que d'exacerber ma déception. Il esquivait, comme d'habitude. Fin de la discussion.

Tout ça pour dire que l'arrivée prochaine de Snoopy dans ma vie est une sacrée surprise. Je crois que c'est la façon que papa a trouvé pour demander pardon.

**

On m'a encore apporté un petit-déjeuner gargantuesque auquel j'ai à peine touché. Ce n'est pas qu'il n'a pas l'air appétissant, non, mais la seule vue des rôties provoque en moi une montée d'angoisse. À la maison, c'est moi qui m'occupe du petit-déjeuner pour nous deux. Et chaque matin je dois m'appliquer à faire griller le pain comme ma mère le souhaite. Le problème, c'est qu'un jour, elle aime ses rôties bien brunes, et un autre jour, à peine dorées.

Pour maximiser mes chances, la petite barre sur le bouton de chaleur doit être réglée entre les chiffres 2 et 3, un peu trop vers le 3 et elles foncent à l'excès, un peu trop vers le 2, pas assez. Si je réussis à les préparer à la perfection, je jubile,

car je ne lui donne pas prétexte à me demander autre chose. Sa seule satisfaction consiste alors à décréter qu'elle n'a pas très faim et à ignorer ses rôties après en avoir croqué une seule bouchée. Lorsque je débarrasse la table et balance les rôties à la poubelle, je me dis que j'ai marqué un point. Étrange guérilla.

Le cœur au bord des lèvres, je me souviens d'une scène horrible. Je suis plantée devant le grille-pain, attendant nerveusement que le pain remonte. Penchée par-dessus la grille, je scrute avec attention la cuisson pour ne pas qu'il noircisse trop. Je n'ai pas entendu ma mère arriver dans mon dos. « Qu'est-ce que tu fais à trainer comme ça ? Ne vois-tu pas que les rôties sont prêtes ? Sors-les immédiatement ! ». Et sans attendre, elle m'a saisie violemment par le poignet et a posé mes doigts sur le sommet de la grille... brûlante. J'ai hurlé de douleur. *Bonne à rien. Idiotie. Stupide. Incapable de te rendre utile.* Plus encore que la brûlure, ce sont ses insultes qui me faisaient souffrir.

C'était un accident. Je me suis convaincue que cela en était un. La preuve, elle n'a plus recommencé. Elle était en retard ce matin-là. Elle ne supporte pas de me voir lambiner, c'est tout. Néanmoins, j'en suis venue à faire une fixation sur les rôties.

Avec ma fourchette, je pique un raisin rouge. Il éclate dans ma bouche. Son jus sucré est agréable. Je préfère le raisin rouge au raisin blanc. À la maison, on mange des blancs uniquement. Ce sont ses préférés. Je finis mon raisin. Le reste de mon petit-déjeuner ne passe pas. Je me lève pour le jeter dans la toilette. Cela m'évitera d'essuyer les remontrances de la personne chargée de ramasser les plateaux repas. Je sais bien qu'elle note tout dans les moindres détails. C'est con. Ne comprennent-ils pas que même si je me goinfrais pour devenir aussi grosse que ma prof de maths, qui ressemble à une pastèque sur le point d'exploser, je ne serais pas guérie pour autant ?

Je sais bien qu'il faut que je reprenne du poids, je ne suis pas folle. Quand j'aurais pris un kilo ou deux, je pourrais sortir d'ici. C'est peut-être ça le problème : ce que je vais retrouver en sortant. Ma propre incohérence m'énervé. Être coincée à l'hôpital me pèse, mais mon corps affaibli aspire à cette pause forcée hors de chez moi.

9 h. À quoi est-ce que je pourrais m'occuper ? J'en ai marre d'être dans mon lit, marre des murs jaunâtres, marre d'arpenter ma chambre minuscule. Si seulement j'avais mon téléphone, je pourrais écouter de la musique. J'ai menti à papa hier soir à ce sujet. Je n'ai pas brisé mon cellulaire. C'est maman qui me l'a confisqué. Par ma faute. Je n'aurais pas dû m'en servir autant. Elle a raison maman quand elle soutient que les jeunes de mon âge ont développé une véritable dépendance avec leur téléphone, un vrai fléau. C'est vrai que je restais éveillée tard le soir à chatter avec Charline. On parlait de nos profs, des garçons de l'école, de nos projets de vacances, de mode. Et puis, un soir que j'avais le cœur vraiment gros, je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai texté « J'haïs ma vie ». Malheureusement ma mère est entrée dans ma chambre à ce moment-là et m'a arraché mon téléphone des mains.

- Tu haïs ta vie ? Après tous les sacrifices que je fais pour t'accorder une belle éducation et pour que tu ne manques de rien ?

- Pardon, m'man. C'est juste une façon de parler.

- Tu me prends pour une imbécile ? Je suis certaine que tu n'arrêtes pas de te plaindre auprès de tes amies. Comme si tu faisais pitié, ingrate!

- Je ne pensais pas ce que j'ai écrit, je t'assure.

Elle s'est emportée de plus belle.

- Et menteuse par-dessus le marché !

La tête basse, j'ai attendu que sa colère s'estompe. Elle était tendue comme un arc. Lorsqu'elle s'est approchée de moi, j'ai instinctivement levé le bras pour me protéger. Elle a figé.

- Tu me crains donc à ce point ? m'a-t-elle demandé d'une voix radoucie.

Était-ce un piège ? Si je répondais non, le prendrait-elle comme un affront ? Si je disais oui, me traiterait-elle de paranoïaque ? J'ai gardé le silence. Contre toute attente, elle s'est assise à côté de moi sur mon lit et m'a attirée vers elle.

- Excuse-moi d'avoir crié. C'est juste que... Comment dire... Mets-toi à ma place. Être mère et surprendre un texto dans lequel ma fille dit qu'elle haït sa vie est confrontant. Cela veut dire que j'ai tout faux avec toi ? Tu es malheureuse avec moi ?

Mes résistances ont fondu comme neige au soleil, les garces.

- Non, maman. Je suis bien avec toi, ne t'en fais pas.

- C'est vrai ? Je m'en voudrais tellement que tu penses que je suis une mauvaise mère. Je sais bien que je suis parfois maladroite, mais je fais ce que je peux, il faut me croire. Être mère monoparentale d'une adolescente, ce n'est pas du gâteau. Si encore je pouvais compter sur ton père pour m'épauler... mais ce faux jeton est incapable d'assumer ses responsabilités.

- Papa aussi fait ce qu'il peut.

- Évidemment tu prends sa défense, grince-t-elle. Tu as toujours été plus proche de lui que de moi. C'est injuste.

- Maman, je...

- Oh, n'essaie même pas de m'embobiner avec tes grands sentiments. Tu ne fais que mentir, ton texto en est encore la preuve, tu n'arrêtes pas de parler dans mon dos à cette chipie de Charline.

- Non, je ne...
- Ça suffit maintenant, Élodie, tu n'as pas agi correctement et cela mérite une punition. À partir de ce soir, plus de cellulaire !
- Mais...
- Ne discute pas ! Comment oses-tu t'obstiner avec moi après avoir écrit des choses aussi ignobles ? Tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même et surtout ne t'avise pas de pleurnicher sur l'épaule de ton père quand tu le verras.

J'ai supplié ma mère de me rendre mon téléphone en lui promettant que je ne chatterai plus avec Charline, elle n'a pas cédé. Le bras en l'air, elle éloignait mon téléphone de ma portée et mes tentatives désespérées pour m'en emparer ont provoqué un rictus de jouissance qui a déformé son visage. En m'isolant de mon amie, elle resserrait son emprise sur moi encore une fois.

Une tentative de rapprochement, un rejet. Comme un éternel recommencement.

**

Au bout du corridor, il y a une immense fenêtre avec une magnifique vue sur le fleuve. Je décide de m'y rendre. Une petite marche me dégourdira les jambes. À ce que je sache, personne ne m'a intimé de rester cloîtrée dans ma chambre.

Sur les murs du couloir, des dessins colorés d'enfants apportent une touche de gaieté à l'endroit. J'avance lentement en prenant soin de les admirer l'un après l'autre. La plupart sont signés et datés : Éloïse, 9 ans, 30 novembre 2016. Théo, 11 ans, 2 mai 2017... Les dessins représentent des bateaux, des princesses, des soucoupes volantes, des champs de fleurs, des chiens à trois patates et des bonshommes sans cou. Je m'arrête devant un coloriage représentant une femme rondelette avec des lunettes rouges, en tenue d'hôpital, tenant par la main une fillette. C'est Solange, vue par Camille, 8 ans, 15 mars 2019. Il y a plein de cœurs

roses sur le dessin. Je souris. Elle en a de l'amour à donner cette chère Solange et elle en reçoit visiblement à la tonne en retour.

Je m'aventure un peu plus loin. Un léger brouhaha se fait entendre sur ma gauche. Je bifurque et arrive dans une salle de jeux. Une dizaine d'enfants au teint pâle jouent ici. Absorbés, ils ne remarquent même pas ma présence. Ils ne tiquent pas devant mon corps décharné. Ici, personne ne s'étonne de voir des jeunes au crâne rasé, d'autres déambuler en jaquette, d'autres encore avec un soluté piqué dans le bras, en fauteuil roulant... La normalité ici réside dans l'anormalité. Adieu les bien-portants, bonjour les poqués.

Une jeune fille d'à peu près mon âge portant un masque sur la bouche me salue d'un signe de la main. Son sourire est engageant. Je m'approche, un peu gênée malgré tout.

- Salut ! Tu es nouvelle ?
- Euh, oui... c'est ma deuxième journée.
- Tu es là pour longtemps ?
- Non, je ne pense pas.
- Chanceuse ! Au fait, je m'appelle Alexandra.
- Élodie.
- J'ai bientôt seize ans.
- Moi aussi, j'ai bientôt seize ans.

Nous rigolons de cette coïncidence.

- De quoi souffres-tu ? me risqué-je à demander.
- De fibrose kystique. Tu connais ?
- Vaguement entendu parler.

- C'est une maladie génétique. Mes parents m'ont chacun refilé un gène déficient sans le savoir. La loterie du mauvais sort... La fibrose kystique touche différents organes, mais surtout l'appareil digestif et les poumons. Il n'existe aucun traitement curatif.

La désinvolture avec laquelle Alexandra parle de sa maladie m'intimide.

- Tu veux dire que... ?
- Que je vais mourir, oui.

Face à ma mine consternée, Alexandra me donne une bourrade dans l'épaule.

- Hé ! Ne sois pas triste ! j'ai eu le temps de me faire à l'idée, tu sais. Et puis, on va tous mourir un jour à l'autre. Moi, plus tôt que la moyenne, c'est tout. Et ce n'est quand même pas demain que je vais casser ma pipe, comme disait mon grand-père. Je viens d'avoir une mauvaise passe à cause d'un méchant rhume qui a viré en pneumonie, mais j'ai repris des forces et devrais sortir bientôt. J'ai tellement hâte de rentrer à la maison ! Mes parents vont organiser une grande fête avec toutes mes amies, c'est cool, hein ?

- Oui, je suis contente pour toi.

Alexandra a de longs cheveux noirs et raides qui entourent délicatement son visage cerné. Fragile, elle dégage néanmoins une force immense. Où puise-t-elle sa bonne humeur et sa combattivité ? Elle se sait condamnée et, pourtant, de nous deux, c'est moi qui ai l'air d'une loque. J'ai honte. Comme toujours quand je me compare aux autres, je ne me trouve jamais à la hauteur.

- Tu veux jouer à un jeu de société avec moi ? Il y a un *Trivial Pursuit* sur l'étagère là-bas, propose-t-elle gaiement en me prenant par la main.

Le *Trivial Pursuit* ? La seule mention de ce jeu de société me fait l'effet d'une bourrasque de vent glacial. Je fige, isolée sur ma banquise, et lâche la main d'Alexandra.

- Tu ne veux pas ?
- Non !

Alexandra replace une mèche de cheveux derrière son oreille, puis en tortille l'extrémité en me dévisageant d'un air songeur.

- On ne se connaît pas beaucoup toi et moi, mais ça n'a pas l'air d'aller, hein?
- Si, si. Ça va.
- Mon œil ! Tu trembles comme une feuille !
- Je ne tremble pas, protesté-je avec véhémence en tentant de reprendre le contrôle sur mes émotions.
- Parfait, alors, on joue !

Je lève le menton par défi et me force à expirer profondément.

- Tu vas voir, je suis imbattable, déclaré-je avec une assurance condescendante que je me reproche aussitôt.

Tu dois être imbattable. Tu n'as pas le droit à l'erreur. La meilleure ou rien d'autre. Combien de fois ma mère ne m'a-t-elle pas exhortée à me dépasser ? Dans sa bouche, cependant, ces mots ne constituaient pas des paroles d'encouragement, mais bien des ordres. Et si tricher était la seule façon de dominer, alors au diable la moralité.

**

- Voyons, Élodie, concentre-toi ! s'impatiente ma mère. Je t'ai déjà posé cette question de géographie une bonne dizaine de fois : dans quel pays se trouvent les villes de Madras et Bombay ? Indonésie, Mexique, Inde ou Afrique du Sud ?

- Inde ?
 - Bonne réponse, il était temps. Je pige une autre carte. Arts et littérature : De quelle œuvre Aladin est-il un personnage ?
 - Je sais !
 - Trop facile. Je passe à une autre. Comment se nomme un vers de 12 syllabes ? Un double sixain, un alexandrin ou un bombyx ?
 - Double sixain ? tenté-je.
 - N'importe quoi ! Quand est-ce que tu vas faire marcher ta cervelle !
 - Double sixain... C'est comme deux fois six. J'ai pensé que...
 - Tu penses trop, voilà le problème. La bonne réponse est un alexandrin !
- Tâche de t'en souvenir pour ne pas avoir l'air ridicule la prochaine fois qu'on jouera avec des amis. Question suivante : quel roi des Anglais du VI^e siècle combattit les envahisseurs saxons, puis devint un personnage de légende incarnant le roi idéal ? Jean de Gand, Napoléon, Henri VIII ?

Je réfléchis à toute vitesse. Ma mère a déjà tiré cette carte hier. La bonne réponse est le roi Arthur, j'en suis convaincue. Pourquoi ne l'énumère-t-elle pas dans les choix possibles ?

- J'attends, s'énervé-t-elle.
- Il n'y a pas d'autres choix de réponses ?
- Je compte jusqu'à trois. Un, deux...
- Le roi Arthur ! crié-je.

Une lueur de satisfaction passe dans ses yeux.

- Brave, petite. Enfin, tu comprends. Il faut toujours se méfier des questions pièges. Sois la plus rusée. Continue à apprendre les cartes par cœur. Tu vas leur mettre une sacrée raclée.

Je souris, heureuse. Ma mère est fière de moi. Demain, quand la visite sera à la maison, je les impressionnerai. Ils me trouveront très intelligente pour mon âge et féliciteront maman. Nous passerons une belle soirée.

**

Alexandra et moi sommes assises en tailleur autour d'une table basse. Elle brasse les cartes, lance le dé et la partie commence. Je l'interroge :

- Quel dessinateur a créé Gaston Lagaffe ? Uderzo, Franquin ou Uderzo et Goscinny?

- Oh, je n'en sais rien. Au hasard, Uderzo ?

- Manqué. C'est Franquin.

- Jamais entendu parler de lui. À ton tour.

Je lance le dé.

- Question de géographie, annonce-t-elle. Quelle est la plus grande île de la Méditerranée ?

- La Sicile !

- Wow ! Tu n'as même pas attendu le choix de réponses.

- Je la connaissais.

- Cool. Tu peux rejouer.

J'avance mon pion sur une case verte. Catégorie Sciences et nature.

- Que signifie H dans bombe H ? demande Alexandra. Hydrogène, hélium ou haschich ?

- Hydrogène.

- Encore à toi de jouer.

Et ainsi de suite pendant une dizaine de minutes. Programmée comme un robot, je réponds sans hésiter ni me tromper. Bonne joueuse, Alexandra me félicite. Je

vois bien cependant qu'elle commence à se lasser de cette partie à sens unique. Pire, je la sens presque blessée dans son amour propre. Le remords m'envahit. Pourquoi est-ce que je lui inflige cette humiliation ? Quel plaisir y a-t-il à battre son adversaire à plate couture en trichant ? J'ai honte. Je voudrais lui avouer qu'on n'en a rien à foutre de cette partie à la con, que je ne suis pas aussi intelligente qu'elle pense et que je ne mérite pas son respect.

- Élodie ? Tu lances le dé ?
- Le dé ? Ah, oui.
- Catégorie Divertissement : quelle est la nationalité de Shakira ? Colombienne, brésilienne, argentine ou chilienne ?

Trop facile. Même en n'ayant jamais pris connaissance de la réponse auparavant, j'aurais trouvé. Je bloque pourtant la réponse spontanée qui me vient au bout des lèvres et fait mine d'hésiter.

- Chilienne, dis-je.
- Colombienne !
- Oups.

Alexandra éclate de rire.

- Dis donc, tu n'es pas trop douée avec la musique pop latino, toi !

Elle rit de mon erreur et cela me fait un bien fou. Tu vois, maman, tu avais tort : perdre peut causer une joie plus grande encore que de gagner.

Nous terminons notre partie en rigolant. Je refoule les réponses programmées et laisse place à la spontanéité. Il y a longtemps que je ne me suis pas sentie aussi à l'aise avec une jeune fille de mon âge. Peut-être est-ce que cela vient du fait qu'elle ignore tout de moi, de ma réalité et qu'ici, curieusement, dans l'enceinte de cet

hôpital je peux tout simplement me laisser aller sans avoir à tenir le rôle de la copine douée, serviable, bien dans sa peau et constamment enjouée.

Comme nous rangeons les cartes, une petite malade se prénommant Zoé avec un bandage couvrant la moitié de son crâne nous demande de l'aide pour faire un nœud au bout du collier qu'elle vient de confectionner.

- Tes perles sont vraiment jolies, la complimente Alexandra. Tu les as bien choisies.

Ces paroles résonnent douloureusement en moi et me ramènent une dizaine d'années en arrière.

**

- Maman ! Regarde le beau collier que j'ai fabriqué !

Je suis au camp de jour. Aujourd'hui, c'était une journée « Habille-toi en princesse ». L'animatrice nous a aidées à confectionner une couronne, elle nous a mis du vernis à ongles avec des paillettes, on a bu notre jus dans des tasses en levant le petit doigt et, comme il nous fallait des bijoux, on a eu envie de faire des colliers. Avec application, j'ai enfilé les perles sur le fil : deux roses, deux mauves, deux dorées suivies d'une brillante argentée avant que ne reprenne la suite, deux rose, deux mauve, deux dorées... L'animatrice m'a félicitée avant de m'attacher le collier autour du cou.

En cette fin de journée, je rayonne. Je vis le rêve de Cendrillon. La bonne fée est passée et, d'un coup de baguette magique, m'a transformée en une petite fille lumineuse et insouciante.

- Ton collier est magnifique, trésor ! s'extasie ma mère venue me récupérer. Splendide ! Wow, c'est de loin le plus original !

Elle me soulève et m'embrasse en riant.

- Voyez comme elle est belle, ma princesse !

Ma mère est une reine et je suis une princesse. Que demander de plus ? Je me sens comme la plus chanceuse de toutes les petites filles du monde.

Alors pourquoi est-ce que tout a mal viré, une fois que nous sommes rentrées à la maison ? Encore tout excitée, je lui demande si je peux garder mon déguisement jusqu'à ce que ce soit l'heure d'aller me coucher.

- Pas question. Tu enlèves cette guenille immédiatement. Tu files à la salle de bain te laver le visage aussi. Quelle idée de maquiller des enfants de six ans !

- Mon vernis, je peux le garder ?

- Je m'en occuperai plus tard. Ah, j'oubliais : fais-moi le plaisir de jeter cette horreur à la poubelle !

Cette horreur ? De quelle horreur parle-t-elle ?

- Coupe le fil avec un ciseau et arrange-toi pour que les perles ne roulent pas partout.

- Tu veux que je jette mon collier ? couiné-je sur le bord des larmes.

- Tu ne veux quand même pas le garder ?

- Oui, je voudrais bien.

- Voyons donc, pourquoi faire ? Tu n'en as pas besoin à la maison et il est bien trop laid pour être porté en dehors.

- Il n'est pas laid ! Tu as dit toi-même que...

- Je sais ce que j'ai dit et je sais ce que je pense ! Bon sang que c'est compliqué avec toi, il faut toujours que tu me contredises.

- S'il te plait, maman...

Elle me dévisage en plissant ses beaux yeux bleus aux cils fournis et m'adresse ce sourire insaisissable que j'ai appris à redouter ne sachant pas s'il constituait les prémices d'un orage ou d'une accalmie.

- Approche, dit-elle d'une voix étrangement adoucie.

J'obéis.

- Montre-moi encore ce collier.

Pleine d'espoir, je soulève le menton. Elle s'en empare et tire dessus d'un coup sec. Les perles se répandent sur le plancher. Abasourdie, je vois mes petites boules roses, mauves, dorées et argentées courailler en tous sens.

- Ramasse à présent. Et que je ne t'entende pas pleurer pour cette cochonnerie. Tu devrais me remercier. Des enfants s'étranglent parfois la nuit en s'endormant avec un collier.

Je ravale mon sanglot. Celui-là comme tant d'autres.

**

Une main sur mon épaule me fait sursauter.

- Hou, hou ! Allô, la lune ? Ici la Terre. Il y a quelqu'un ? plaisante Alexandra pour attirer mon attention.

- Hum... Tu me parlais ?

- Plutôt deux fois qu'une. Je te demandais si tu avais envie de faire un collier toi aussi.

- Excuse-moi, je n'ai pas entendu.

- J'ai bien remarqué. J'ai cru que tu étais devenue sourde comme un pot.

- J'avais l'esprit ailleurs.

- C'est bon, pas besoin de t'excuser. Moi aussi je pars souvent dans la lune. Avec tous ces fichus traitements que je dois subir, j'aime autant m'évader en pensée. Parce que si je me concentre sur ce qui se passe dans mon corps, j'ai le moral en flaque.

- À quoi tu penses dans ces moments-là, quand tu t'« évades » ?

- Aux gens que j'aime, à ce que je vais faire demain, à un petit plaisir que je pourrais m'accorder durant la semaine. Rien d'extraordinaire, tu vois, mais cette normalité m'ancre dans le présent. C'est la psy de l'hôpital qui m'a conseillé d'arrêter d'aller me promener dans le conditionnel.

- Le conditionnel ?

- Ouais, tu sais, ce temps de verbe qu'on massacre tout le temps ? Si j'aurais su, j'aurais pas venu... Les « si n'aiment pas les rais », cela te dit bien quelque chose ? »,

- Bien sûr. J'aime le français à l'école.

- Pas moi. La conjugaison, ça m'embête. Je ne te parle même pas de la grammaire... Enfin, passons. Donc, la psy considère que je me fais du mal en considérant tous les aspects de ma vie avec des « si » : si je n'avais pas cette maladie, je pourrais... Tu vois le truc ? Le conditionnel brouille l'esprit et gâte les perspectives.

Oui, Alexandra, je comprends. Si j'étais plus dégourdie, maman pourrait davantage compter sur moi. Si j'étais plus gentille, elle aurait moins mal à la tête. Si j'avais de meilleures notes, elle serait plus fière de moi. Si.. Si...

- Tu as de la chance, toi, soupire-t-elle. Tu peux faire des projets. Tu as une vie entière devant toi.

Une vie ? Quelle vie ?

- Toi aussi, Alexandra. Je suis certaine que tu accompliras de grandes choses.

- Pff. Tout ça, c'est du blabla. On s'entend que, scientifiquement parlant, ma vie s'annonce plus courte que la tienne.
- Scientifiquement, oui.
- Tu connais un autre point de vue ?
- À quoi ça sert de vivre si c'est pour se contenter d'exister ?
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- J'sais pas, c'est un peu confus. Ne vaut-il pas mieux vivre moins longtemps, mais que cette vie soit riche, intense et féconde ? À quoi bon enfiler les années si elles n'apportent aucune satisfaction ?
- Tabarouette, aucune idée! T'es une drôle de fille, toi, à te poser des questions comme ça.

Nous demeurons un instant en silence, un peu gênées par la tournure compliquée de notre conversation. Les parents d'un jeune garçon nommé Nicolas sont entrés dans la salle pour jouer avec lui. À leurs yeux gonflés, on devine qu'ils viennent de pleurer. Pourtant, au contact de leur fils, ils plaquent un large sourire sur leur visage et s'adressent à lui d'une voix enjouée en multipliant les marques d'affection.

- C'est beau de les voir ensemble, lâché-je en les observant.
- Ouais, je trouve aussi. Parfois je me demande pour qui la maladie est le plus difficile à accepter : pour nous les enfants qui sommes malades ou pour nos parents?
- J'imagine que cela dépend de chaque situation, éludé-je en observant le père de Nicolas enlacer son épouse tendrement. Au moins, les parents peuvent en général compter l'un sur l'autre pour surmonter cette épreuve, tandis que l'enfant se sent parfois isolé avec sa maladie.

- Peut-être... Moi, je suis super bien entourée par ma famille. Elle m'aime tellement ! On dirait que mes parents font en sorte que chaque jour soit une fête pour moi ! Je te jure, parfois, c'est même un peu *too much*.

- Ne t'en plains pas. Mes parents ne peuvent s'empêcher de se disputer.

- Même en te sachant mal en point ?

- Ils se sont toujours mal entendus, depuis que je suis petite.

- Pourquoi ?

- Je crois qu'ils ne s'entendaient pas sur mon éducation. Maman me gâtait beaucoup tout en se montrant curieusement très sévère et en me punissant régulièrement. Papa disait qu'il fallait de la constance et que mes écarts de conduite n'étaient pas si graves que ça... Quand ils haussaient le ton, je me faisais toute petite dans ma chambre. J'en suis venue à détester mon prénom, car je l'associais à une dispute entre mes parents, il était prononcé sur un ton dur et cassant. Devant mon miroir, je me fâchais contre moi-même: vilaine Élodie, vilaine ! Et après, j'imaginais que je m'appelais Emma ou Camille, que j'étais un ange et que je réussissais à les réconcilier. Je voulais leur plaire à tous les deux. Surtout à papa, car il paraissait de plus en plus malheureux. Il avait rarement le dessus dans les disputes alors qu'il me défendait. Mais plus j'essayais de me rapprocher de lui, plus ma mère se montrait froide avec nous. Cela me rendait si triste.

- Ce n'était pas ta faute... Quel âge avais-tu ?
- Sept ou huit ans. J'étais en deuxième année quand ils ont divorcé.
- Bien trop jeune pour être responsable de chicanes d'adultes!
- Je le suis encore.
- Quoi ?
- Responsable.
- Ben, ils ont divorcé tes parents, c'est terminé, là.
- Oui, mais rien n'a changé. Ils se disputent toujours en parlant de moi.

- Merde. Tu es une catastrophe ambulante ou quoi ? lance Alexandra à la blague pour détendre l'atmosphère.

Je souris.

- Pas à ce que je sache.
- Alors, ils sont dingues, tes vieux.

Je n'avais jamais vu les choses sous cet angle.

La petite Zoé a rangé les boîtes de perles et parle avec une poupée Barbie à présent. Je ne peux m'empêcher de soupirer.

- Ça va ? demande Alexandra, que mon air abattu paraît préoccuper sincèrement.

- Oui, je te rassure. C'est seulement cette poupée Barbie qui me rappelle un autre mauvais souvenir.

- Tu veux en parler ? Je ne te jugerai pas. Et puis, de toute façon, on ne sait même pas si on va se revoir, toi et moi.

Alexandra dépose sa main sur la mienne comme si ce simple geste pouvait retarder le moment de notre séparation. Elle fixe un point dans le vide et se met à parler doucement.

- Moi non plus, je ne me confie pas facilement, tu sais. Les gens qui vont bien, physiquement et mentalement, ils ne peuvent pas comprendre la souffrance des autres. En fait, ils peuvent la comprendre d'une certaine manière, en surface, avec une bonne dose d'empathie, mais ils ne peuvent pas la ressentir dans leurs tripes. Ce vide abyssal qui t'habite quand... quand...

La gorge nouée par l'émotion, mon amie ne finit pas sa phrase. Elle renifle sans chercher à retenir deux grosses larmes qui roulent sur ses joues.

- Non, ils ne nous comprennent pas... murmuré-je en caressant ses longs cheveux noirs dans son dos. Je crois même que parfois, ils ne nous croient pas.

La salle de jeux s'est vidée. Il ne reste plus que nous. Deux adolescentes à la fois si proches et si différentes. Pourquoi ne pas lui raconter l'histoire de cette poupée Barbie que j'ai tant convoitée?

- Je l'ai demandée plusieurs fois au père Noël, dans ma lettre et en prière. Peine perdue. Ma mère ne me l'a jamais offerte.

- Pourquoi ?

- Les raisons ne manquaient pas : le magasin n'en avait plus en inventaire, elle avait oublié, elle avait trouvé autre chose plus susceptible de me plaire...

- Franchement, moi je l'ai eue ma Barbie quand je l'ai demandée. Ce n'est pas si compliqué.

- Tu vois, toi aussi tu doutes de moi... dis-je en me refermant comme une huître.

- Attends ! Je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais insinuer ! Continue, je t'en prie.

- OK... En fait, j'ai rarement reçu un cadeau qui me fasse plaisir de la part de ma mère. Ses cadeaux sont toujours inadaptés pour mon âge ou mes intérêts, encore aujourd'hui. Par exemple, je me souviens d'avoir souhaité, pour mon neuvième anniversaire, aller voir le spectacle *Disney on Ice*. Elle s'est montrée enthousiaste, ce qui était de bon augure. Sauf que le jour J, les billets que j'ai trouvés dans l'enveloppe étaient pour un concert de L'Orchestre symphonique !

- Ouche. Comment as-tu réagi ?

- J'ai pleuré, évidemment. Mais ma mère n'aime pas quand je pleurniche. Elle dit que c'est le lot des mauviettes. Ça l'énerve au plus haut point et elle perd tous ses moyens. C'est pourquoi elle m'a répondu sèchement qu'elle ne comprenait pas

ma déception et qu'au contraire, je devais me réjouir. L'Orchestre symphonique était bien plus impressionnant, de son point de vue. J'allais adorer, elle en était certaine, et j'allais bien vite oublier ma petite contrariété. Comme j'étais vraiment triste, elle m'a quand même embrassée et elle a lancé sur Youtube une vidéo de l'Orchestre symphonique interprétant le Sacre du printemps de Stravinski. La musique lente et calme au début, puis le crescendo qui culmine explosion... Je revois très bien son visage, les yeux mi-clos, attentif au changement de rythme de la musique. Elle se laissait transporter, si belle dans cet état d'abandon. Alors, je me suis dit qu'elle avait raison et que c'était bien plus génial de plonger dans l'univers de Stravinsky que dans celui de Mickey Mouse.

- Tu n'avais que neuf ans quand même.
- Peu importe. Lorsqu'on est allé au concert, elle m'a habillée d'une jolie robe rouge achetée spécialement pour l'occasion. Beaucoup de gens qu'on croisait sur place la complimentaient sur le fait d'initier une si jeune enfant à la musique classique et ma mère rayonnait de bonheur. La voir heureuse, pour moi, c'était le plus beau cadeau d'anniversaire.

- ...

Maintenant que j'ai commencé à me confier, on dirait que plus rien ne me retient.

- Une autre fois, j'avais l'œil sur une blouse aux manches amples, toute simple. Je l'avais repérée dans une vitrine en me promenant avec mon amie Charline et, bien que neuve, elle ne coûtait pas cher. L'entrée au secondaire approchait, j'avais beaucoup grandi pendant l'été, alors j'ai pris mon courage à deux mains pour demander à ma mère de me l'acheter. Elle m'a demandé : « Cela ne peut pas attendre à Noël ou à ta fête ? ». Pour la convaincre, j'ai enfilé mon chandail rose Hello, Kitty qui tombait au-dessus de la ceinture. De quoi allais-je

avoir l'air là-dedans le premier jour de la classe? Elle a dit OK. Les apparences sont importantes pour elle, je le sais, alors je m'en sers souvent comme argument pour la convaincre. Le lendemain, elle est revenue du travail avec la blouse... en taille Large alors que je portais à peine un Medium. Comme j'étais contente qu'elle se soit donné la peine de faire cet achat, je lui ai gentiment fait remarquer qu'elle s'était trompée de grandeur. « Vraiment ? Comme je suis étourdie ! J'irai l'échanger demain ». La rentrée scolaire était le surlendemain. Elle n'est pas allée l'échanger : j'ai fait ma rentrée des classes avec une blouse m'arrivant presque à mi-cuisse. C'était quand même mieux que le chandail Hello, Kitty, mais j'avais l'air perdue dans un sac de patates. Banalisant ma frustration, ma mère s'est contentée de cette remarque : « Vois le bon côté des choses, tu pourras en profiter plus longtemps ! »

Les yeux d'Alexandra s'écarquillent de stupeur, ce qui m'arrache un petit rire forcé.

- J'ai fini par arrêter d'exprimer des souhaits. Pas d'attente, pas de déception, n'est-ce pas ? Noël et ma fête sont devenus des dates bien ordinaires dans le calendrier dont ma mère ne semble se rappeler que quelques jours plus tard. Pour se faire pardonner, elle m'offre alors un truc déniché au hasard dont je ne sais que faire...

- Et ton père là-dedans ?

- Avec lui, c'est différent. Il préfère me donner de l'argent de poche. « Gâte-toi comme tu veux, ma fille », me dit-il chaque fois. Que je choisisse des bonbons, un toutou, du vernis à ongles, une carte iTunes, etc. peu importe, il m'emmène dans le magasin de mon choix. J'adore ça.

- Pourquoi ne proposes-tu pas à ta mère de procéder de la même manière?

- Je l'ai fait. Une fois...

Je marque une pause en sentant qu'un rictus amer déforme mon visage malgré moi. Je déglutis difficilement avant de poursuivre.

- Ma mère a rétorqué: « Te donner de l'argent, moi ? Pour que tu le dépenses à tort et à travers ? Tu es une idiote de ne pas avoir pensé à mettre de l'argent de côté depuis le temps que ton père t'en remet. Les flambeuses comme toi, moins on leur donne de l'argent, mieux elles se portent! »

- Oh ! *My God*... Élodie, c'est... c'est épouvantable ! s'indigne Alexandra.

- Mais, non, ce n'est pas si pire, dis-je en tentant de minimiser la portée du propos maternel.

- Mais si. Ça ne se dit pas des choses pareilles. Comment peux-tu prétendre le contraire ?

- Je ne sais pas. Je dois être habituée.

- Habituée ! Tu plaisantes ou quoi ?

- Non.

- Je ne comprends pas. Tu ne lui en veux pas à ta mère ?

- Sur le coup, oui. Puis je passe l'éponge. Elle est comme ça ma mère : imprévisible, excentrique, avec des sautes d'humeur...

- ... et méchante ! accuse Alexandra avec véhémence.

Je la fusille du regard.

- Je te défends de dire ça !

- Quoi ? Avoue que son comportement est vraiment méchant ! Tu ne devrais pas endurer tout cela. Ce n'est pas normal!

- Ah, bon ? Parce que toutes les mères devraient se ressembler ? m'emporté-je. Elle ne peut pas être méchante, c'est impossible, car elle m'aime, m'entends-tu ! C'est ma mère ! La mienne vaut bien plus que n'importe quelle autre mère insipide qui traîne dans cet hôpital de merde !

La rage au cœur, je me lève brusquement et m'enfuis au courant vers ma chambre pour ne pas avoir à supporter plus longtemps le regard chargé d'incompréhension et de stupeur de celle devant laquelle, j'ai, à tort, baissé ma garde.

Intuition ou spéculation?

Solange

Encore un quart de soir qui débute. Nous sommes vendredi. On peut s'attendre à davantage de visites de la part de la parenté et des amis. En semaine, ce petit monde passe rapidement. Un coucou, un bisou sur chaque joue, une lecture, une partie de cartes et hop, c'est le temps de filer. Personne n'aime s'attarder dans un hôpital, surtout lorsque la soirée est magnifique à l'extérieur. Les odeurs suspectes, la présence de bactéries invisibles, la gêne des patients allongés malgré eux sur des civières dans les corridors, les gémissements qui s'échappent d'une salle de soin... Autant d'aspects rebutants.

Je comprends que les gens n'aiment pas les hôpitaux. Cependant là où ils voient la maladie qui sévit, la contagion qui menace, voire l'ombre de la mort, moi je vois les gestes qui soignent, une équipe médicale formidable et la vie qui combat. Chaque fois que j'enfile mon uniforme d'infirmière, je me sens investie d'une mission. Jamais je ne me suis présentée au travail de reculons. J'en tire une grande satisfaction, mais surtout une profonde gratitude d'avoir trouvé, jeune, ma vocation.

L'ambiance à l'unité pédiatrique est différente des autres services, plus chaleureuse, plus gaie, et c'est la raison pour laquelle je m'y plais tant. Non pas que je lève le nez sur les autres unités. Non, pas du tout. J'ai d'ailleurs débuté ma carrière à l'urgence et passé plusieurs années dans l'unité gériatrique. À chaque endroit, j'y ai trouvé des défis humains me rendant toujours plus fière d'exercer mon métier. Par contre, nulle part ailleurs, je ne me suis sentie aussi proche des familles de mes patients. Ici, l'atmosphère familiale contribue à tisser des liens

serrés entre le personnel soignant et les membres de la famille. La maman biologique voit dans l'infirmière la maman de substitution qui veille sur son petit en son absence. Une belle marque de confiance, certes, qui vient aussi avec de grandes responsabilités.

Je suis passée voir Élodie après son souper. Elle a mangé un peu plus que les jours précédents, ce qui est encourageant. Bien qu'elle soit encore maigre comme un tibia de cigogne, elle paraît plus forte sur ses deux jambes. Les maux de tête sont moins présents. Le docteur Jacques a l'intention d'autoriser sa sortie demain ou après-demain. Mon cœur se serre à cette idée. J'ai l'impression qu'on s'apprête à relâcher un oisillon qui ne maîtrise pas encore l'art du vol. Surtout, je crains la présence d'un prédateur... Cette jeune fille a peur de quelque chose ou de quelqu'un, son langage corporel en témoigne. Retombera-t-elle dans ses griffes en sortant d'ici ?

Sa mère est à ses côtés en ce moment. Elle a fait son apparition avec panache, comme d'habitude, en créant de l'effet autour d'elle. Toujours séduisante dans des robes qui lui vont à merveille, elle parcourt le couloir jusqu'à la chambre de sa fille d'un pas décidé et confiant, la démarche irrésistiblement chaloupée à la manière des mannequins sur les podiums, suscitant sur son passage des réactions mitigées. Le personnel masculin fige, la mâchoire décrochée, excité par le parfum de phéromone qu'elle laisse dans son sillage, tandis que certaines de mes consœurs roulent des yeux en l'air avec exaspération. La plupart d'entre elles la regardent cependant avec envie, admiration et respect.

En investiguant un peu, j'ai appris que madame Dickner est la propriétaire de trois salons de coiffure et d'esthétique très prisés en ville. Ses salons constituent l'endroit de référence pour toute femme avide d'une remise en beauté express : teinture, coiffure, manucure, pédicure... Tous les soins en « ure » qui vous

rajeunissent de vingt ans sont la spécialité de la maison et offerts avec un service à la clientèle hors pair, paraît-il. Il y a même des stylistes prêtes à vous conseiller sur vos choix vestimentaires. Ce n'est pas compliqué : vous entrez là terne et chiffonnée, vous en ressortez pimpante de la racine des cheveux jusqu'aux orteils. À l'image de madame Dickner. Elle est l'égérie de son propre business.

J'ai été étonnée d'apprendre que la majorité de mes collègues sont des clientes assidues. Pour elles, madame Dickner représente une icône de mode, l'incarnation de la femme moderne, sensuelle et indépendante, assumée dans sa féminité de la tête aux pieds. Elles sont intarissables à propos de leur jouissantes expériences de métamorphose capillaire, d'éclaircissement de teint et de rehaussement de sourcils.

Est-ce parce que je suis si peu attachée à mon apparence physique que de tels commentaires me laissent de marbre ? Ou est-ce parce que l'aversion personnelle que j'éprouve envers elle m'incite à la critiquer sous tous les angles ? J'ai vraiment de la difficulté à la saisir. Tel un caméléon, son attitude revêt de multiples couleurs. On la croirait en tenue de camouflage permanent.

Cela fait une vingtaine de minutes qu'elle est auprès d'Élodie. Si je me fie aux jours précédents, sa visite est déjà sur le point de se terminer. Elle passe comme un coup de vent, extravagante et volage. Avant de s'engouffrer dans l'ascenseur, elle ne manque pas de s'arrêter au bureau des infirmières pour nous dire à quel point elle nous trouve extraordinaires et nous remercier pour tout ce que nous faisons « avec notre si grand cœur pour prendre soin de sa fille adorée qu'elle aime comme la prune de ses yeux ». Rien de moins. Dans la catégorie « démonstration de grandiloquence », je lui décerne la note A+. Puis, elle s'éloigne généralement en parlant haut et fort dans son téléphone avec des prétendus partenaires qui l'attendent pour un rendez-vous important, ce qui la « chagrine », car elle doit s'éloigner de sa fille, mais, que voulez-vous, elle est une femme si occupée.

Perdue dans mes pensées, je profite de ma pause pour me rendre à la machine distributrice acheter une barre de chocolat, une gâterie riche en calories que je m'accorde sans culpabilité, au grand dam de quelques collègues filiformes. Elles me toisent en allant griller une cigarette dehors et je me retiens de le faire remarquer que lorsqu'elles tousseront comme un tuberculeux, qu'elles devront user d'un crachoir et porter un dentier en remplacement de leurs dents jaunies, et bien, moi, je n'aurai toujours que quelques kilos en trop.

Je ne suis toutefois apparemment pas la seule à avoir ressenti l'envie d'un plaisir gorgé de sucres raffinés et de gras saturés, car la machine a été dévalisée : il y a eu un hold-up sur les barres de chocolat! Quelle malchance! Comme j'hésite entre un sac de croustilles et un paquet d'arachides rôties à sec, mon attention est soudainement attirée par le bruit d'une conversation. Diable, c'est madame Dickner! Elle parle fort avec une jeune fille que je ne connais pas.

J'opte pour les croustilles en commettant l'erreur, dans ma précipitation, de sélectionner celles au vinaigre que je déteste, et m'assois rapidement à une table à moitié dissimulée derrière une colonne.

- Non, Charline, tu ne peux pas la voir, déclare fermement madame Dickner.

Charline ? Pourquoi ce prénom me dit quelque chose ? Ne s'agit-il pas de la meilleure amie d'Élodie ?

- Même pas une minute ?

- Élodie est très fatiguée, elle doit se reposer.

- Je pars en voyage scolaire avec notre classe. On s'en va à Boston pour quatre jours. Je voudrais vraiment voir mon amie. Je m'inquiète pour elle.

- Tu n'as pas à t'inquiéter. Elle se porte bien.

- Elle a eu un malaise.

- Exact, je te l'ai déjà expliqué, elle s'est cogné le crâne en tombant, mais le repos lui a fait du bien et elle sortira d'ici peu.
- Avant d'y retourner parce qu'elle aura fait un autre malaise.
- Pas si elle reprend suffisamment de poids.
- Ouais, en tout cas, il va falloir qu'il y ait des choses qui changent pour qu'elle aille mieux, lance Charline d'une voix chargée de sous-entendus.
- Que veux-tu insinuer ?
- Vous le savez très bien.
- Absolument pas, non.
- C'est ça, et moi je crois au père Noël.

Madame Dickner fait un pas menaçant en direction de la jeune fille.

- Tu n'es qu'une impertinente, Charline, une sale petite effrontée ! Tu ne penses qu'à dresser Élodie contre moi. C'est à cause de toi et de toutes tes histoires qu'elle est dans un état pareil maintenant. Tu devrais avoir honte!

Les poings sur les hanches, Charline hausse le ton.

- Je ne dis rien à Élodie qu'elle ne sache déjà! VOUS rendez malheureuse votre propre fille. VOUS la tyrannisez !
- Comment oses-tu ?

Merde, ça dégénère. Des visiteurs se retournent sur leur passage en leur jetant un regard désapprobateur. Je me ratatine encore davantage derrière le journal qui trainait sur la table. Feignant d'être absorbée par les dédales d'une enquête pour corruption, je scrute l'expression faciale de madame Dickner. En quelques secondes à peine, ses traits contractés par la colère se détendent. Une expression aimable se dessine comme elle pose sa main sur l'épaule de Charline dans un geste d'apaisement.

- Lâchez-moi, grogne cette dernière en se dégageant.
- Allons, oublions cette dispute, tu veux bien? Je suis désolée.
- ...
- Je n'aurais pas dû m'emporter, toi non plus. Nous sommes toutes les deux bouleversées et inquiètes pour Élodie, n'est-ce pas ? Nous voudrions l'aider et nous sentons impuissantes. C'est ce que je ressens moi et je suis certaine que c'est pareil pour toi. Cela nous rend impatientes et irritables...

- ...
- Je dirai à Élodie que tu es passée la voir.
- Je ne peux vraiment pas la voir ?
- Elle doit dormir à présent.
- À 20 h ?
- Tout le monde dort à l'heure des poules à l'hôpital.

Pas tout le monde, non. Et certainement pas Élodie qui a beaucoup de difficulté à s'endormir. Elle était même parfaitement réveillée il y a un quart d'heure.

- Bon, en ce cas... soupire Charline avec résignation. Pourriez-vous lui remettre quelque chose de ma part ?

- Avec plaisir.
- C'est un article que j'ai découpé dans le journal à la suite de la victoire de notre équipe de *soccer* avant-hier au championnat régional. Toutes les joueuses ont signé un mot pour lui souhaiter un bon rétablissement. On a hâte qu'Élodie reprenne sa place parmi nous.

- Elle aussi, elle a hâte et moi aussi ! Vous êtes vraiment bonnes.
- Vous trouvez ? Je croyais que vous n'aimiez pas le *soccer*...
- Je peux ne pas beaucoup apprécier le *soccer* et vous trouver talentueuses, non ?

- C'est sûr...

Encore hésitante, Charline finit par tendre l'enveloppe avant de s'éloigner après une brève salutation. Madame Dickner reste immobile jusqu'à ce que la jeune fille ait passé la porte principale à touniquet. Ma planque terminée, je m'apprête à remonter dans mon unité quand je la vois ouvrir l'enveloppe, déplier l'article de journal, lire les mots d'encouragement, puis, froidement, déchirer le papier en petits morceaux et le jeter à la poubelle. Satisfaite, elle se dirige à son tour vers la sortie en faisant claquer ses talons.

Je n'en reviens pas. Qu'est-ce qui lui a pris ? Sidérée, je me précipite vers la poubelle. Par chance, hormis deux gobelets à café et quelques emballages de friandises, elle est plutôt propre. Avec précaution, je ramasse les morceaux de papier. Munie de mon précieux butin, je regagne la pédiatrie.

**

Dernier tour de veille auprès de mes petits patients avant de m'en aller.

La lumière dans la chambre d'Élodie est éteinte. J'entre doucement et perçois le bruit étouffé d'un sanglot dans l'oreiller.

- Ça va, Élodie ?

Pas de réponse. Un reniflement, à peine perceptible. Je m'assieds sur un coin du lit et caresse ses cheveux. Mes doigts glissent sur ses tempes et croisent une larme.

- Ça va ?

- Laisse-moi tranquille, souffle-t-elle.

Je n'insiste pas et me retire de la chambre, la laissant seule avec ce chagrin indéfinissable trop lourd pour elle.

Il y a encore de la lumière dans celle d'Alexandra. Je la gronde gentiment.

- Hé, charmante demoiselle, il est bien tard ! L'heure du couvre-feu est passée !
- Oups !
- Allez, hop ! On ferme le cellulaire, assez de bavardage en ligne pour aujourd'hui.
- Mes *chums* de filles et moi, on chattait à-propos de notre bal de finissantes.
- Wow ! Ça, c'est excitant ! Tu as déjà ta robe ?
- Maman a promis de m'emmener l'acheter sitôt sortie d'ici.
- C'est à dire demain, alors, tu es chanceuse !

Le large sourire d'Alexandra en dit long sur le plaisir qu'elle anticipe de cette séance de magasinage. Elle se glisse sous les draps en soupirant d'aise.

- À force d'être hospitalisée, j'ai un peu l'impression d'être chez moi ici...
- Je ne sais pas si je dois répondre « tant mieux ». La vérité est plutôt que je préférerais ne plus t'y voir.
- Mais je mourrais d'ennui de ne plus avoir de tes nouvelles, Solange !
- Hum... Tu sais qu'à l'avenir, tu seras prise en charge dans une autre unité que la pédiatrie en cas de pépin?
- Oui, maman me l'a dit. Je suis presque déjà trop grande pour la pédiatrie... Est-ce qu'ailleurs dans l'hôpital, c'est aussi bien ?
- Remplace les enfants par des adultes et les murs jaunies par des murs verdâtres et ça soutient la comparaison !
- Sauf que tu ne seras pas là...

Chère Alexandra... Je la connais depuis qu'elle est toute petite. Il ne se passe pas une année sans qu'elle ne fasse au moins un court séjour en pédiatrie. La fragilité de ses poumons la rend si vulnérable aux virus du rhume et de la grippe.

- Au fait, aujourd'hui j'ai rencontré une drôle de fille à la salle de jeux, m'annonce-t-elle en bâillant. Elle s'appelle Élodie. Elle occupe la chambre 604, tu la connais ?

- Oui, elle est arrivée il y a deux jours.
- On a papoté un peu. Elle est gentille.
- Elle l'est, oui.
- Un peu bizarre quand même.
- Bizarre ?
- Ouais, dans le genre qu'elle est malheureuse.
- Que veux-tu dire ?
- À cause du divorce de ses parents. Elle se sent responsable.
- C'est possible. Il s'agit d'une réaction fréquente chez les enfants, même une fois adolescents.

- On a parlé de sa mère, aussi. Élodie s'est un peu confiée à moi sur la façon dont elle agit avec elle. Si elle dit la vérité, franchement, ça fout la trouille.

- ...
- Au point que j'ai même accusé sa mère d'être une méchante personne. Élodie s'est fâchée après moi à cause de cela. Je m'en veux, je voudrais m'excuser auprès d'elle. Crois-tu que je pourrais la voir demain avant de partir ?

- Je ne sais pas, ma grande. Je tâcherai de lui en glisser un mot.
- Si ça ne marche pas, donne-lui mon numéro de cellulaire, OK ? J'aimerais bien la revoir en dehors de l'hôpital. On habite dans des quartiers pas très éloignés l'un de l'autre. C'est peut-être idiot à dire, mais j'ai un peu pitié d'elle. Je la sens tellement seule.

- Ce n'est pas idiot et offrir son amitié est un geste très généreux. Je vais te confier un secret : moi aussi, je trouve qu'Élodie porte une grande peine.

- Vraiment ? Merde, alors. Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Je l'embrasse sur le front.

- Il y a des souffrances intérieures qui sont plus longues à guérir que des souffrances physiques. Je te promets de faire mon possible et, si cela n'est pas suffisant, de faire appel aux ressources professionnelles appropriées. Dors à présent.

Attendrie, je la regarde fermer les yeux et s'assoupir tranquillement. *Qu'est-ce qu'Élodie t'a raconté exactement ? Qu'est-ce qui t'a marquée dans le comportement de sa mère ?* Je brûle de lui poser ces questions que je retiens uniquement pour ne pas manifester ouvertement une curiosité indiscrete. Et parce que, dans le fond, je commence à voir plus clair dans la grisaille d'Élodie. Sans le vouloir, en effet, Alexandra vient de lever une partie du voile avec ce simple mot : méchante. Je pourrais bien sûr douter de la pertinence de son jugement : Alexandra n'est qu'une ado qui réagit aux propos d'une autre ado sur des relations potentiellement tendues avec sa mère. Rien de plus classique à cette période de la vie. Pourtant, mon sixième sens me dit qu'elle a vu juste. Parce que j'ai moi-même vu une lueur de méchanceté dans les yeux de madame Dickner lorsqu'elle a insulté Charline. Parce que cette dureté malveillante sournoisement dissimulée est la seule explication possible au malaise que je ressens en sa présence. Parce que cette malignité est dangereuse et qu'Élodie a peur.

**

- Ah, Jacques ! Dieu merci, tu es encore là !

Essoufflée par les deux étages que j'ai montés à la course, du moins aussi vite que mon corps rondouillet le pouvait, je déboule dans le bureau du chef de service.

- Solange ? Qu'est-ce que tu fais encore là ? Je vais finir par croire que tu passes tes nuits comme tes jours à l'hôpital ! Il est une heure du matin !

- Tu es plutôt mal placé pour me faire ce genre de commentaires, non ?

Nous échangeons un regard entendu. L'un comme l'autre, nous n'avons personne qui nous attend à la maison. Dès lors, à quoi bon rentrer sitôt notre chiffre terminé ? Pour se laisser happer par la solitude ? Non, merci. Jacques et moi avons compris depuis longtemps la valeur refuge du travail. Il prend toute la place laissée vacante par nos proches.

Avant d'être le pédiatre avec lequel je collabore depuis près de quarante ans, Jacques Hébert est d'abord mon ami. Nous venons du même village en Gaspésie. Nous avons fréquenté la même école primaire, la même qui a fermé ses portes il y a quelques années faute d'un nombre suffisant d'enfants. Nous avons pris l'autobus ensemble pour aller au cégep de Gaspé. Nous avons bu et fumé du cannabis en bons hippies en rêvant de refaire le monde. Nos trajectoires de vie se sont ensuite séparées quelques années pour faire de lui un époux et un médecin spécialiste et de moi une épouse et une infirmière, avant de se joindre à nouveau par un curieux pied de nez du destin. C'est avec un bonheur immense que nous avons renoué avec notre complicité d'antan lorsque j'ai joint l'hôpital du Sacré-Coeur. Il est alors naturellement devenu un proche de la famille. C'est sur son épaule que j'ai pleuré lorsque mon mari est mort. Étrangement, il a perdu son épouse dans la même année. Je lui ai ouvert mes bras pour lui éviter de sombrer dans le désespoir, comme il l'avait fait avec moi. Il est mon poteau, je suis le sien. Solides et percés, comme notre célèbre rocher.

- Il faut que je te parle, lancé-je.

- Cela ne peut pas attendre à demain ? Je m'en allais.

- menteur. À quoi sert le sac de couchage dans le coin là-bas ?

- À dormir, lorsque je ne peux pas rentrer chez moi en raison d'une urgence.
- Cela en est une.
- Un enfant va mal ? s'inquiète-t-il.
- Non. Oui. Enfin, c'est compliqué, bafouillé-je.
- Je vois ça. Et si tu t'assoiais pour commencer ? Tu es encore tout essoufflée.

Tu sais que tu devrais perdre un peu de poids et faire davantage d'exercice ? C'est le médecin qui parle, là.

- Tu n'es pas pédiatre, toi ? Quand je voudrais de tels conseils, je consulterais un gériatre.
- Tu es une vraie tête de mule.
- Je vais prendre cela comme un compliment.
- Une infusion ?
- Volontiers.

Jacques remplit la bouilloire et fouille dans les tiroirs de son bureau à la recherche de sachets. Avec amusement, je le vois soulever des piles de dossiers et déplacer des objets hétéroclites : une pièce de verre soufflé dans laquelle semble flotter une méduse, un véritable couteau suisse avec sa lame tranchante et les autres polyvalentes, puis une lampe Berger avec un assortiment de recharges parfumées... Machinalement, j'en hume les fragrances par-dessus l'ouverture : si j'apprécie la vivifiante « Verveine citronnée » et l'envoûtante « Bergamote-Jasmin », « Thé Blanc Pureté » obtient ma préférence pour son délicieux parfum de poire, enveloppé d'un accord de vanille et de cannelle. L'odeur me rappelle celle du gâteau aux fruits que je cuisinais avec Élisabeth.

Le bureau de Jacques ressemble à une garçonnière. Figure d'autorité au sein de l'hôpital, il a conservé un côté désorganisé digne d'un adolescent. Je compte trois tasses avec des cernes de café à l'intérieur, un vieux paquet de biscuits vide,

quelques prospectus avec les numéros de téléphone de restaurants offrant la livraison. Sur son bureau, une photo de mariage en noir et blanc le montre, enlacé avec celle qui est partie trop vite, sur une plage avec la mer et le coucher de soleil en arrière-plan.

Sur le mur derrière la patère où sont pendus à la fois un veston chic, un manteau imperméable et une blouse blanche de médecin est collée une affiche du film *Docteur Patch*. En gros plan, le visage de l'acteur Robin Williams avec un nez de clown rouge. Au centre de l'affiche, cette phrase : le rire est le meilleur remède. Un film culte, pour lui et moi. Notre antidote à la morosité et au sentiment d'impuissance qui nous gagne parfois lorsque la maladie prend le dessus sur un jeune patient.

- Ah ! Ça y est, je les ai trouvés ! Tu sais que je ne conserve ici des sachets de camomille que pour toi?

- Invite-moi plus souvent alors... Et puis, la prochaine fois, fais-moi penser d'apporter une grosse boîte pour te débarrasser un peu de ce bazar. C'est un vrai capharnaüm ici.

La chaleur réconfortante de la tasse entre mes mains me détend. Je trempe mes lèvres et aspire un peu du liquide en prenant soin de ne pas me brûler. Jacques me dévisage avec bonté.

- Alors, qu'est-ce qui t'amène mon amie?
- Je m'inquiète pour Élodie Dickner-Langevin.
- Elle se remet bien, les effets du traumatisme crânien vont se résorber d'eux-mêmes.
- Ce n'est pas ce qui m'inquiète.
- Sa maigreur ?
- Oui, mais aussi parce que je la sens très perturbée.

- Ce n'est pas la première adolescente anorexique et paumée que nous accueillons.
- Effectivement. Je redoute cependant que son état s'aggrave en la renvoyant chez elle.
- Nous fournirons à ses parents une liste d'organismes communautaires spécialisés pour aider les personnes aux prises avec des troubles alimentaires.
- C'est là que nous faisons fausse route.
- Pardon ?
- Le problème d'Élodie n'est peut-être pas Élodie elle-même. Certes, elle souffre psychologiquement, d'accord, mais je ne pense pas que ce soit en raison d'une mauvaise perception de son image corporelle.
- Solange, tu sais très bien comme moi que plusieurs facteurs peuvent conduire à l'anorexie : une faible estime de soi, une vulnérabilité accrue face aux événements de la vie...
- Tout à fait. Donc, la question à se poser est: pourquoi se sent-elle si vulnérable ? J'ai l'impression qu'on n'a pas affaire à un cas typique d'anorexie mentale. Il y a autre chose.
- Éclaircir ce point relève de la compétence psychiatrique.
- Justement. Pourquoi tu ne la réfères pas à Christine Bernier ? Elle est notre meilleure psychiatre.
- Il me faut l'accord de sa mère, laquelle a par ailleurs mentionné que sa fille rencontrait déjà une psychologue à l'école et que ces rencontres font du bien à sa fille.
- Hum... Peut-être, mais pas au point d'avoir réussi à empêcher qu'Élodie aboutisse à cet état d'épuisement.
- Tu sais comme moi que le processus de guérison de la santé mentale peut prendre énormément de temps.

- Oh, Jacques, arrête ta cassette s'il te plait ! répliqué-je sèchement. Les mailles de notre système médico-social laissent passer bien trop de personnes fragiles. Pas assez de ressources, des délais qui s'éternisent avant de pouvoir rencontrer quelqu'un ou entre les rendez-vous de suivis, des efforts en prévention qui ne viennent pas à bout de certains préjugés... La santé mentale est le parent pauvre de la médecine. Pas étonnant que le nombre de cas suicidaires chez les adolescents grimpe en flèche !

- Tu crois que je ne le sais pas ? s'emporte Jacques. La semaine dernière encore, un petit gars de quinze ans seulement a été conduit aux urgences pour avoir tenté de s'enlever la vie en ingurgitant des médicaments!

- Et si un jour, c'est Élodie qu'on voyait arriver sur une civière ? Comment pourrions-nous avoir la conscience tranquille en sachant qu'elle a séjourné parmi nous ?

- Nom de Dieu, que veux-tu qu'on fasse de plus toi et moi ? On travaille déjà comme des fous !

Jacques passe nerveusement une main dans ses cheveux argentés tout en reculant dans le fond de son fauteuil. Il a l'air excédé. Je réalise soudainement à quel point lui aussi a vieilli. Ses traits tirés, ses rides profondes qui creusent son front comme un champ venant d'être labouré et ses sourcils blancs comme la neige expriment à eux seuls le poids des années.

Je regrette de l'avoir rudoyé. Il n'y a pas un médecin plus dévoué que lui.

- Excuse-moi, Jacques.

- Ce n'est rien. Tu as raison de me secouer. Promets-moi que le jour où je baisserai les bras pour de bon, tu me montreras la porte de la sortie.

- Compte sur moi.

- Reprenons. Qu'est-ce qui t'inquiète exactement au sujet de cette jeune fille ? Va droit au but.

- Sa mère.

Voilà, j'ai lâché le morceau.

- Madame Dickner ? Une femme aussi remarquable ?

- On peut être une femme remarquable et une mère pourrie.

- Voyons, Solange, tu la juges hâtivement. On la connaît à peine. En outre, tu sais comme moi qu'il est fréquent que les relations parents-enfants soient à l'origine de plusieurs pathologies psychosomatiques sans pour autant que le comportement parental soit problématique outre-mesure.

Reposant ma tasse, je m'avance sur le bout de ma chaise et me penche sur le bureau pour plonger mon regard dans celui de mon ami.

- Jacques, c'est plus grave que ça dans le cas d'Élodie. Je pense sérieusement que la relation avec sa mère est toxique. Si on la laisse partir, on prend le risque de la voir revenir un de ces jours autrement plus mal fichue qu'en ce moment et je n'ose pas imaginer le pire.

- Tu soupçonnes de la maltraitance ? s'alarme-t-il. Outre les marques sur son avant-bras témoignant d'une automutilation récurrente, as-tu remarqué d'autres traces de violence physique qui m'auraient échappé ?

- Il y a des mots qui frappent plus fort que des coups. La fragilité de cette jeune fille est réelle. Son corps parle malgré elle : elle bafouille, cligne des yeux, serre les lèvres, tremble...

Jacques secoue la tête.

- Désolé, Solange, cela ne suffit pas. Il va me falloir de meilleurs éléments objectifs.

Pêle-mêle, j'énumère tout ce dont j'ai été témoin qui m'a mis la puce à l'oreille : la photo de famille jetée à la poubelle, celle du chiot dissimulée sous son oreiller, les propos rapportés par Alexandra et, naturellement, la dispute entre madame Dickner et Charline.

- Tu te rends compte qu'elle a privé sa fille de la visite de sa meilleure amie ? En mentant en plus, car Élodie ne dormait pas ! Comme si ce n'était pas assez elle a jeté l'enveloppe avec les mots d'encouragement ! Quelle honte ! Une chance que j'aie ramassé les morceaux pour les rabouter ensemble avec du ruban adhésif.

- Tu as fait quoi ?!

- J'ai ramassé les morceaux pour faire du casse-tête ! La petite, elle mérite bien de recevoir cette marque d'affection de la part de ses amies, non ?

- Hé ! Attends une minute, tu vas trop loin. Tu ne dois pas intervenir dans leur relation aussi douteuse soit-elle.

- Je ne laisserai pas cette femme faire du mal à Élodie.

- Il s'agit de sa mère, bon sang !

- Quelle mère digne de ce nom peut agir de la sorte ?

- Je te l'accorde, elle dépasse les bornes, mais je t'en prie, ne rends pas l'enveloppe et son contenu à Élodie. Comment expliquerais-tu qu'il a été déchiré ? Tu dirais la vérité ? Réfléchis un instant dans quelle position délicate cela te placerait.

Zut, je n'y avais pas pensé.

- Tu risques d'envenimer les choses, ajoute-t-il fermement.

Il a raison, je m'emballe. Pas question de renoncer pour autant.

- Jacques, il faut gagner du temps. Quelque chose cloche, j'en suis persuadée. Élodie est heureuse avec son père, éteinte avec sa mère. Le jour et la nuit.

- Est-ce qu'elle se plaint ?
- Non.
- A-t-elle laissé entendre d'une quelconque manière qu'elle recevait des mauvais traitements à la maison?
- Non.
- Ce que tu avances est grave, Solange, m'avertit Jacques en fronçant les sourcils. Je ne doute pas que tu aies remarqué des comportements singuliers et regrettables, mais cela ne justifie pas que je la garde plus longtemps à l'hôpital.
- Prescris des examens supplémentaires !
- Solange !
- Jacques, je t'en prie... Au nom de notre amitié...

À la façon qu'il a de taper du pied sous le bureau, je devine qu'il hésite.

- Sois franche avec moi. Pourquoi est-ce que tu t'investis autant auprès de cette patiente ?

Question-piège. Son regard me transperce.

- Est-ce que je me trompe en avançant que tu réagis aussi émotivement à cause d'Élisabeth?

Je baisse la tête, mon dos s'arrondit, des larmes envahissent mes yeux.

- C'est bien ce que je pensais, reprend-il doucement. Je te comprends, tu le sais, n'est-ce pas ?

Une grande lassitude m'envahit soudain. Qu'est-ce que je fais là, à une heure du matin, à mettre mes tripes sur la table pour une de mes malades ? Pourquoi faut-il que je me sente encore responsable de la mort de ma fille ? Je devrais être dans mon lit, le nez enfoui dans la chemise à carreaux de Charles.

Percevant ma détresse, Jacques contourne le bureau et m'oblige à me lever en me prenant la main.

- Il y a une autre chose que tu dois savoir, mon amie. C'est qu'avec le temps, j'ai appris à te faire une confiance absolue. Alors, je vais reporter sa sortie dans six jours, ce qui t'en laisse cinq ouvrables, et pas un de plus, pour m'apporter des preuves ou des témoignages sérieux qui permettraient de conclure à une forme de maltraitance, physique ou psychologique. Si tel est le cas, je serais légalement obligé de faire un signalement à la direction de la protection de la jeunesse.

J'acquiesce avec reconnaissance même si, en mon for intérieur, je ne suis plus certaine de rien.

Tempête

Élodie

Encore une mauvaise nuit. Derrière ma porte constamment entrouverte, je percevais des voix basses et un bip non identifié, quelque chose de mécanique qui se faisait entendre à intervalles réguliers.

Les rideaux de ma chambre ne sont pas tirés. J'ai toujours préféré dormir avec un rai de lumière. L'obscurité me fait peur. Petite, j'avais une veilleuse dans ma chambre, une lampe à lave dans un globe de verre allongé, qui contenait un liquide transparent dans lequel évoluent des boules colorées de cire fondue. Les boules étaient rouges, le liquide mauve. Les contempler s'effiler et s'élever, puis se métamorphoser gracieusement avant de redescendre dans un cycle perpétuel faisait partie de ma routine pour m'endormir. Jusqu'au jour où ma lampe a disparu. Maman l'avait confisquée : cet objet était trop dangereux à cause de risques pour le feu et elle ne pouvait s'endormir durablement sachant que la lampe chauffait dans ma chambre. Et puis, selon elle, je n'avais plus besoin de veilleuse à mon âge.

En me réveillant ce matin, j'ai regardé le jour naître par la fenêtre. De l'obscurité à l'aube, la lumière a filtré en changeant petit à petit. Les contours de la télévision, du fauteuil et de la table de chevet ont gagné en densité. Les chuchotements dans le corridor ont cédé la place aux échanges familiers des infirmières. Celles qui ont veillé cette nuit ont passé le flambeau à leurs collègues du jour. Puis, j'ai senti flotter les odeurs de petit-déjeuner censées ouvrir l'appétit. Le mien, il y a longtemps qu'il reste fermé. Je pourrais feindre de dormir encore. Peut-être qu'elles repartiraient avec leur plateau.

En soupirant, je me tourne sur le côté, face à la fenêtre, et j'observe le vide. Je veux être ce vide et cesser d'occuper mon corps. Basculer dans le néant, planer, me laisser porter par les vents pour me déposer quelque part, loin, très loin, où je pourrais renaître, peut-être. Mieux, dans le monde animal ou végétal. J'ai toujours envié la légèreté du papillon, l'éclat de la rose, la robustesse du chêne.

Avec mon amie Charline, on s'amuse parfois au portrait chinois. Nous avons notre propre version du jeu L'une pose la question : « Si tu étais... (une ville, un métier, un pays, etc.), qui serais-tu ? », laissant l'autre faire preuve d'imagination. C'est aussi un bon exercice pour apprendre à se connaître soi-même. Je me souviens du jour où je ne savais pas à quel animal m'identifier.

- Moi, je sais, avait ri Charline. Tu es un bon gros toutou. Un chien guide Mira, plus exactement, car tu es la fille la plus douce, serviable et gentille qui soit.

Cette comparaison qui ne visait qu'à mettre en valeur mes qualités a pris un tout autre sens pour moi. Sa pertinence m'a percutée. J'ai réalisé que je me comportais effectivement comme une chienne bien dressée, qui marche au pas, la corde autour du cou. Chez moi l'envie de mordre est refoulée si profondément que je ne saurais comment planter mes dents dans le bras de mon agresseur et j'ai perdu le moindre courage de m'échapper.

Je suis née pour être docile, pour jouer le rôle du faire-valoir, pour être... manipulée. Aux yeux des gens qui m'entourent, je suis une jeune fille intelligente et vive d'esprit, une camarade joviale sur laquelle on peut compter. Je suis cette jeune fille, oui, mais l'autre aussi. Celle qui tremble, qui ment, qui rampe.

Cette double vie m'épuise. Combien de fois n'ai-je pas envisagé d'y mettre un terme, ce serait si facile, si libérateur. Mais cela briserait papa. Maman aussi,

j'imagine. Un peu. Pas pour les mêmes raisons ni avec la même intensité. Même morte, je causerais des ennuis.

Alors, je continue à avancer comme une funambule sans filet. Moi et mes bonnes manières. Moi et ma naïveté. Moi qui veux plaire.

**

Solange m'a annoncé que mon séjour à l'hôpital se prolongeait. Il paraît que je dois passer des examens supplémentaires en commençant par un test d'urine. Je m'isole donc dans la salle de bain pour collecter le précieux liquide jaune en me demandant quels renseignements il pourra bien donner sur mon état de santé.

- Ensuite, c'est la prise de sang, prévient Solange à travers la porte.
- Pourquoi faire ?
- Pour vérifier ton taux d'hémoglobine.
- Qu'est-ce que ça mange en hiver ça, l'hémoglobine?
- Du fer. L'anémie ferriprive survient en raison d'une carence en fer. Le fer se lie au pigment de l'hémoglobine qui apporte l'oxygène aux cellules du corps. Or, l'oxygène est un élément essentiel aux cellules pour qu'elles puissent produire de l'énergie et accomplir leurs fonctions.

Mon pipi terminé, je me lave soigneusement les mains, sors de la salle de bain et, un peu gênée, remets, le flacon à l'infirmière.

- Merci, dit-elle.
- Franchement, il n'y pas de quoi, haussé-je les épaules.
- Va t'asseoir dans le fauteuil et roule ta manche.

J'obéis en silence. Mon petit-déjeuner attend sur le plateau. Pour la première fois depuis mon arrivée ici, j'ai envie d'y faire honneur.

- Est-ce que ma mère a été prévenue du report de la sortie?

- Oui, je l'ai appelée ce matin.
- Je peux savoir comment elle a réagi ?
- Et bien, elle a été un peu étonnée, c'est normal, puisqu'elle croyait te récupérer aujourd'hui. Elle s'est montrée rassurée après que je lui aie expliqué pourquoi.

Solange pique dans ma veine. Je détourne le regard. La vue du sang m'indispose. Moins cependant que le son de la voix de ma mère chargée de reproches au téléphone. Elle n'a en effet ni une ni deux après avoir parlé avec l'infirmière: « De quoi t'es-tu plainte encore pour que le médecin juge utile de te garder plus longtemps? Tu crois que cela m'enchante de venir chaque soir à l'hôpital ? Je n'ai vraiment pas que ça à faire : pendant que tu traînes au lit, je travaille moi ! À moins que tu ne t'inventes des maladies... Il faut toujours que tu fasses ton intéressante pour attirer l'attention sur toi. Mais, moi, je te connais, et je ne marche pas, alors je te préviens, tu bouffes, tu arrêtes de te lamenter et dans une semaine, tu rappliques à la maison... Ton séjour à l'hôpital a assez fait jaser ! ».

- Élodie ? Tu peux appuyer avec le coton ?
- Quoi?
- Je te demande si tu peux appuyer quelques secondes avec le coton.

J'appuie à l'endroit où l'aiguille est entrée dans ma veine. Solange fixe le coton avec un peu de ruban adhésif.

- Voilà, le tour est joué, déclare-t-elle. Au fait, le docteur Hébert m'a demandé de te parler des services de notre psychiatre. Elle s'appelle Christine Bernier et...

Je me raidis immédiatement.

- Une psychiatre ? Pour quoi faire ?
- Pour parler, si tu as besoin...

- Parler de quoi ?
- Euh... et bien, de toi, de ce que tu ressens, comment tu entrevois ton retour à la maison...
- Non merci.
- Es-tu certaine ?
- Oui.
- Tu n'es pas obligée... Cependant, il serait important que tu poursuives tes consultations avec le psychologue de ton école.
- Quel psychologue ?
- Tu ne rencontres pas un psychologue à ton école ? Ta mère a mentionné que...

Surtout ne pas contredire ma mère.

- Ah, oui, bien sûr, le psychologue ! En fait, je croyais qu'il s'agissait d'un intervenant social... Je suis un peu mêlée. Cela doit être parce que je suis à jeun.

Je sens mes joues s'empourprer. Lorsque j'étais petite et que je racontais des mensonges, mon père disait en riant que je ressemblais à une tomate bien mûre prête à se faire dévorer en sandwich. L'image ne me fait plus rire à présent. Feindre et mentir sont devenus deux talents que je développe continuellement.

Pour faire dévier la conversation, je m'attaque à mon petit-déjeuner.

- Miam, ça a l'air bon.

Solange ne paraît toutefois pas remarquer mon nouvel appétit. Elle se dandine sur un pied et sur l'autre.

- J'ai une autre chose à te proposer, Élodie.
- Hum ? dis-je la bouche pleine.

- Si tu le souhaites, nous pouvons faire en sorte que tu décides des personnes autorisées à te rendre visite ou à te passer des appels.

- Ah, bon ? Pourquoi ?

- Au cas où tu aies envie de ne pas être dérangée par certaines personnes.

- Vous dites ça comme si j'étais incommodée par un déluge de visiteurs ! Or, je n'ai que mes parents!

- Ma proposition vaut pour tes parents aussi.

- Oh !

- N'interprète pas mal cette mesure, elle fait partie de la panoplie d'actions qu'on peut mettre en place pour favoriser la récupération des patients.

- En ce cas... Euh, en fait, non, c'est ridicule. Ne pas vouloir voir ses parents, franchement ! Et j'aimerais tellement au contraire avoir la visite de mes amies !

Cette pensée m'attriste. Je déglutis difficilement et repose ma rôti à peine entamée.

- Écoute... Je ne devrais peut-être pas te dire cela, mais... hésite Solange.

- Me dire quoi ?

- Ah, tant pis, je te le dis : ton amie Charline est passée hier en fin de journée pour prendre de tes nouvelles.

- Charline ? Pour vrai ? Comment cela se fait-il que je ne l'aie pas vue ?

- Tu dormais paraît-il...

- Si tôt, vraiment ? On aurait pu me réveiller.

- Je le mentionnerai au cas où elle repasse.

- Est-ce qu'elle a laissé quelque chose pour moi ?

- Euh... Je ne suis pas au courant. Peut-être... Tu pourrais peut-être vérifier auprès de ta mère.

Certainement pas. Je repousse mon plateau.

- Je n'ai plus faim.
- La préposée va venir débarrasser. Je te laisse à présent... Ah, non, j'allais oublier ! Encore une dernière chose : je suis chargée de te transmettre les salutations d'Alexandra, la brunette de la chambre 613 que tu as côtoyée hier. Elle a son congé d'hôpital ce matin. Tu pourrais aller lui dire bye-bye si tu veux. Cela lui ferait plaisir, elle m'a confié avoir apprécié ta compagnie hier.

Signal d'alerte dans ma tête. Qu'est-ce qu'Alexandra a rapporté à Solange ? Lui aurait-elle parlé de ma mère ? Cela expliquerait ce truc bizarre sur les visiteurs non autorisés.

- Non, je préfère rester dans ma chambre, dis-je en me roulant en boule dans mon lit.

Ostensiblement, je ferme les yeux et lui tourne le dos. Rester isolée, ne pas avoir à justifier quoi que ce soit, éviter les problèmes. Solange est déçue, je le sens bien. Elle s'attendait à plus d'ouverture de ma part. Mais moi, je n'en peux plus des attentes des autres à mon égard. Je n'ai plus rien à offrir, ou si peu. Je suis presque vide en dedans. Je ne sais plus distinguer les vraies émotions des fausses. Parfois je suis convaincue d'une chose et ensuite je me persuade du contraire. Je ne suis qu'une bonne à rien, nulle et peut-être à moitié folle. Or, la bienveillance de cette infirmière m'ébranle. J'ai peur qu'elle fragilise ma carapace, qu'elle s'immisce dans ses rainures jusqu'à trouver une fissure et s'infiltrer, goutte à goutte. Je ne suis pas armée pour lutter contre un flot de bonté et j'ai peur de ce qui arrivera si ma digue se rompt, parce qu'à ce moment-là, je ne pourrai plus agir comme si de rien n'était.

Laissée seule, j'écoute distraitemment la télévision. Il n'y a pas grand-chose d'intéressant. Rapidement, je me perds dans mes réflexions. Est-ce normal qu'un parent se force pour visiter son enfant malade ? Sans doute que non. Pourtant, ma

mère trouve cela dérangement de passer me voir à l'hôpital. Il est vrai que je ne suis pas vraiment malade. Pas comme Alexandra en tout cas. Il n'y a pas d'intervention chirurgicale ni de pilules pour soigner ce dont je souffre. Est-ce pour cela que Solange et le Dr Hébert voudraient que je consulte un psychologue ? Mais qu'est-ce qu'un adulte peut bien comprendre à la souffrance mentale d'un enfant ? Comment pourrais-je expliquer que le mal qui me tараude trouve sa source dans l'amour même que me porte ma mère, ses compliments qui m'ensorcèlent, ses ordres qui me paralysent et le doute qu'elle sème dans mon esprit ? Qui me croira ?

Personne.

Personne ne peut me croire. Charline, oui, elle me croit, mais ce n'est pas pareil, car elle est mon amie. Elle est biaisée en ma faveur en quelque sorte. Et puis, si elle parlait de ce que je vis à un adulte, personne ne la croirait non plus. Les ados déforment la réalité, font des cachotteries, crient à l'injustice et se représenter le monde divisé entre les bons et les méchants. C'est ce qu'une conférencière a expliqué aux parents d'élèves en début d'année scolaire. Ceux de Charline ont assisté à la conférence, pas les miens, et ont ramené un dépliant que mon amie m'a montré. Bref, si on est tout croche en dedans à notre âge, c'est normal : il faut attendre que ça passe. La faute aux hormones.

Ils peuvent bien avancer leur foutue théorie, les psychologues. Reste que l'ado type n'existe pas. Il y a ceux qui restent raisonnables et les délinquants, ceux qui réussissent dans leurs études et les décrocheurs, ceux qui font du sport et les fumeurs, ceux qui font de l'acné, portent des broches et des lunettes, et ceux qui paraissent sortis tout droit d'un magazine.

Les adultes, moi, je m'en méfie avec leurs airs de ceux qui connaissent tout et ont tout vu.

En y réfléchissant bien, je crois que cette méfiance a pris naissance à la suite d'un des premiers événements traumatisants que j'ai vécus. J'étais en quatrième année, j'avais à peine dix ans.

**

La tempête hivernale avait pris de l'ampleur durant l'après-midi prenant de court la commission scolaire qui avait décidé de garder les écoles ouvertes pour la journée. Les conditions routières se détériorant, les parents avaient été avisés par courrier électronique de la possibilité de venir chercher leurs enfants plus tôt. La plupart s'en étaient prévalus. Tout en écoutant le vent gronder dehors, j'avais espéré entendre moi aussi mon prénom à l'interphone.

À la fin des classes, j'étais allée attendre au service de garde. Nous n'étions plus qu'une poignée d'enfants. Ils étaient partis tout à tour, soulagés que leur papa ou leur maman ait réussi à braver l'intempérie. L'éducatrice avait tenté de téléphoner à ma mère pour vérifier si elle était bien en route. Maman avait confirmé qu'elle serait sur place dans quelques minutes à peine et que je pouvais l'attendre dehors, puis elle avait souhaité me parler.

- Prends donc l'autobus comme d'habitude, la voiture n'est pas déneigée.

Emmitouflée, j'avais attendu au bord de la route que l'autobus arrive. Les bourrasques de neige me fouettaient le visage et l'attente se faisait bien longue. Normalement, sa fréquence de passage était aux vingt minutes. Les retards sont fréquents en cas d'intempérie, me répétais-je pour m'encourager tout en craignant que le service ait été carrément annulé.

Ma mère avait décrété que j'étais assez grande pour prendre le transport en commun, il y a trois ans environ, parce que je la retardais le matin. Trop lente à m'habiller, trop lente à manger. Sans compter que je retournais à la toilette deux

ou trois fois me plaignant de maux de ventre, des douleurs qu'on associera des années plus tard à de l'anxiété. Un jour, quand je suis sortie de la salle de bain, ma mère était partie. Sur la table, elle avait laissé un billet de cinq dollars avec un mot : achète-toi un billet d'autobus. Elle avait quand même eu la gentillesse d'indiquer le numéro de l'autobus, le 21. Quant à l'arrêt, je savais qu'il se trouvait à deux pâtés de maisons de la nôtre. Ce que je ne savais pas, c'est que le trajet en autobus durait bien plus longtemps que celui effectué en voiture. Je suis arrivée très en retard à l'école, sans billet de justification, et j'ai été punie.

De retour après l'école, maman m'avait demandé comment c'était passé le trajet en autobus. Par fierté et pour lui montrer à quel point j'étais une petite fille débrouillarde, je me suis targuée que j'avais adoré ça. « Très bien, a-t-elle déclaré, en ce cas tu le prendras chaque jour matin et soir ».

J'avais ravalé mes larmes et opiné bravement. Désormais, ma routine du début et de fin de journée était orchestrée en fonction des horaires de l'autobus. Parmi tous les élèves de ma classe, je suis certaine à être la première à avoir su lire l'heure. Tant bien que mal, je réussissais à prendre l'autobus qui me conduisait à temps à l'école.

Sauf que, quelques mois plus tard, maman a commencé à me confier une tâche à faire le matin. L'idée lui était venue, paraît-il, après avoir lu un article dans lequel on donnait des exemples de tâches ménagères à confier aux enfants selon leur âge. L'article ne devait certainement pas stipuler que ces derniers devaient s'en acquitter avant 7 h le matin, mais comment aurais-je pu le savoir ? Donc, les matins où j'étais particulièrement à mon affaire, elle me demandait soudainement de plier le linge dans la sècheuse ou de vider le lave-vaisselle. Au début, stressée à l'idée de manquer l'autobus, j'avais protesté. « Si tu es capable de te préparer à temps, tu es capable de m'aider, non ? Pourquoi est-ce que je devrais tout faire dans la

maison ? Tu es assez grande pour contribuer aux tâches ménagères ». Maman me jugeait assez grande, autonome et capable. Je n'allais pas la décevoir. Tant pis pour l'autobus manqué. Quand j'ai compris qu'il y aurait une tâche à faire chaque matin, là encore, je me suis adaptée : j'ai avancé l'alarme de mon réveille-matin d'une demi-heure.

C'est à cela que je pensais tout en grelottant sous l'abri d'autobus. Après presque trois-quarts d'heure d'attente, je me suis dit qu'il valait mieux commencer à marcher en direction de la maison avant que je ne gèle des pieds et des doigts. Avec un peu de chance, l'autobus finirait par passer à ma hauteur et il me suffirait de lui faire signe.

Des bancs de neige s'étaient accumulés sur les trottoirs. Je progressais difficilement à cause du vent de face. La neige mêlée de grésil pinçait ma peau et me forçait à plisser les yeux. Une voiture s'est arrêtée à ma hauteur. Un homme m'a proposé de me reconduire. J'ai refusé. On ne monte pas avec un inconnu.

Enfin, je suis arrivée. Frigorifiée, je suis allée me pelotonner sous une couverture sur le canapé. Le sang s'est mis à affluer vers mes extrémités en provoquant des élancements douloureux.

- Vois dans quel état tu es ! a lancé ma mère. Pourquoi n'as-tu pas appelé pour que je vienne te chercher?

- L'école a écrit...

- L'école a écrit, l'école a écrit... ! Ce sont des imbéciles à ton école ! S'imaginent-ils que les parents passent leur temps à vérifier leur courriel ?

- L'éducatrice a aussi essayé d'appeler.

- Si elle avait appelé, j'aurais décroché. Ou alors, elle n'a pas laissé sonner assez longtemps. Enfin, heureusement que tu as l'habitude de prendre l'autobus.

Je n'ai pas riposté. A quoi bon raconter que j'avais fait tout le trajet à pied ?

- Allez, viens à table. Estime-toi chanceuse que je t'ai attendue. On mange du steak et le steak, ça ne se réchauffe pas sinon il devient dur comme de la semelle de botte.

Je n'aime pas le steak. C'est difficile à mâcher et ça goûte le sang.

- Est-ce qu'il reste de la soupe d'hier ? Cela me réchaufferait, ai-je risqué.
- Il en reste un peu, mais je la garde pour ma boîte à *lunch* de demain.
- Je n'ai pas très faim, maman.
- Comme tu veux. Qu'est-ce que tu peux être difficile, toi!

Épuisée, j'avais éclaté en sanglots. La dureté de cette marche à braver le froid, doublée d'un sentiment d'abandon, m'avait vidée de toute forme d'énergie. C'était trop d'épreuves pour une petite fille comme moi. Je n'en pouvais plus.

Ma vulnérabilité était telle qu'elle toucha ma mère. Un pli soucieux traversait son front et la lueur d'inquiétude dans ses yeux ne mentait pas. À mon grand soulagement, elle s'était assise près de moi et avait fait exactement ce dont j'avais besoin: elle m'avait enlacée tendrement, avait caressé mes cheveux, m'avait embrassée en s'excusant. Elle ne pensait pas que la tempête sévissait autant et que l'école fermait plus tôt. Elle me jurait qu'elle serait venue si elle avait su. Le nez enfoui dans sa poitrine, j'humais l'odeur familière de Chanel No 5. Maman, ma chère maman, était là. Elle comprenait, elle était désolée. Cela ne se reproduirait plus.

Elle m'avait prise dans ses bras pour me porter jusque dans la salle de bain où elle avait fait couler un bain chaud avec beaucoup de mousse. Son savon moussant à elle, celui qui sent la lavande, avec des huiles adoucissantes et qui coûte cher. Elle m'avait frottée délicatement avec une débarbouillette sans cesser de me

sourire gentiment. Puis, elle m'avait enveloppée dans une serviette chaude et m'avait aidée à revêtir mon pyjama en flanelle rose. Ensuite, elle avait filé vers la cuisine pour en revenir avec deux poudings au chocolat, mon dessert préféré. Je ne savais même pas qu'il y en avait dans le frigo. J'avais retrouvé ma maman des bons jours. J'ai dormi du sommeil du juste.

Le lendemain, je m'étais réveillée fiévreuse avec un mal de gorge carabiné. Ne me voyant pas apparaître dans la cuisine, ma mère avait fait irruption dans ma chambre. Elle avait ouvert les rideaux et tiré sur mes draps d'un coup sec.

- Debout ! Tu as assez dormi !
- Je suis malade...

Elle m'avait dévisagée avec méfiance, avant d'enfoncer le thermomètre dans ma bouche.

- 38,5. Tu n'es pas assez malade pour manquer l'école et, moi, j'ai autre chose à faire que de jouer à la garde-malade. Tu te lèves, tu prends deux comprimés et tu files prendre l'autobus.

Son ton péremptoire ne laissait pas de place à l'argumentation. Je puisais dans le doux souvenir de toutes ses attentions envers moi, la veille au soir, la force d'obéir sans rechigner pour lui faire plaisir.

À l'école, constatant que je n'avais pas l'air dans mon assiette, mon enseignante m'avait envoyée à l'infirmerie.

- Tu as attrapé un sacré rhume, avait déclaré la responsable des soins aux élèves.

Et moi, dans ma grande naïveté, de lui raconter mon retour à pied dans la tempête croyant susciter un élan de sympathie. Mais elle ne m'avait pas crue.

- Tu devrais avoir honte de raconter des histoires comme ça et de mettre ton rhume sur le dos de ta mère.

C'est comme ça que j'ai appris la valeur de la parole d'un enfant.

Quel est ce spleen?

Solange

Le compte à rebours a commencé. Cinq jours : c'est tout ce dont je dispose pour prouver que madame Dickner est une... une quoi au juste ? Une mauvaise mère ? Plutôt hâtif comme jugement. C'est pourtant ce que j'ai défendu devant Jacques. Étrangement, ce matin, je ne suis plus aussi certaine de ce que j'avance. Et puis, sur quoi on se base pour catégoriser les bonnes des mauvaises mères ? Confuse, j'interpelle mentalement mon cher mari.

Moi : Charles, j'ai besoin d'aide. Je ne sais pas par quoi commencer.

Charles : Tiens-tu vraiment à tirer cette affaire au clair ?

Moi : Absolument.

Charles : Tu sais que ce n'est pas bon pour toi de t'investir émotionnellement dans le sort de tes jeunes patients.

Moi : Je connais mes limites.

Charles : On dirait que tes limites sont changeantes avec Élodie... tu es prête à les transgresser ?

Moi : Comprends-moi, Charles. Je suis sur le point de prendre ma retraite. Je ne veux pas finir ma carrière avec le sentiment que je laisse une jeune fille en danger.

Charles : Tu ne lâcheras pas, hein ?

Moi : Non.

Charles : Tu es vraiment butée.

Moi : C'est pour cela que tu m'as mariée ! Aide-moi, s'il te plait.

Charles : Bon. Et si tu commençais par l'école? Il me semble que c'est l'endroit désigné pour en apprendre davantage sur ta petite protégée.

Moi : Bonne idée ! Je pourrais peut-être même rencontrer cet intervenant social qu'Élodie a rencontré quelques fois.

Charles : Te voilà sur une piste. Sois prudente, ma Solange.

**

Pas question de faire des heures supplémentaires aujourd'hui. À 16 h tapantes, je file à bord de ma vieille Honda Civic en espérant que la directrice de l'école et certains membres du personnel ne quittent pas les lieux sitôt les étudiants partis.

C'est l'heure de pointe. Je roule à pas de tortue. Conduire en ville me stresse. Il faut faire attention au conducteur qui précède au cas où il freine brutalement, aux piétons qui traversent n'importe où, aux vélos qui zigzaguent, aux nids-de-poules dans la chaussée... quel parcours du combattant ! Les amortisseurs de ma Honda, qui cumule près de 190 000 kilomètres au compteur, sont bien usés, l'air conditionné a rendu l'âme et le cancer de la rouille commence à la gagner. Malgré tout, je ne me résous pas à l'envoyer à la ferraille. C'est Charles qui me l'avait achetée. Comme j'habite à la campagne à environ une heure de route de l'hôpital, cette auto joue le rôle d'une vieille copine. On passe du temps ensemble, je lui commente le paysage, la bichonne du mieux que je peux quand elle toussote. Elle a de plus en plus de difficulté à démarrer l'hiver. La batterie se meurt. Alors, je savoure ces instants, immobilisée à son bord dans l'embouteillage. Allez, ma vieille, on avance d'un mètre ou deux.

Prise en otage derrière une filée d'autobus écoliers jaunes dont la barrière Arrêt est abaissée, je dispose d'un peu de temps pour réfléchir à ma mission. Charles a raison. Il faut que je me montre prudente. Je n'ai pas l'habitude de faire dans la

dentelle quand je veux obtenir quelque chose, sauf que dans le cas présent, je ferais mieux d'être diplomate si je ne veux pas envenimer les choses. Et puis, j'aurais dû glisser un mot de cette histoire à la psychiatre de l'hôpital, Christine Bernier. Elle aurait pu m'éclairer sur ce type de relation parentale. Comment n'y ai-je pas pensé avant ! Zut, je procède vraiment à l'envers.

L'établissement rectangulaire en briques marron apparaît sur ma droite au détour d'un virage. Un panneau jauni l'annonce : École secondaire Sainte-Marie. Je rebondis sur un dos d'âne avant de me glisser dans le stationnement le plus proche pour garer ma voiture à côté de la place réservée à la direction. Rapide coup d'œil sur les alentours: un carré asphalté avec un panier de basket dénudé de son filet fait office de cour, les terre-pleins sont couverts d'herbes folles et de pissenlits dont les têtes ébouriffées de petites aigrettes blanchâtres s'envolent avec le souffle du vent, des graffitis plutôt réussis animent un mur en décrépitude. L'environnement typique d'une école secondaire, en somme.

La secrétaire, une dame plutôt âgée recroquevillée derrière son minuscule bureau en bois défraîchi, m'invite à patienter un instant sur la seule chaise en bois dans le corridor. Machinalement, je sors mon téléphone cellulaire. J'ouvre et referme quelques fenêtres de sites Internet sans intérêt. Mon doigt se promène au hasard sur l'écran lorsqu'il s'immobilise sur l'icône de la corbeille pour la vider. Je clique. À peine quelques fichiers s'y trouve, dont un portant l'extension « .jpeg »: je clique encore. La photo de famille d'Élodie apparaît. Tiens, je l'avais oubliée. Je l'étudie comme si je la voyais pour la première fois. Élodie et ses parents posent souriants. Madame Dickner a l'air un peu crispée, mais qui peut se vanter d'avoir toujours l'air naturel sur des photos ? Sa façon de se tenir à l'écart du duo formé de son mari et de sa fille, sans aucun contact physique avec eux, est plus étonnante par contre. On la dirait présente et absente à la fois.

- La directrice est prête à vous recevoir, annonce la secrétaire.

Je glisse mon téléphone dans mon sac à main et me rends à la dernière porte au bout du couloir. Le parquet ciré craque un peu sous mes pas. Madame Dumoulin s'avance pour me saluer aimablement. Habillée strictement dans un tailleur, elle dégage ce qu'il faut d'autorité pour gérer un établissement de quelque huit cents jeunes stimulés par leur poussée hormonale. Ses traits sont néanmoins adoucis par des pattes d'oies au coin de ses yeux verts.

- Comment se porte Élodie ? demande-t-elle avec sollicitude.
- Elle reprend des forces tranquillement.
- Tant mieux. Nous avons tous été navrés ici d'apprendre son accident et son hospitalisation. En quoi puis-je vous être utile ?
- Élodie présente un profil psychologique fragile. Elle ne s'ouvre pas sur ce qui la perturbe, ce qui, sans compromettre sa guérison, est de nature à la maintenir dans un état de grande vulnérabilité. Je pense que... Euh, le médecin et moi pensons qu'en apprenant à la connaître, nous serons mieux en mesure de l'aiguiller vers les bonnes ressources pour l'aider.
- J'ignorais que cela faisait partie du travail des infirmières de se déplacer pour colliger ce type d'information.
- Oui et non. En fait, le cas d'Élodie est un peu spécial...
- Si vous le dites.
- Donc, il serait intéressant d'entendre votre point de vue. Avec votre autorisation, je souhaiterais aussi rencontrer l'intervenant social qui la suit.
- Notre intervenant social ? De qui voulez-vous parler ?
- Euh... et bien, de l'éducateur ou du psychologue qui intervient auprès des jeunes éprouvant des difficultés dans votre établissement.

- Il n'y a ni éducateur ni psychologue dans notre établissement ! Nous pouvions à l'occasion compter sur une ressource au sein de la commission scolaire, mais c'était il y a plusieurs années. Le poste a été supprimé à la suite des coupures budgétaires.

- Vous êtes certaine ?
- Évidemment.
- Ça alors, la mère d'Élodie a pourtant mentionné des rencontres régulières...
- Avec tout le respect que je porte à madame Dickner, je vous assure qu'il n'en est rien.

- En ce cas, j'ai dû mal interpréter ses propos, bredouillé-je, mal à l'aise. Parlons de ses résultats si vous le voulez bien. Elle a de bonnes notes ?

- Élodie est une jeune fille brillante. J'ai vérifié son dossier scolaire avant votre arrivée. Excellent en secondaire 1, 2 et 3, il tend toutefois à se dégrader. Les notes sont en dents de scie. Son niveau d'attention en classe également. Elle part souvent dans la lune et ne participe guère.

- Avez-vous eu connaissance d'événements marquants ou de situations singulières pouvant expliquer ce changement de comportement ?

- Laissez-moi réfléchir... Je ne crois pas, non. Vous savez, si je compare Élodie à certains autres étudiants, je dirais qu'elle a une attitude exemplaire : pas de drogue, pas de tenue vestimentaire relâchée, toujours respectueuse.

- Permettez-moi d'insister. Le diable se cache parfois dans les détails.

Madame Dumoulin se cale dans son fauteuil. Elle incline un peu la tête vers la gauche en plissant les yeux et le nez, une mimique qui l'aide peut-être à se concentrer. J'ai moi-même tendance à tirer un peu la langue lorsque j'écris.

- Oh, et bien, je me rappelle à présent qu'elle s'est absentée une matinée sans autorisation parentale l'année dernière. Elle a été convoquée, naturellement, mais

elle n'avait pas de réponse à donner pour justifier son absence, ce qui est vraiment curieux car les jeunes rivalisent habituellement d'imagination pour trouver une raison valable. Si vous saviez tout ce que j'ai pu entendre ! Élodie, elle, se contentait de secouer la tête en répétant qu'elle était désolée et que cela ne se reproduirait plus. Ses semi-absences se sont néanmoins répétées deux ou trois fois, si bien que nous en avons informé ses parents.

- Et ?
- C'est tout. Il n'y a plus eu d'autres absences non autorisées.
- Ah, lâché-je bêtement, vaguement déçue. Autre chose ?
- Hum... Oui. C'est drôle, maintenant que j'y pense, plusieurs comportements bizarres de la part d'Élodie me reviennent en mémoire. En eux-mêmes, ces comportements ne sont pas anormaux venant de la part d'ados, mais venant d'une jeune fille si bien élevée, ils surprennent.

- Je vous écoute.
- À la fin de la première étape, cette année, Élodie était en échec en maths. Plusieurs travaux non remis lui avaient valu une note de zéro. Nous avons convoqué ses parents. Quel n'a pas été leur étonnement ! Élodie leur avait caché ses résultats... Je dois avouer que la scène était assez embarrassante. Monsieur Langevin consolait sa fille qui pleurait en demandant pardon, tandis que sa mère lui remontait les bretelles sévèrement. De toute évidence, ses parents ne sont pas sur la même longueur d'onde en matière d'éducation. Hélas, cela arrive souvent dans les cas de divorce... J'en vois de toutes les couleurs dans mon bureau, croyez-moi. Comme ses notes en maths se sont améliorées depuis, je m'en suis réjoui auprès de madame Dickner, laquelle m'a répondu, je m'en souviens très bien à présent : « Il était temps ! J'ai veillé personnellement à ce qu'Élodie se mette au travail sérieusement. Je ne supporte pas que ses résultats soient en bas de la moyenne supérieure ». Son commentaire m'a marqué, car il avait été prononcé

avec une telle rigidité... On aurait dit aussi qu'elle s'attribuait le mérite de l'amélioration scolaire de sa fille. Clairement, celle-ci n'a pas le droit à l'erreur.

- Est-ce possible que cette rigidité soit à l'origine de certaines difficultés chez Élodie?

La directrice soulève les épaules dans un aveu d'impuissance tout en me dévisageant comme si je venais d'une autre planète.

- Possible. Comment pourrais-je l'affirmer ? Il y a huit cents étudiants dans notre école. Près du tiers bénéficie d'un plan d'intervention pour du soutien à l'apprentissage, d'autres sont mal dans leur peau pour toutes sortes de raisons. Nous essayons de les accueillir dans leurs besoins particuliers, de les diriger vers des ressources spécialisées externes, mais ce qui se passe à la maison est hors de notre contrôle.

- Je comprends. Dans les autres matières, ça va ?

Madame Dumoulin pianote sur son clavier d'ordinateur pour consulter les résultats.

- Oui, rien à signaler, hormis une remarque de sa prof de français à propos d'un poème que chaque élève devait choisir, lire à voix haute devant la classe, analyser et expliquer les raisons de son choix. Voici le commentaire de son enseignante à côté de la note A décernée :

« Remarquable présentation ! De belles qualités littéraires ! Un choix de poème assumé ». En guise de note interne, elle a toutefois ajouté : « Étrange, cette fascination d'Élodie pour Charles Baudelaire. Son identification à cet auteur donne un peu froid dans le dos. Élodie dépressive ? ».

- Vraiment ? Quel est ce poème ?

- *Spleen : Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle.* Il s'agit d'un poème qui exprime un sérieux mal de vivre.

- Et cela ne vous a pas alarmée ? reproché-je, estomaqué.
- Bien sûr que si, se défend la directrice. D'autant plus qu'Élodie commençait à perdre beaucoup de poids. Mais qu'auriez-vous voulu que je fasse ? Je l'ai rencontrée une fois. Elle jurait que tout allait bien et qu'elle n'avait pas besoin d'aide. Crises d'angoisse, maux de tête et de ventre, absentéisme, dépressions et troubles alimentaires : l'anxiété de performance fait de plus en plus de ravages dans les écoles secondaires. Il me faudrait un psychologue dans chaque coin de corridor!

Faire plus avec moins. Une rengaine familière. Je compatis. Pauvre femme, elle paraît aussi désemparée que moi face à l'insuffisance de ressources à notre disposition. Je la remercie pour sa disponibilité, la rassure encore sur l'état de santé d'Élodie, puis prends congé. Juste avant que je ne sorte de son bureau, la directrice m'interpelle :

- Son professeur d'éducation physique est encore là. Vous pourriez aller le trouver. Il connaît bien Élodie, car il est aussi entraîneur de l'équipe de *soccer* féminine.

**

Dans la cour, un homme dans la trentaine ramasse des ballons épars.

- Guillaume Lemieux ?
- Oui ?
- Excusez-moi de vous déranger. Je me présente : Solange, infirmière en pédiatrie.

Ses bras musclés croisés sur sa poitrine, il me jauge un instant, attendant la suite. Qu'est-ce qu'une infirmière peut bien foutre dans une cour d'école un soir de semaine?

- La directrice m'a invitée à venir vous trouver pour discuter d'Élodie.

- Élodie Dickner-Langevin?
- Exact.
- Allons-nous asseoir.

Sans attendre ma réponse, il se dirige à grandes enjambées vers un banc au fond de la cour. Je dois presque trotter pour rester à ses côtés. Le ton presque bourru de ce grand gaillard m'a un peu déstabilisée. Je parle avec moins d'assurance que dans le bureau de la directrice, cherchant mes mots. Néanmoins, il m'écoute avec attention pendant que je lui explique succinctement l'hospitalisation d'Élodie et les raisons de ma présence ici.

- Il faut l'aider, lance-t-il d'une voix ferme. On n'a pas le droit de la laisser tomber.

Cette déclaration spontanée me coupe l'herbe sous le pied. Il est le premier à ne pas remettre d'emblée en question ma perception de la situation. Au bruit sec des articulations de ses doigts qu'il fait craquer et à la veille saillante dans son cou, je le devine tendu.

- Élodie est une de mes joueuses de *soccer* les plus motivées et les plus talentueuses, raconte-t-il. Elle fait partie de l'équipe depuis son entrée en secondaire 1. Elle a de bonnes capacités athlétiques, une excellente vision du jeu et un très bon esprit d'équipe. Tout le monde l'adore. Tout allait bien jusqu'au milieu de l'année scolaire quand elle a commencé à perdre du poids. Je ne m'en suis pas trop inquiété au début. Il n'est pas rare que les filles aient une dernière poussée de croissance vers 15 ans, ce qui donne l'impression qu'elles allongent encore. En outre, on vit dans une société où, hélas, beaucoup d'entre elles font une fixation sur leur poids. En tant que coach, je l'ai quand même avertie de ne pas trop perdre de masse musculaire. Déjà qu'elle était de nature plus délicate que les

autres joueuses... Les autres sont plus robustes, plus solides, dans le style *Mountain Equipment Co-op*, vous voyez?

- Désolée, je ne vois pas.
- Le magasin de plein air MEC, vous ne connaissez pas ?
- Au risque de vous décevoir, non. Le plein air et moi, ça fait deux. Mais vous vouliez sans doute dire que ces jeunes filles ont une carrure sportive bien définie.
- Oui, effectivement, poursuit-il. Élodie continuait de se démenier comme une damnée durant les entraînements et lors des matchs. Son énergie était stupéfiante. En la voyant aller de la sorte, je me suis questionné sur ses motivations. Il arrive en effet parfois que certains jeunes tombent dans le piège de la performance à tout prix. Il faut qu'ils se dépassent toujours plus, quitte à mettre leur santé en péril. Je voulais qu'elle ralentisse le rythme, mais elle en redemandait encore et encore. Elle paraissait avoir un besoin de se défouler, de se prouver quelque chose à elle-même, que je ne m'expliquais pas.

Guillaume marque une pause et porte son regard au loin. Je le sens concentré, presque soulagé de libérer ces mots qu'il a dû se répéter intérieurement maintes et maintes fois à la recherche du « truc qui cloche » chez Élodie.

- Un jour, j'en ai eu assez. Je l'ai convoquée pour lui annoncer qu'elle resterait sur le banc des remplaçantes jusqu'à ce qu'elle ait repris du poids. Sa réaction m'a dévasté. Elle s'est effondrée dans mes bras en me suppliant : « S'il te plait, Guillaume, ne m'enlève pas le *soccer*, c'est tout ce qu'il me reste ». Je ne savais plus quoi dire ni que faire et encore moins comment interpréter ses propos. Finalement, ça en est resté là. Je n'ai pas eu le courage de mettre mes avertissements en application. Par contre, je me suis mis à l'observer plus attentivement durant les matchs et j'ai remarqué qu'elle était parfois moins à l'aise lors des matchs à domicile.

- Quelque chose la perturbait ?
- Quelqu'un à vrai dire, mais surtout ne tirez aucune conclusion hâtive de ce que je vais vous dire, OK?
- Ne vous en faites pas, confiez-moi simplement vos observations.
- Bon, alors voilà. Généralement, c'est son père qui assiste aux matchs. Monsieur Langevin est un de nos fidèles partisans. On a jaser ensemble plusieurs fois, c'est un homme sympathique. Il a déjà été un bon joueur, m'a-t-il dit un jour, si bien qu'il est content de partager sa passion du *soccer* avec elle. Nos rapports étaient suffisamment cordiaux pour que je me permette d'aborder la question de la perte de poids d'Élodie avec lui. Je l'ai senti préoccupé lui-aussi, mais il ne s'est pas étendu sur le sujet. Il a haussé les épaules pour signifier son impuissance avant de détourner le regard.
- Comme s'il était fautif ?
- Non, ce n'est pas l'impression que j'ai eue. Il avait l'air de culpabiliser, mais sans être pour autant directement responsable de son état.
- Cela a du sens, approuvé-je. L'impuissance d'un parent à soulager la souffrance de son enfant s'accompagne bien souvent d'un sentiment de culpabilité.
- En tout cas, lorsque madame Dickner a commencé à assister aux matchs, Élodie est devenue beaucoup plus nerveuse sur le terrain. Je la sentais déstabilisée. C'est à partir de ce moment-là que je me suis mis à scruter son comportement. Elle jetait constamment de petits coups d'œil brefs en direction de sa mère dans les gradins comme si elle voulait s'assurer qu'elle la regardait jouer. La pauvre, sa mère était bien trop occupée avec son téléphone. Elle sursautait même aux coups de sifflet. Il lui est même arrivé de ne pas voir sa fille marquer un but et donc, de ne pas applaudir. J'en avais le cœur brisé pour Élodie.
- Oh, mon Dieu... mais qu'est-ce qu'elle faisait là, alors si le *soccer* ne l'intéresse pas ?

- Ça, je l'ignore. Entre vous et moi, elle ferait mieux de rester chez elle. Sa présence plombe le moral d'Élodie. Et ce n'est pas tout : madame Dickner récupère Élodie sitôt le match fini, la privant du verre qu'on a l'habitude d'aller boire ensemble, qu'on ait gagné ou pas. Ce petit rituel est important pour décompresser en équipe.

- Comment réagit Élodie ?

- Bien, en apparence. Et c'est ça qui est bizarre. Parce que, comme toutes les autres joueuses, elle apprécie ce moment de détente qui suit un match. Elle n'en manque pas un lorsque c'est son père qui assiste au match.

- Peut-être ne souhaite-t-elle tout simplement pas faire attendre sa mère, surtout la sachant pas trop mordue de *soccer*.

- Hum... possible. N'empêche que je n'ai jamais entendu sa mère la complimenter sur son jeu, contrairement à son père qui ne tarit pas d'éloges.

- ...

- Tout ce que je viens de vous raconter, c'était jusqu'à la saison passée. Au cours des derniers mois, Élodie s'est montrée de moins en moins assidue aux entraînements. Elle avait toujours une excuse : crampes menstruelles, rendez-vous chez le dentiste, contretemps de dernière minute, devoir scolaire à remettre et j'en passe. Les absences se multipliant, il a fallu que je la mette au pied du mur : « si tu veux garder ta place dans l'équipe, tu dois être constante dans tes pratiques ». Sur ce point, je suis très strict. Elle a bafouillé des excuses bidon évoquant toutes sortes de circonstances nébuleuses. Son regard était fuyant. J'ai essayé d'insister pour savoir ce qui n'allait pas. Je n'étais pas dupe, elle avait des emmerdes. De guerre lasse, elle a lâché : « Laisse tomber, Guillaume. Le *soccer*, c'est fini pour moi ». Je n'ai rien pu faire pour la convaincre de me laisser l'aider.

Comme s'il renouait avec l'exaspération ressentie à ce moment-là, Guillaume se lève et botte rageusement dans un ballon en sacrant.

- Guillaume ?
- Oui ?
- Les emmerdes, elle les a toujours.

**

De retour à la maison. La journée a été épuisante : un trop-plein d'informations noue mon estomac tandis que le poids de la responsabilité pèse sur mes épaules. En me massant la nuque, je me dirige nonchalamment vers le frigidaire duquel je sors un morceau de fromage et une tranche de jambon. Voilà qui garnira un sandwich vite fait accompagné d'un verre de vin rouge. Peut-être même deux, le premier pour une sensation d'apaisement immédiat, le second que je dégusterai plus lentement avec un verre de vin rouge.

Le silence règne dans la maison. Je déteste ce silence. Quand Charles était là, il sifflotait, bricolait, écoutait de la musique. Sa présence, seule, meublait le silence. Homme de peu de mots, il excellait dans l'écoute active. Comme il se plaisait à le répéter, « Si Dieu, dans sa grande bonté, nous a donné une bouche et deux oreilles, c'est pour écouter deux fois plus qu'on ne parle ». Il s'assoyait en face de moi à la table de la cuisine et je lui racontais ma journée. C'est d'abord ça, un compagnon de vie : quelqu'un avec qui parler.

Aujourd'hui, je n'ai personne pour partager les confidences reçues, pour confronter mes perceptions et me conseiller. Je me repasse le fil des conversations avec la directrice et l'entraîneur essayant d'imprégner dans ma mémoire chaque mot prononcé. Me souviendrais-je encore de tout demain? Merde, j'aurais dû les enregistrer ou prendre des notes. Mais peut-être qu'ils n'auraient pas parlé aussi

ouvertement. Et le langage non verbal, les sous-entendus, parfois plus lourds de sens, ne se couchent pas sur papier. Comment font les Sherlock Holmes² et Raquel Murillo³ de ce monde pour mettre à jour la vérité ? Ah, je sais bien qu'ils n'existent qu'à la télé ces deux-là, mais il doit bien y avoir une méthode à la portée du commun des mortels pour mener une enquête.

Ce bavardage mental incessant, aussi improductif qu'harassant, ne fait qu'aggraver mon mal de tête. Lasse, je décide d'aller prendre un bain. En passant devant le bureau sur lequel est installé mon ordinateur, je fige. Bon sang, comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Le poème ! Il faut commencer par le poème ! L'enseignante de français n'a-t-elle pas été troublée par le choix d'Élodie ?

Mais le titre m'échappe. Je fais un effort pour me remémorer les paroles de la directrice, je revois ses lèvres bouger. Le premier vers du poème évoquait un couvercle et il y avait un mot anglais dans le titre. Lequel ? Le curseur qui clignote dans la case vide du moteur de recherche semble me narguer. Plus il clignote et moins je cligne des yeux, je le fixe avec intensité comme s'il avait le pouvoir de faire apparaître la réponse. Me passant la main sur la figure, je me concentre les yeux fermés. Ça y est ! Je me souviens du nom du poète : Charles Beaudelaire.

Je pianote les mots clés et la magie de Google opère me donnant accès à l'univers tourmenté de Charles Baudelaire, dont les œuvres principales mettent en lumière la dualité entre la violence et la volupté, le bien et le mal, la laideur et la beauté, l'enfer et le ciel. Je parcours sa biographie, puis tombe sur le renommé poème intitulé *Spleen*, celui qui a fasciné Élodie.

² L'archétype des détectives privés depuis sa création par Sir Conan Doyle, en 1887, dans le roman *Une étude en rouge*.

³ Dans les parties 1 et 2 de la série policière *La casa de papel*, Raquel Murillo est l'inspectrice de police du Commissariat central de Madrid, psychologue et criminologue, chargée des négociations avec le Professeur.

*Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis,
Et que de l'horizon embrassant tout le cercle
Il nous verse un jour noir plus triste que les nuits ;*

*Quand la terre est changée en un cachot humide,
Où l'Espérance, comme une chauve-souris
S'en va battant les murs de son aile timide
Et se cognant la tête à des plafonds pourris ;*

*Quand la pluie étalant ses immenses traînées
D'une vaste prison imite les barreaux,
Et qu'un peuple muet d'infâmes araignées
Vient tendre ses filets au fond de nos cerveaux,*

*Des cloches tout à coup sautent avec furie
Et lancent vers le ciel un affreux hurlement,
Ainsi que des esprits errants et sans patrie
Qui se mettent à geindre opiniâtrement.*

*Et de longs corbillards, sans tambours ni musique,
Défilent lentement dans mon âme ; l'Espoir,
Vaincu, pleure, et l'Angoisse atroce, despotique,
Sur mon crâne incliné plante son drapeau noir.*

L'infinie tristesse de ce poème me bouleverse. Mon visage enfoui dans les paumes de mes mains, je me mets à pleurer : je viens de prendre conscience de la profondeur du désespoir qui coule dans les veines d'Élodie.

Premier amour

Élodie

Les nuages sont menaçants, si moutonneux et bas que je pourrais en déchirer un avec mon doigt si je m'allongeais dehors et tendais mon bras vers le ciel. L'infirmière de l'après-midi s'étonne que je passe autant de temps à regarder les nuages. Elle me taquine en disant que je devrais songer à devenir météorologue. Je sais qu'elle essaie juste de me faire un brin de conversation, alors je souris pour lui faire plaisir et réponds « Pourquoi pas ? » même si je n'ai aucun intérêt scientifique pour les systèmes de basse ou de haute pression et que je n'ai jamais cherché à comprendre ce qui explique la pluie ou les éclairs. La causalité ne m'importe pas. J'aime les nuages aux formes effilochées, cotonneuses, opaques ou joufflues, simplement parce qu'on peut y projeter tout ce qu'on veut, y voir ce qu'on veut voir.

Le docteur Hébert m'a annoncé que je resterai quelques jours supplémentaires. Au début, cette nouvelle m'a contrariée, car mes vertiges ont beaucoup diminué et j'ai accumulé des heures de sommeil à la tonne. J'ai envie de retourner à l'école, de passer du temps avec papa et de découvrir Snoopy.

À présent, j'accueille ce délai avec détachement. Rentrer à la maison, en ai-je envie ou pas ? Ce chez-moi dont je connais les moindres recoins et qui est mon château fort autant que ma prison. Je m'y sens souvent oppressée, recluse, mais aussi protégée d'un monde extérieur qui ne comprend pas qu'on peut aimer son geôlier. Alors, envie ou pas ?

Solange m'a apporté des revues pour me distraire. Elles sont toutes écornées et leurs potins datent d'il y a presque dix ans. J'ai l'impression de découvrir l'ère

préhistorique! Une chronique culturelle traite de la sortie de l'avant-dernier épisode de Harry Potter : « Harry Potter et les reliques de la mort » tandis qu'un expert en nouvelles technologies commente le petit dernier d'Apple, l'iPad ! Sans compter le coin des potins sur les vedettes de l'époque: j'en reconnais quelques-unes au bras d'un autre homme, d'autres au fait de leur gloire et ignorant qu'un scandale ternira à jamais leur réputation, ou encore certaines qui auraient mieux fait de se tenir loin du Botox.

Une décennie, c'est vite passé ou pas ? Devant le miroir de ma chambre, je me dévisage en tentant de m'imaginer dans dix ans. J'en aurais 26, si j'arrive jusque-là. Cela prendra de maudites bonnes raisons pour tenir. Déjà que les dix dernières m'ont usé à la corde... Probablement aurais-je un métier. J'aimerais devenir actrice ou romancière. Deux lubies et de bien maigres gagne-pains, selon ma mère, alors je n'en parle plus. Ma passion pour la littérature et les arts relève de mon jardin secret. Je prétends vouloir devenir médecin ou pharmacienne, ce qui la satisfait. Je poursuivrai donc mes études dans un programme Sciences de la nature. Tant pis si je n'aime ni jongler avec l'algèbre, ni défier les lois de la physique, ni disséquer les grenouilles en laboratoire. Cela ne m'empêchera pas de poursuivre mon rêve. Après tout si Chris Martin, le chanteur de Coldplay, détient un diplôme en grec et en latin et si l'actrice Éva Longoria est diplômée en kinésithérapie, je peux bien songer à une reconversion sur le tard moi aussi, non ?

Aurais-je mon propre appartement ? De quoi aura-t-il l'air ? Comme cela doit être excitant de choisir ses premiers meubles et de faire soi-même sa décoration selon ses propres goûts. Ma chambre, par exemple, sera peinte bleu ciel. Actuellement, elle est rose, la couleur préférée de maman. Si j'en ai les moyens, je m'achèterais d'emblée une maison avec un terrain suffisamment grand pour que le

vieux Snoopy puisse y gambader. Ce n'est pas long une vie de chien quand j'y pense.

Serais-je célibataire ou en couple ? Si j'ai un amoureux, j'espère que ce sera Thomas. Je n'ai pas eu trop d'aventures avec des garçons jusqu'à présent. On dirait que je leur fais peur, que c'est trop compliqué de me fréquenter. On sort un peu ensemble et puis, c'est vrai, je finis par mettre de la distance entre nous. Je refuse d'être présentée à leurs parents, car ils voudront en apprendre davantage sur ma vie et je serais encore obligée de mentir. Inversement, je ne veux pas que mes petits amis viennent à la maison non plus. Ce serait franchir une étape au-delà de laquelle je serais exposée, donc vulnérable. Il faut se méfier des sentiments amoureux.

Seul Thomas a réussi à garder mon cœur ouvert. Nous nous sommes fréquentés six mois. Une bulle de bonheur. Thomas a toujours respecté ma volonté de ne pas faire connaissance de nos familles respectives, même sans la comprendre. Il disait qu'il attendrait que je sois prête et cette patience attentionnée me touchait beaucoup.

Notre attirance était vraiment forte. Pour la première fois, j'en venais à envisager la possibilité d'une relation sexuelle, ou du moins, d'une exploration de mon intimité. Je me sentais prête en dedans et suffisamment aimée pour m'abandonner. Avec Thomas, j'avais trouvé non seulement un amoureux, mais aussi un ami, un frère, un complice. Une épaule aussi. À mots couverts, je me suis risquée à lui parler du divorce difficile de mes parents et de ma relation particulière avec ma mère, sans en dire trop évidemment. Il y a des non-dits plus forts que les mots cependant et je sentais bien à sa façon de me serrer dans les bras qu'il devinait, au moins en partie, que je n'étais pas si heureuse que ça à la maison. Pour ne pas l'inquiéter et de peur qu'il ne me rejette, j'évitais de m'apitoyer sur mon sort. Il m'arrivait même de soutenir que tout allait bien quand tout allait mal.

L'incohérence appelle l'incompréhension. Mais Thomas ne me jugeait pas. Il m'aimait, c'est tout.

Un soir, nous sommes allés au cinéma ensemble. J'avais menti à maman en prétendant étudier chez Charline. Thomas m'a raccompagné en autobus jusque dans mon quartier. C'était une belle soirée, le ciel découvert scintillait d'étoiles. Main dans la main, nous avançons tranquillement vers chez moi. À ses côtés, je me sentais importante à ses yeux. Je me découvrais une valeur. Il me disait que j'étais belle, intelligente, drôle. Et je le couvais de compliments en retour. Plus rien d'autre ni personne ne comptait. Il n'y avait que nous et notre amour naissant.

Comme nous n'étions plus qu'à un coin de rue de la maison, nous nous sommes arrêtés. Il m'a embrassé longuement, sensuellement. Ses mains se promenaient sur mon corps. Je pouvais sentir son érection sur ma cuisse et cela a émoustillé mon propre désir tout en me gênant terriblement. Nous étions si proches de la maison... Maman travaillait, elle ne devait pas rentrer avant une bonne heure. Elle tient toujours à fermer elle-même le salon. Une heure, serait-ce suffisant pour...

Thomas a deviné mes pensées. J'ai soutenu son regard et on a couru en riant pour ne pas perdre une seule seconde de ce temps précieux. Sitôt la porte refermée, nous nous sommes rués vers ma chambre dont le rose criard n'a pas ralenti les ardeurs de mon amoureux. Pressés, nos mouvements se faisaient maladroits. Nos mains exploraient le corps de l'autre, nous donnant accès à des zones érogènes que nous découvrions ensemble.

C'est à cet instant que le bruit sec de la porte d'entrée se refermant nous a fait sursauter. Ma mère était de retour, en avance. J'ignorais pourquoi, mais ce n'était pas le moment de m'interroger sur cette malchance.

- Élodie ! a-t-elle crié depuis le vestibule. Qu'est-ce que c'est que ces souliers en désordre sur le tapis ? Combien de fois faut-il que je te demande de les ranger sous le banc ?

Elle avait sa voix des mauvais jours. Plus aigüe, plus incisive. Tel un rayon laser, la voix de ma mère peut me bruler. J'ai paniqué. Elle avait certainement déjà dû remarquer la présence des souliers de Thomas. Nous nous sommes relevés du lit avec empressement en défroissant notre linge et nous arrangeant du mieux possible. Elle est entrée sur ces entrefaites. Je me suis retenue de lui hurler de foutre le camp Les ongles de mes doigts roulés en poing s'enfonçaient dans ma paume.

- Élodie, qu'est-ce que... Jeune homme, qui êtes-vous ?
- Thomas Brown. Je suis un... ami.
- Un ami ? a-t-elle demandé en scrutant vers le lit sur ton plein de sous-entendus.

Thomas a rougi. Je ne lui en ai pas voulu, je devais être écarlate moi-même.

- Pas seulement, en fait. Élodie et moi, on se fréquente, s'est-il défendu.
- Voyez-vous ça ! Ma fille a un petit ami et je l'apprends à l'improviste ! Merci de me l'apprendre, Thomas, car Élodie est une véritable cachotière. Si tu n'y vois pas d'inconvénient à présent, j'apprécierais que tu t'en ailles immédiatement... Ah, avant que tu ne partes, dis-moi : serais-tu le fils de Luce Brown, consultante en marketing et solutions d'affaire ?

- Oui. Vous la connaissez ?
- Bien sûr ! Une fidèle cliente ! Est-elle au courant pour votre relation à tous les deux ?
- Non.
- Je vois...

L'heure qui a suivi a été terrible. Les yeux bleu ciel de ma mère chargés d'électricité ont viré à l'orage. Elle m'a poussé violemment sur le lit. Instinctivement j'ai levé le bras pour protéger mon visage craignant qu'elle ne me frappe. Son poing a plutôt frappé le coussin à côté de moi avant qu'elle ne le balance à travers la pièce. Puis, de son bras, elle a fait tomber tout ce qu'il y avait sur mon bureau : cahiers, crayons, bibelots... tout en vociférant des injures.

- Comment oses-tu trainer un garçon jusqu'ici ? Regarde de quoi tu as l'air avec cette jupe trop courte et ce maquillage coulant ? Ça te plaît de te donner en spectacle et d'exciter les garçons ? Tu ne sais vraiment plus quoi inventer pour te rendre intéressante, ma pauvre fille. Tu n'es qu'une sale trainée, une salope. Oui, une salope, voilà ce que j'ai mis au monde, une salope !

Cette salve d'injures me transperçait, comme la charge de coups de fusil exécute le soldat déserteur. Une blessure pour chaque calomnie. Et mon âme qui saigne.

J'ai remonté le drap sur mes jambes pour cacher ce corps qui suscitait tant d'aversion et de rage.

- À partir de maintenant, plus de mini-jupe, plus de maquillage, tu m'entends ? Et, évidemment, plus de sortie ! Ni chez cette impertinente Charline ni chez quiconque. Comment te faire confiance ? Tu n'es qu'une menteuse ! Attends que je parle de tout cela à madame Brown.

- Je t'en prie, maman, ne dis rien ! Ce n'est pas la faute de Thomas. C'est moi qui ai eu l'idée de venir à la maison.

- Ma fille qui couche avec des garçons chez moi, dans ma maison... je n'en reviens pas !

- C'est la première fois...

- Arrête de mentir ! J'ai si honte. Tu me dégoutes.

J'ai entendu la porte de la salle de bain claquer, suivie de l'eau qui coule dans la baignoire. Tétanisée, je ne bougeais pas d'un millimètre, comme si le moindre geste pouvait alerter le monstre qui s'était isolé dans la pièce adjacente. Je craignais de réveiller la bête, à la fois harpie et hyène. Même les larmes refusaient de couler. Les insultes retentissaient avec force dans ma tête au point que j'avais l'impression qu'un étau se refermait sur mon crâne. Il serrait. Mon Dieu qu'il serrait... *Tais-toi, mais tais-toi donc* intimai-je à l'écho des menaces maternelles. Une plainte sourde s'est formée dans le fond de ma gorge. J'aurais aimé hurler comme un loup pour faire taire ce tapage, mais je n'y arrivais pas. Alors, sans même m'en rendre compte, j'ai commencé à me balancer d'avant en arrière, en cognant ma tête contre le mur, d'abord doucement, puis de plus en plus vite, de plus en plus fort. Assourdir ces hurlements. *Sale trainée. Salope.* Me faire mal pour oublier l'autre douleur, indicible.

Je n'ai même pas remarqué la bête revenir dans ma chambre un peu plus tard. Ses paroles ont pris du temps à se frayer un chemin jusqu'à ma conscience.

- Élodie, ma petite fille chérie, qu'est-ce que tu fais-là ? Tu vas te blesser. Arrête, je t'en prie.

Maman en robe de chambre, parfumée au Chanel No 5, qui me réconforte et la supplie de lui pardonner. Sa peau était douce et lisse. Elle sentait si bon. Mon balancement obsessif a ralenti, mon corps s'est ramolli. J'avais tant besoin de son amour. Elle me l'offrait à nouveau, aussi intensément qu'elle venait de m'en priver. Elle a justifié sa forte réaction en disant qu'elle voulait me protéger, qu'il fallait se méfier des garçons, même de ceux qui paraissent si gentils comme Thomas, car ils carburent à la testostérone et ne pensent qu'à retrousser les jeunes filles. Elle me cajolait en m'appelant son bébé. *Tu ne dois pas grandir ni devenir une femme, seulement rester ma petite fille, ma jolie et docile petite fille. Il n'y aura pas de*

problème si personne n'est entre nous. Elle ne s'est pas excusée, pourquoi l'aurait-elle fait ? C'était moi la fautive. J'avais désobéi, mon dévergondage était répréhensible.

À compter du lendemain, j'ai spontanément changé de look. Du linge décontracté, sport, presque androgyne, a remplacé mes vêtements à la mode. Il avait le double avantage de dissimuler ma minceur excessive et de ne plus attiser les regards. Un sac de patates était plus attirant.

Ma mère a accueilli ce changement vestimentaire d'un haussement d'épaules, comme si elle s'en foutait royalement. Dans les jours suivants, elle m'a même reprochée d'avoir l'air négligée. *Trop paresseuse pour assurer un minimum de coquetterie.* À croire qu'elle ne se souvenait plus de l'interdiction du port de jupes courtes.

Malgré tout, Thomas et moi avons continué à nous fréquenter encore quelques semaines en cachette. La seule chose qui avait changé entre nous, c'était la douleur que je lisais à présent dans ses yeux lorsqu'il me regardait, la douleur du chevalier dont l'armure n'est pas assez robuste pour protéger sa douce. J'ai redoublé de bonne humeur. Je voulais lui faire oublier la scène éprouvante à laquelle il a assisté lorsque ma mère nous avait surpris. Plus que jamais je voulais être une ado normale avec une mère normale. Je ne cessais de répéter qu'il s'agissait d'une mauvaise passe, que maman avait des humeurs parfois, mais que ça finissait par passer. Je me convainquais que Thomas et moi pourrions, un jour pas si lointain, afficher notre bonheur.

Et puis, patatras : notre relation a foiré.

**

- Devine qui est venue se faire coiffer au salon aujourd'hui ? a lancé ma mère en brassant la salade.

Comment le saurais-je ? Au nombre de clientes qu'il y a... Sauf que, habituellement, lorsque ma mère pose cette question, c'est pour se vanter qu'une personnalité lui a fait l'honneur de se faire bichonner dans son salon. J'ai joué le jeu.

- Une vedette de cinéma ?
- Non.
- Une animatrice télé ou radio ?
- Non. Tu n'y es pas du tout, il ne s'agit pas d'une personnalité publique.

Cela ne m'aidait guère.

- Je la connais ?
- Indirectement.

Pourquoi tout ce mystère ? Je cachai mon agacement en m'appliquant à mettre le couvert.

- Roulement de tambour... Luce Brown ! a-t-elle annoncé sur un ton triomphant.

Merde, la mère de Thomas. Je n'ai rien répondu, devinant que cette entrée en matière sur le mode devinette obéissait à un dessein bien précis.

- Je l'ai coiffée personnellement. Cela nous a donné du temps pour papoter. On a parlé voyages, mode et, naturellement de nos enfants. L'adolescence est une source si intarissable de sujets... Au fait, savais-tu que Thomas fréquente une certaine Alice?

La voilà, sa flèche en plein cœur ! Le coup a porté, j'ai échappé un couteau par terre.

- Tu vois, je te l'avais bien dit. Les hommes sont tous les mêmes : une de perdue, dix de retrouvées. Tu aurais perdu ton temps avec un garçon aussi volage et, qui sait, il a peut-être même commencé à voir cette fille pendant que vous fricotiez ensemble.

Non, ce n'était pas possible. Mon cœur réfutait la diffamation, mais une émotion nommée jalousie, dont j'ignorais jusqu'alors l'existence, cherchait déjà frénétiquement qui était cette Alice. Fréquentait-elle la même école que nous ?

- Madame Brown est enchantée, car Alice est la fille brillante d'un professeur en génie mécanique bien connu à l'université et un vieil ami de son époux. Elle m'a montré des photos, elle est vraiment ravissante. Il paraît que Thomas en est fou amoureux.

Rien que d'imaginer Thomas en train d'embrasser une autre fille me donnait la nausée. Je refusais d'y croire. Le Thomas que je connaissais était incapable de toute forme de trahison. Je me répétais que je l'aurais senti s'il y avait eu une autre personne dans sa vie. Cependant, connaît-on vraiment les gens ? J'étais bien placée pour savoir que chaque personne a sa part d'ombre.

Le lendemain, je l'ai attendu après les cours pour le confronter. Choqué, il a nié en bloc et a traité ma mère de menteuse. Je l'ai accusé de mentir à son tour. Nous avons gravi l'escalier des accusations, marche après marche, jusqu'à la chute.

- Je n'en peux plus, c'est trop compliqué, a-t-il finalement lâché en baissant le regard.

- Quoi, qu'est-ce qui est compliqué ?

- Toi, ta vie, ta mère.

- Ma mère n'a rien à voir dans notre relation.
- Au contraire, elle est omniprésente, elle la sabote. Arrête de faire l'autruche ! Comment peux-tu soutenir le contraire ?
- Elle veut simplement me protéger, me mettre en garde.
- Contre moi ? Parce que je te fais du mal ?
- Non, pas contre toi, enfin oui, indirectement, contre les hommes en général.
- C'est du gros n'importe quoi. Elle est paranoïaque!
- Arrête.
- Elle ne me laisse pas t'aimer et toi, tu la laisses faire.
- Non, tu te trompes.
- Alors, arrêtons de nous voir en cachette. C'est ridicule !
- Ouais, c'est ridicule, et le fait de voir une autre fille, tu appelles ça comment?
- Puisque je te dis que je ne connais pas d'Alice !
- Ma mère n'aurait jamais inventé cette histoire. En plus, elle croit que nous avons rompu.
- Écoute, j'ignore quelles sont ses motivations, mais ce qu'elle avance est complètement faux.
- ...
- Choisis, Élodie : ou tu me crois, moi, ou tu la crois elle.
- Elle...
- Bye, Élo.

Il est parti. Je ne l'ai pas retenu. C'était mieux ainsi.

**

Je me souviens qu'un jour, j'étais alors toute jeune, j'avais questionné mon père sur la grenouille des bois que l'on trouve dans nos terres nordiques. Je m'inquiétais de leur sort durant nos hivers rigoureux.

- Comment fait-elle pour ne pas mourir de froid ? avais-je demandé.
- Vois-tu, ma chérie, la grenouille des bois peut vraiment geler au point que son cœur arrête de battre. Elle cesse de respirer et son sang de circuler. On pourrait la croire morte. Alors comment survit-elle ? Grâce à un antigel naturel ! Au cours de l'automne, avant que les températures dégringolent, la grenouille mange beaucoup, cette nourriture se transforme en une forme de sucre dans son estomac et cela contribue à garder ses cellules à l'état liquide. Au printemps, aussitôt qu'il commence à faire plus chaud, elle bat des paupières, son cœur redémarre et, le temps de reprendre son souffle, elle bondit à la recherche de nourriture et d'un compagnon.

Thomas... Sans toi à mes côtés, ma vie ressemble à un hiver sans fin. J'ai si froid en-dedans. Mon antigel est-il cette amitié bancale qui nous unit désormais faute de pouvoir développer autre chose, en attendant un éventuel printemps ? Quand je t'observe à la dérobée, je me surprends à souhaiter qu'un tel miracle de la nature se produise.

Qui est cette femme?

Solange

Je ne comprends pas les femmes qui dépensent une petite fortune chaque mois pour masquer la repousse de leurs cheveux gris. Les miens sont blancs comme neige depuis que j'ai passé le cap de la trentaine. La fée qui est passée sur mon berceau avait certainement oublié de me doter de pigments capillaires en quantité suffisante. Cette auréole blanche est d'autant plus surprenante que ma mère est restée d'un beau châtain doré très longtemps. J'ai souvent pesté contre cette anomalie génétique, mais je me consolais en me disant qu'au moins je n'avais pas hérité de la calvitie précoce de mon père !

Encore que. Fin et fou, mon cheveu n'a aucune tenue. Rebelle, il ne se laisse ni coiffer ni attacher. Je le coupe, il frise, je le laisse pousser, il déprime. J'ai essayé différents salons de coiffure. Chaque expérience s'est avérée humiliante. Rien qu'à voir la mine consternée de la coiffeuse ne sachant plus quelle brosse choisir ni si elle devait boucler ou lisser ma chevelure me donnait envie de pleurer.

À quarante ans, j'ai décidé que j'assumerais désormais ma crinière naturelle quitte à me faire appeler mère Noël pour le restant de mes jours. Aujourd'hui, les cheveux blancs, c'est la grande tendance. Sur les podiums ou dans la vie de tous les jours, la chevelure immaculée est synonyme de style et de modernité. Je me dis en rigolant que j'ai été à l'avant-garde de ce mouvement.

C'est donc avec une certaine assurance que je m'apprête à faire un retour dans un salon de coiffure, et pas n'importe lequel : l'un des trois salons appartenant à Mélissa Dickner.

Qui est-elle vraiment ? La mère d'Élodie et l'heureuse propriétaire de salons de coiffure et d'esthétique haut de gamme, certes, mais encore ? Une femme flamboyante, au charisme irrésistible, fière et sure d'elle-même ? Oui, cela est indéniable. Au nombre de ses défauts, je range l'orgueil, l'égoïsme et la superficialité. Ce sont de bien vilains défauts, mais qui n'en a pas ? En outre, ils ne suffisent pas à faire d'une personne un mauvais parent.

Il faut que j'apprenne à mieux connaître cette femme, à percer son mystère. Tant que je n'appréhenderais pas mieux sa personnalité, je ne saurais pas comment aider Élodie.

**

L'employée qui me lave vigoureusement les cheveux se nomme Josée. Lorsque j'ai appelé pour prendre rendez-vous, j'ai demandé à être reçue par une des employées ayant le plus d'expérience au sein du salon. La chance était avec moi, la dénommée Josée venait d'avoir une annulation.

Josée a l'âge indéfinissable des femmes qui ont recours au lifting du visage. Adieu rides et ridules, joues relâchées et menton qui s'affaisse ! Bonjour la peau tirée, les yeux de chat et le dessin sculptural du contour du visage ! Une mèche rose est enroulée dans un chignon torsadé retenu par des épingles fantaisie. De ses doigts agiles, elle fait mousser le shampoing en effectuant un léger massage crânien qui me donne envie de ronronner.

Dans le miroir, je contemple mon propre reflet. Avec mes cheveux dégoulinants, la peau marquée par le stress et l'exposition au soleil, les paupières tombantes et mon presque-double menton, j'ai l'air d'un mastodonte. Ravalant mon amour propre, j'essaie de me concentrer sur l'objet de ma visite. Comme je ne sais trop comment aborder le sujet qui me préoccupe, je feins un instant de m'intéresser à

la conversation de la cliente qui occupe le fauteuil à ma droite et qui se fait faire une mise en plis digne d'un caniche royal. Elle raconte les aventures de sa chatte Minette qu'elle doit emmener voir un naturopathe et à laquelle elle doit donner des pilules homéopathiques spéciales afin de l'aider à trouver le sommeil.

- Minette fait de l'insomnie, voyez-vous, déclare-t-elle à mon attention.
- Pauvre Minette, m'entends-je répondre hypocritement.

S'il y a quelque chose de plus ennuyant que les gens qui parlent de leurs enfants pendant des heures comme s'ils étaient des demi-dieux, c'est bien les gens qui s'épanchent outre mesure à propos de leurs animaux domestiques. Surtout les chats. Je me méfie des chats depuis le jour, bien lointain, où un gros mâle errant a poussé l'audace de pénétrer dans la maison familiale pour donner un coup de pattes sur la cage de ma perruche. Les chiens, au moins, ont un caractère affirmé et démonstratif. Ils sont utiles aussi. À ma connaissance, on n'a jamais vu de chat guide, policier, de berger ou de garde.

Lorsque ma voisine capillaire passe au séchoir, je me résous à questionner Josée subtilement.

- Vous travaillez ici depuis combien de temps ?
- Quinze ans.
- Wow, c'est remarquable ! Vous n'avez jamais eu envie de changer de salons ou de partir à votre compte ?
- Jamais ! Les conditions sont excellentes ici, Mélissa est une patronne géniale et on a accès à plein de formations. Qu'est-ce qu'on fait avec vos cheveux aujourd'hui ?
- Euh, je ne sais pas.
- Vous n'y avez pas pensé avant de venir ?
- Pas vraiment, non. Faites comme bon vous semble.

- Ah, bon.

Même mine déconcertée que les autres à ne pas savoir quoi faire avec ma tignasse.

- Je vais couper un peu les pointes, ça vous va ?
- Impeccable.
- Vous faites quoi dans la vie ?
- Je suis infirmière en unité pédiatrique.
- Cela doit être exigeant comme travail.
- Exigeant, mais gratifiant...

Tant qu'à s'empêtrer dans des banalités, autant ne pas y aller par quatre chemins.

- Tenez, en ce moment, je veille justement sur la fille de votre patronne.
- Élodie ? Je ne savais pas qu'elle était hospitalisée. Rien de grave ?
- Oups, j'ignorais que vous n'étiez pas au courant, je ne voulais pas commettre une bévue. Mais ne vous inquiétez pas : Élodie va mieux, elle sortira bientôt. Madame Dickner ne vous en a pas parlé ?

- Euh... non, ce qui est étonnant. Elle est si proche de sa fille... Elle a cependant droit à sa vie privée, n'est-ce pas ? Si elle n'a pas ressenti le besoin de partager, elle doit avoir ses raisons et ce ne sont pas mes affaires.

- Votre discrétion vous honore.
- C'est un compliment rare pour une coiffeuse, pouffe Josée. On a plutôt la réputation d'être des championnes du commérage. La longueur, ça va ?
- Très bien.
- Penchez la nuque un peu en avant.
- Puisque vous travailliez ici depuis une quinzaine d'années, vous avez dû voir grandir Élodie.

- Bien sûr ! Quelle adorable enfant ! Petite, elle passait son temps au salon à virevolter entre nos jambes. Sa mère la laissait faire, fière des flatteries qu'elle suscitait de la part des clientes. Élodie s'asseyait sagement sur un fauteuil et attendait qu'une de mes collègues et moi ayons une minute pour la coiffer. Sa mère la maquillait pour l'amuser, elle lui mettait même du vernis à ongles. Ainsi pomponnée, elle ressemblait à une mannequin format miniature. Entre vous et moi, je trouvais parfois que le penchant de la patronne pour la coquetterie était un peu exagéré et qu'elle risquait de gâter sa fille. On aurait dit qu'elle prenait Élodie pour une poupée Barbie avec ses grosses boucles blondes qui rebondissaient jusque dans le creux de son dos ! Mais bon, chacun élève ses enfants comme il l'entend, non ?

- Certes, dans une certaine mesure. Élodie portait les cheveux longs, vous dites ? Ils sont courts maintenant, coupés un peu en-dessous des oreilles.

- Ah, oui, je me souviens trop bien du jour où la patronne est arrivée un matin complètement tourneboulée à cause du geste insensé de sa fille : Élodie avait piqué une crise la veille et, pour se venger, avait entaillé ses cheveux au ciseau. La mort dans l'âme, sa mère n'avait pas eu le choix que de lui arranger une coupe courte à la garçonne. Depuis, il paraît qu'Élodie refuse toujours de les laisser repousser, juste pour contrarier sa mère.

- Elle est jolie quand même avec ses cheveux au carré. Cela lui va bien.

- Sans doute. Avec un beau visage comme le sien, n'importe quelle coupe convient. Quoique ça fait un sacré bout de temps qu'on ne la pas vue au salon. En fait, maintenant que j'y pense, ses apparitions sont devenues de plus en plus rares à partir de cet incident... J'ai coupé vos pointes. La longueur, ça va ?

- Impeccable.

- On dira ce qu'on voudra, ce n'est pas une mince affaire que d'élever des enfants de nos jours, surtout quand on est une mère monoparentale. Le pire, c'est durant l'adolescence.

Josée se penche vers mon oreille.

- Ne le répétez pas, mais l'ex de la patronne, Marc, il s'en fout complètement de sa gamine. La pauvre Mélissa doit voir à tout et, bien qu'elle adore sa fille, celle-ci lui donne du fil à retordre, alors parfois elle perd patience. On le voit bien à son air irrité certains jours qu'il y a eu une crise à la maison. Je la plains, elle travaille tellement fort pour donner une bonne éducation à Élodie et la gâter aussi souvent que possible. Elle a le cœur sur la main, et pas seulement pour sa fille.

Je sourcille malgré moi devant ce portrait inattendu.

- Tenez, par exemple, chaque année, elle mobilise les commerçants du quartier pour recueillir des dons destinés à la banque alimentaire Entraide Provisions, poursuit Josée en s'acharnant sur ma mise en plis.

- Vraiment ?

- Oui, madame, et tout à fait bénévolement en-dehors de ses heures de travail au salon. Elle n'est pas extraordinaire, la patronne ?

- Euh... Oui, impressionnante.

- Si vous veniez plus souvent ici, vous verriez par vous-même à quel point les clientes l'adorent. Il y a en a même qui réservent plusieurs rendez-vous longtemps d'avance spécifiquement aux jours de la semaine où elles savent avoir une chance de la croiser. Mélissa est si prévenante avec ses clientes, elle a toujours un bon mot pour chacune d'elle. Quand la patronne vous parle, vous vous sentez la personne la plus importante au monde et vous en oubliez vos complexes capillaires ! Je sèche avec une brosse ronde ?

- Allez-y.

Le bruit du sèche-cheveux interrompt notre conversation pendant quelques minutes.

- J'ai terminé. Cela vous plaît ?
- Magnifique ! Merci Josée !
- Il n'y a pas de quoi. Je dirais à Mélissa que vous êtes passée.
- Oh ! Ce n'est pas nécessaire, m'empressé-je de répondre, je pourrais le faire moi-même quand je la croiserais à l'hôpital. J'en profiterais pour lui glisser des compliments à votre propos.

Josée rougit de plaisir et moi, je soupire de soulagement. Je n'ai jamais autant menti de ma vie.

Après avoir laissé un généreux pourboire, je sors du salon, fière de ma belle coupe, mais ébranlée dans mes certitudes. Aurais-je mal jugé madame Dickner ? Depuis l'arrivée d'Élodie à l'hôpital, je l'ai dans le collimateur, comme s'il me fallait absolument un bouc émissaire. Manipulée par mes propres émotions, me suis-je à ce point fourvoyée à son égard ?

Je réfléchis tout haut.

- Admettons que madame Dickner est bien cette personne honorable et généreuse décrite par Josée. Admettons qu'elle est une mère dévouée, qui ne pète sa coque pas davantage que tout parent soi-disant normal fatigué de sa journée de travail quand il arrive à la maison et doit gérer la crise d'un enfant qui ne s'endure plus lui-même. Bon, en quoi cela changerait l'interprétation qu'on peut faire de l'état de santé d'Élodie ? Est-ce possible que ce soit Élodie et non madame Dickner qui soit à l'origine de leur relation tumultueuse ? À moins que je fasse fausse route complètement et qu'il faille chercher ailleurs les raisons pouvant expliquer sa perte de poids et son automutilation... Bon sang que c'est compliqué !

Énervée, j'avance à grandes enjambées sans faire attention aux autres piétons, tel un taureau lâché dans l'arène pour la corrida. Inévitablement, je heurte l'épaule d'un passant marchant en sens inverse.

- Hé ! Vous ne pouvez pas regarder où vous mettez les pieds ? m'engueule-t-il.

- Je suis pressée, crié-je comme si ce prétexte suffisait à m'excuser.

Le fait est que je suis bel et bien pressée par le délai fixé par le Dr Hébert. Or, cet éclairage nouveau sur la personnalité de madame Dickner me confronte à mes propres capacités d'analyse. Je suis infirmière, pas psy. J'ai mes limites. Il me faut donc un regard externe. La meilleure chose à faire est de mettre Christine Bernier dans le coup. Je lui ai brièvement glissé un mot de cette affaire hier en l'interceptant dans un corridor. Christine était en retard à un rendez-vous, alors elle m'a seulement répondu un « On s'en reparle, OK ? ». Je dois la relancer pour discuter calmement. Même si Élodie n'est officiellement pas sa patiente, elle peut m'aider à y voir clair.

Comme je passe devant une église, je ralentis. Et si j'entrais ? La porte en bois massif semble m'inviter à pénétrer dans ce lieu de culte propice au recueillement. Ne s'agit-il pas de l'endroit parfait pour apaiser un mental trop agité ? Renouant avec un fond de piété, j'avance dans la nef centrale admirant le génie architectural chrétien. Les lignes droites des colonnes pourraient rendre droites les âmes les plus tordues.

Délaissant les bancs, je m'assois sur une chaise en osier un peu à l'écart. Il craque sous mon poids et j'ai l'impression que tous les fidèles en prière me fusillent du regard pour avoir brisé le silence absolu. Devant moi, la Sainte-Vierge me sourit. Je la contemple béatement dans l'attente d'une révélation, qui ne vient pas. Il faudrait que je prie, mais j'ai oublié comment on s'y prend en dépit de

l'éducation très catholique que j'ai reçue. Dieu est sorti de ma vie le jour où il a appelé à lui mon Élisabeth.

Ma grand-mère et ma mère pouvaient citer la Bible *ad nauseam*. Leurs phrases se finissaient inmanquablement sur des paroles sibyllines prononcées à la manière d'un Mormon sentencieux dont je doutais qu'elles connaissent elles-mêmes le sens. À force de les entendre ne jurer que par Paul, Luc, Jean et Pierre, le quatuor de leurs apôtres préférés, j'avais fini par faire de ces saints garçons mes amis imaginaires. Il y a toutefois belle lurette qu'on n'a pas jase eux et moi et me voilà bien démunie assise les fesses serrées sur ma chaise qui craque.

Abyssus abyssus invocat. Littéralement, l'abîme appelle l'abîme. Une faute conduit fatalement à une autre faute : une fois sur la pente du mal, l'homme ne peut plus s'arrêter qu'au fond de l'abîme. Pourquoi ce psaume me revient-il soudain en mémoire ? Je lance un regard chargé de reproches à la Sainte-Vierge. N'avait-elle donc rien d'autre à me dire autrement qu'un malheur ne vient jamais seul ? Je m'attendais à mieux.

Une cohorte de Japonais en manque de photographies pénètre dans l'église au moment où je songe à allumer un lampion. Tant pis. Je me retire, avec ou sans auréole mystique. Si les voix du Seigneur sont à ce point impénétrables, il ne me reste qu'à compter sur ma jugeotte et mon obstination.

Il faut que je recueille d'autres témoignages et surtout, que je conserve le plus d'objectivité possible. Et sans aucune autre forme d'hésitation, je prends la direction de la banque alimentaire Entraide Provisions.

**

Une porte branlante me donne accès à un bureau sombre qui sent le renfermé. L'étroite fenêtre ne suffit pas à laisser pénétrer la lumière naturelle. Des piles de papier et de vieux livres trainent pêle-mêle sur des étagères poussiéreuses.

En avant du bureau désert, un papier collant jaune avec cette invitation : sonnez et assoyez-vous. Je sonne, mais ne m'assois pas. Le fauteuil au tissu olive n'est guère invitant. J'attends une minute ou deux, trois peut-être, le temps passe si lentement quand on attend. La poussière me fait éternuer. Je sonne à nouveau en appuyant délibérément plus longtemps sur la sonnette pour marquer mon exaspération.

- J'arrive, j'arrive ! Qu'est-ce que c'est?

Un homme âgé et corpulent me rejoint en soufflant.

- Pas besoin de vous énerver comme ça, ma p'tite dame ! Qu'est-ce que je peux faire pour vous?

- Bonjour. Excusez-moi de vous déranger, je suis venue pour parler de...

- D'accord, d'accord... Attendez une minute, on va se parler, mais pas ici. Pourquoi diable êtes-vous entrée par cette porte? Il y a longtemps que seules les araignées ont le droit de cité dans ce bureau. Suivez-moi plutôt dans l'entrepôt.

Je lui emboîte le pas. Nous suivons un étroit corridor, montons un escalier, descendons d'autres marches avant de remonter. Avec notre surpoids respectif, nous ressemblons à deux pachydermes se frayant un passage difficile dans la brousse.

- Vous ne devez pas venir ici souvent vous, n'est-ce pas ? Tous les habitués passent directement par la porte opposée qui donne sur l'entrepôt.

- Effectivement, je ne suis jamais venue.

- Ne soyez pas gênée, hein ? Ici, on accueille tout le monde à bras ouverts, peu importe leur statut social. La faim, elle ne choisit pas ses ventres pour gronder.
- Attendez, monsieur...
- Sarrasin. Monsieur Sarrasin, le nom d'une bonne céréale nourricière comme nom de famille, ouais, je sais, c'est comique.
- Vous êtes le directeur général d'Entraide Provisions ?
- Lui-même. Vous me preniez pour qui ?
- Euh, personne en particulier.

Nous débouchons dans une vaste salle avec des rayons gigantesques sur lesquels trône de la nourriture à profusion.

- À droite, les denrées non périssables, à gauche, les denrées périssables, déclare M. Sarrasin avec fierté.
- Seigneur, on se croirait au Costco !
- Ne vous méprenez pas. Si je disposais de la moitié seulement de ce qui transite dans ce magasin-là, je serais sur le bord d'éradiquer la famine en ville. Et je ne vous parle pas du gaspillage alimentaire des supermarchés... Une vraie honte ! Comment peut-on tolérer jeter autant de nourriture quand des gens peinent à se nourrir ?

Monsieur Sarrasin secoue la tête avec désolation.

- J'ai beau travailler dans le domaine de l'entraide caritative depuis plus de quarante ans, je ne comprends toujours pas. Enfin, je ne vais pas vous embêter avec tout ça. En quoi puis-je vous être utile ?

Sa bonhommie m'encourage à me lancer dans une histoire fraîchement inventée.

- Je m'appelle Solange et je suis infirmière. Je suis membre d'un comité qui souhaite organiser une campagne de lever de fonds pour venir en aide à certains de

nos jeunes malades. Nous sommes à la recherche d'un ou d'une porte-parole et le nom de Mélissa Dickner a été avancé par certains collègues. Comme elle préside votre campagne de financement annuelle, je me suis dit que vous pourriez peut-être me parler d'elle.

- Ah, ben, je veux bien, mais pourquoi vous n'allez pas la voir directement ?

Un raclement de gorge et la pédale aux mensonges enfoncée, j'improviserai.

- Parce qu'elle est fort occupée et que nous ne souhaitons pas offenser les candidats pressentis si, en bout de ligne, notre choix ne se porte pas sur eux.

- Bon, d'accord, qu'est-ce que vous voulez savoir ? Parce que moi, je vous le dis franchement, ça ne ferait pas mon affaire si Mélissa laissait notre cause pour aller s'occuper de la vôtre.

- Nous tiendrons compte de cet aspect, soyez-en certain. Notre porte-parole doit nous assurer de sa disponibilité et ne pas revenir sur des engagements antérieurs.

- Parfait. De toute façon, Mélissa a Entraide Provisions tatouée dans le cœur.

- Je vous écoute.

- Je la connais depuis qu'elle est petite. Son père René et moi venions du même quartier et fréquentions la même école. Il est devenu père à l'âge où certains fument leur première cigarette. Il fréquentait une fille de quelques années son aînée. Ses parents, très catholiques, l'ont gardée cachée durant le temps de sa grossesse avec l'intention de porter le bébé à l'orphelinat. La fille, elle s'en désintéressait, mais René tenait à ce bébé. Il a arrêté ses études et décidé qu'il l'élèverait seul. Aujourd'hui, on le féliciterait pour son courage, mais je vous jure qu'il s'est fait regarder de travers dix fois plutôt qu'une. Alors, qu'est-ce qui est arrivé ensuite selon vous?

Sans attendre ma réponse, il poursuit.

- Pas de travail, pas de revenus et un bébé qui coûte cher sur les bras. Il a plongé dans la misère noire. La petite ressemblait à un souillon, ce qui suscitait du commérage. On disait qu'elle avait des poux en permanence. C'est à peu près à cette période que j'ai mis sur pied un comptoir d'entraide communautaire, alors j'essayais d'aider René avec de la nourriture et du linge que certaines braves personnes me donnaient pour que j'en dispose de la manière la plus utile possible. Cela ne suffisait malheureusement pas. René aimait sa fille, mais ne savait pas s'occuper d'elle. On la voyait jouer dans la rue, sans porter de couche, manquant plusieurs fois de se faire faucher par une voiture... On était en 1979, l'année durant laquelle a été fondée la DPJ⁴. Le cas de la petite a été signalé. Je l'ai perdue de vue ensuite. A l'occasion, j'avais des nouvelles par René qui se désolait qu'elle soit ballottée de famille d'accueil en famille d'accueil. Mélissa ne s'intégrait bien nulle part.

- Pauvre petite, une enfance bien difficile...
- En effet. Alors, de voir comment elle est devenue aussi belle et brillante, chapeau ! La levée de fond annuelle, c'est son idée à elle. Une forme d'hommage à son père, je dirais.
- René est-il encore vivant ?
- Non, il est mort d'un accident de travail.
- Il a eu le temps de renouer avec sa fille avant son décès?
- Oui. Les relations demeuraient tendues entre eux, cependant, mais je crois qu'ils tenaient beaucoup l'un à l'autre. Mélissa est une enfant de la rue. Elle s'est forgé un sacré caractère à se débrouiller seule. Elle a grandi en apprenant à ne compter que sur elle-même. Sans doute est-ce la raison pour laquelle la solidarité

⁴ Direction de la protection de la jeunesse.

est devenue une valeur importante pour elle. Il faut savoir redonner au suivant comme on dit.

Après avoir remercié M. Sarrasin pour le temps qu'il m'a accordé, je prends congé.

Perplexe, je marche lentement sur le chemin du retour. Un élan d'empathie m'amène à considérer madame Dickner autrement. Sa façon d'être aujourd'hui s'explique certainement par son enfance malheureuse. Elle a développé une forte personnalité pour se tirer d'un passé difficile, puis a découvert la parentalité sans avoir un modèle de référence valable et stable.

Ce que je viens d'apprendre me renvoie de plein fouet le fameux dicton « Il ne faut pas se fier aux apparences ». M. Sarrasin a manifestement une opinion fort différente de la mienne à propos de madame Dickner. Or, n'est-il pas mieux placer que moi pour la connaître réellement ? Pour autant, peut-on excuser totalement un comportement actuel sur la base de souffrances antérieures?

Bon sang que c'est compliqué. Perdue dans mes pensées, je ralentis encore le pas. Qui sont vraiment les gens que nous côtoyons chaque jour derrière leur façade et leurs faux-semblants ? Combien de personnes peuvent sommeiller en une seule ?

Je dévisage les passants que je croise. Cet homme qui tient sa copine par la main, est-il un amant attentionné ? Ce travailleur qui colmate des trous dans la chaussée a-t-il un problème de boisson ? Cette femme musulmane qui porte le voile est-elle respectée par son époux ? Cet ado aux airs bien sages se change-t-il en intimidateur une fois réfugié derrière l'anonymat de son pseudonyme sur les réseaux sociaux?

Le Mal et la Bienveillance revêtent des visages insoupçonnés.

C'est tellement plus facile de fermer les yeux.

Le bruit des lames

Élodie

Ma mère est arrivée il y a quinze minutes, a déposé un rapide baiser sur ma joue et m'a demandé comment ça allait, pour la forme. J'ai répondu « ça va », parce que c'est la réponse qu'elle voulait entendre.

Depuis, elle bavarde avec une amie sur son téléphone. Patiente, je tente de suivre le fil de la conversation. Puis, tranquillement, je tente d'attirer son attention. Elle avait promis de m'emmener marcher un peu dans la cour de l'hôpital dehors. J'ai bien la permission d'y aller, mais il faut que je sois accompagnée.

Le grand air me manque. Je me demande comment font les gens qui sont hospitalisés sur une longue durée. Il y a de quoi devenir claustrophobe que de rester emmuré dans une chambre d'hôpital avec, comme seul divertissement, une télévision dont l'écran est moins large que celui de mon ordinateur. En journée, le programme est soporifique et je passe machinalement d'une chaîne à l'autre. Tiens, justement, là, j'ai le choix entre Caillou, dont la jovialité excessive me tape sur les nerfs, un jeu télévisé avec des participants prêts à s'entretuer pour gagner un gros lot d'argent indécent, une rediffusion des Arpents verts et un reportage un documentaire sur le tissage des pagnes traditionnels par la tribu Ewes au Togo.

J'ai vraiment envie de me dégourdir les jambes. Plantée devant ma mère, je tapote sur ma montre en grimaçant un sourire que je souhaite le plus invitant possible. Elle soupire en levant les yeux au ciel, mais finit par raccrocher.

- On y va ? demandé-je.
- Où ça ?
- Se promener dehors. Je ne prends pas beaucoup l'air depuis que je suis ici.

- Tu ne vas toujours pas me le reprocher ?
- Non, je fais juste dire que j'aimerais aller dehors. Cela me ferait du bien.
- On pourrait y aller demain, non ? L'heure des visites est bientôt terminée. Cela nous donnera plus de temps. Je suis crevée de ma journée.

La mâchoire crispée, je me contiens. Inutile d'insister, sinon je peux tirer un trait sur la sortie de demain.

- Tu m'apporteras des vêtements? J'en ai assez d'être en pyjama.
- Il ne te reste plus que trois jours ici.
- Oui, mais tous les autres jeunes de l'unité sont habillés. Il n'y a que les tout-petits qui restent en pyjama.
- Tu n'es pas confortable en pyjama ?
- Si.
- Alors, n'en parlons plus.

Ce n'est pas une bonne journée. Je sais pertinemment que lorsque ma mère ne fait même pas semblant de vouloir m'accommoder et coupe court à tous mes arguments, c'est parce qu'elle est de mauvaise humeur. Juste à la façon dont elle incline son visage et soulève son menton, elle impose la soumission. D'habitude, j'en prends mon parti et renonce rapidement. Sauf que l'ennui grandissant à passer mes journées seule dans l'unité pédiatrique me rend impatiente.

- Et mon téléphone cellulaire ? Papa m'a dit que tu étais d'accord pour m'en acheter un nouveau.
- Ton père, ton père... Tu n'as que ce mot là à la bouche.
- Je veux un nouveau téléphone.
- Seigneur, Élodie ! Tu as fini avec tes caprices ? Ma journée a été épuisante, j'arrive et tu m'agresses avec mille demandes !
- Pas mille, trois !

- Et impertinente avec ça !

Elle me fixe d'un regard noir, anéantissant mon espoir d'un moment calme passé avec elle à marcher dans le parc, un moment somme toute ordinaire entre une mère normale et une fille normale. Qui sait, nous aurions pu faire des projets pour ma sortie d'hôpital et entrevoir une éclaircie dans notre relation. Il y aurait eu un avant et un après l'hôpital. Cela aurait été génial, non ? Je n'aurais pas vécu tout cela pour rien. Hélas, comme d'habitude, notre brève discussion achoppera soit sur une bouderie interminable soit sur une tempête. Quand vais-je cesser de me bercer d'illusions ?

Soudain, je ne sais pas ce qu'il me prend, j'en ai vraiment assez. Dans le creux de mon ventre se forme une tornade de ressentiments. Elle gronde en moi et exerce une puissante poussée pour se déchaîner. Impossible de la retenir. Elle s'échappe et me donne la force d'affronter ma mère.

- C'est injuste ! Tu ne fais jamais rien pour me faire plaisir ! attaqué-je.
- Merde, mais tu as décidé de me pourrir la vie ou quoi ?
- Et la mienne de vie, tu y penses parfois ? Il n'y a toujours que toi, toi et toi !
- Comment oses-tu ? Tu n'es qu'une sale ingrate !

Furieuse, elle se lève d'un bond, m'attrape le bras et maintient son emprise en serrant de toutes ses forces. Ses traits sont déformés par la colère.

- Arrête, tu me fais mal !
- Tu n'as qu'à t'en prendre à toi-même !

Elle finit par me lâcher en me repoussant brutalement sur le lit. Je frotte mon coude en retenant les larmes qui m'assaillent. Des larmes de rage et d'humiliation. Ne pas montrer de signes de faiblesse. Ne pas la laisser me rabaisser encore une fois.

- Je vais appeler l'infirmière ! Je vais tout raconter ! menacé-je.

Elle ricane.

- Ma pauvre fille ! Tu n'en seras jamais capable. Tu es d'une lâcheté sans borne, le portrait craché de ton père. Ça fanfaronne, mais ça n'agit pas.

- Je le ferai, je te dis. Et s'il le faut, je te dénoncerai à la police ! Tu n'as pas le droit d'agir comme ça avec moi. C'est interdit!

- Ah, oui, vraiment ? Et qu'est-ce qu'elle va faire la police selon toi ? Je vais te le dire, moi : elle va enquêter sans conviction, puis elle va fermer le dossier, parce qu'il n'y a rien, aucune preuve. La parole d'une adolescente délurée en manque d'attention ne pèsera pas lourd contre celle de sa mère respectable !

Je hoquète. Démolie, je marmonne plus que je ne menace.

- Il y a la DPJ. Je me suis renseignée, elle peut m'éloigner de toi.

- Pour t'envoyer où ? Dans une famille d'accueil ? Et tu crois qu'on y sera aux petits oignons pour toi, qu'on te dorlote et te fera mijoter de bons petits plats ? Je les connais moi, les familles d'accueil. J'en ai fréquenté une dizaine, figure-toi. Et autant d'intervenants différents avec des titres qui paraissent bien. Tout ce beau monde n'a cependant jamais compris que tout ce que je voulais, moi, c'était vivre avec mon père. Mais cet enfoiré n'a jamais été capable de se prendre en main. Il n'était qu'une mauviette qui a abandonné sa propre fille.

Les yeux humides, ma mère se détourne pour regarder par la fenêtre. C'est la première fois qu'elle laisse monter des émotions liées à ce passé difficile dont j'ignore à peu près tout. Papa me l'a évoqué brièvement une fois dans un effort pour expliquer la brusquerie de ma mère : « on ne peut pas donner ce qu'on n'a pas reçu, tu sais ». Il parlait de l'amour dont elle a été privée quand elle était jeune.

« Elle n'a pas connu sa maman et son père a dû se séparer d'elle. ». Impossible d'avoir des détails. Le sujet demeurerait tabou. Jusqu'à aujourd'hui.

Déroutée, je me prends subitement à me représenter ma mère comme une enfant, puis comme une jeune fille. Je l'imagine grandir en passant d'un foyer à l'autre, prise au piège d'un système social bancal. Sans attache affective solide, comme moi. Livrée à elle-même, comme moi. Poussée à entrer en rébellion, comme je brûle de le faire.

Après avoir tournoyé comme une gigantesque toupie, la tornade de colère ondule plus lentement le long de ma colonne vertébrale, elle faiblit jusqu'à se replier totalement. La poussière retombe. Ignorant les dégâts causés, je me précipite dans les bras de ma mère.

- Je suis désolée, maman, je n'aurais jamais dû dire cela. Pardonne-moi. Je suis désolée, si désolée. Tu prends bien soin de moi, je te dois tout. Tu as raison, je suis très ingrate.

Elle se raidit à mon contact et me repousse sèchement.

- Ne t'avise plus jamais de répéter de tels propos, tu serais surprise de découvrir ce dont je suis capable.

Glaciale, elle tourne les talons. Avant de quitter ma chambre, elle éteint la lumière.

- Va te coucher et dors, intime-t-elle.

Dans sa bouche, il ne s'agit pas d'une invitation à me reposer, mais d'un ordre à me taire. Si je feins de dormir, le personnel soignant ne me dérangera pas dans ma chambre et personne ne verra mes yeux rougis par les larmes. J'obtempère en tremblant. On dirait que mon sang a quitté mes veines. Mes jambes sont molles. Mon rythme cardiaque s'accélère comme si mon cœur pompait à toute vitesse pour

ramener de la vie dans mes membres, signe que le malaise vagal est proche. Je m'allonge et ferme les yeux.

**

Au réveil, je n'ai plus de voix.

- Comment ça, tu ne parles plus ce matin, toi ? s'étonne Solange comme j'articule un bonjour inaudible. As-tu pris la poudre d'escampette par la fenêtre pour aller voir un concert rock hier soir ? La moitié des gens qui vont s'étourdir dans ce genre de spectacles reviennent soit muets, soit sourds!

D'humeur taciturne, je ne souris pas à sa plaisanterie. Elle a même plutôt l'effet contraire. Je ne suis jamais allée voir un spectacle avec des jeunes de mon âge. Comme j'hausse les épaules, Solange s'approche de moi et me demande d'ouvrir la bouche.

- Pas besoin d'être médecin pour constater que ton larynx n'est ni rouge ni enflé. Tu n'as pas mal à la gorge, n'est-ce pas?

Non.

- Te sens-tu enrhumée ? Fiévreuse ?

Non.

- Bon. Je vais quand même en parler au docteur Hébert.

Il ne trouvera rien.

- Cela t'arrive souvent ?

Est-ce que trois ou quatre fois dans l'année signifie « souvent » ? D'une certaine manière, cet état d'aphonie n'est pas pour me déplaire. Emmurée dans mon silence, je n'ai pas à me forcer pour trouver une excuse bidon. Qu'on me laisse donc tranquille.

Mon infirmière préférée s'attarde dans ma chambre sans raison valable. Elle a pris mes signes vitaux et m'a pesée. J'ai repris une petite livre et ma tension est belle. On va bientôt me relâcher dans la nature. J'ai l'impression qu'elle étire toujours un peu délibérément le temps quand elle est avec moi. Elle commence à papoter sur la pluie et le beau temps, puis tente d'aborder des sujets plus personnels. Elle est bien gentille Solange, mais pas très subtile. Elle tourne autour du pot.

Parfois je voudrais lui crier : « Vas-y, pose-les tes maudites questions ! Demande-moi qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez moi et dans quel merdier je vis avec ma mère ? ». Je voudrais la provoquer pour qu'elle ose enfin. J'en ai assez de passer aux yeux des autres comme une créature étrange et si fragile qu'on ne se risque pas à la toucher ni même à l'effleurer de crainte qu'elle ne se brise en mille morceaux comme un vase en porcelaine. Ils se leurrent sur ma force intérieure. Dans le vase, il y a du vide. Et le vide, on peut le transpercer, le piétiner ou encore le renverser, il se reformera toujours, inaltérable.

Bien sûr, ce serait plus facile si je prenais l'initiative de me confier. Je pourrais tout déballer, là, sans tambour ni trompette. Il y en aurait pour des heures ou pour une minute à peine, parce que dans le fond, c'est toujours la même histoire qui se répète. Sauf que j'ai déjà lancé des appels à l'aide par le passé. Ils n'ont pas été entendus parce que je suis restée trop calme, que je ne me suis pas mise à pleurer et que je ne paniquais pas. Les gens ne comprennent pas que je ne peux pas m'approcher du gouffre des émotions qui m'habitent, c'est trop risqué. Si je tombe dedans, je ne pourrais pas me relever. Alors les gens se fient sur mon apparent détachement pour se forger une opinion et moi, tandis que je suis devenue une équilibriste dans l'art de la dissimulation.

En vérité, ma vie est devenue un énorme point d'interrogation. Je ne suis plus certaine de rien, de ce que je pense, de ce que je dois dire ou taire, de ce que je vaudrais, de ce qui est bien ou mal. De qui je suis, en somme.

Le brin de jasette quotidien rendu impossible, Solange se retire. Je décide alors d'aller faire ma toilette dans la minuscule salle de bain. Elle est grande comme une garde-robe, mais au moins je n'ai pas à la partager avec une autre personne. Ma mère m'a offert une chambre privée. Le tarif journalier avoisine 200\$, elle me le répète à chaque visite. Mon séjour va lui coûter une somme coquette. Il faudra que j'épargne sur l'argent de poche que me donne papa pour la rembourser un peu.

Dans le miroir, j'observe mon reflet qui me renvoie l'image d'une jeune fille aux joues creuses. Ma peau trop pâle lui donne une espèce de transparence, comme si je risquais de m'effacer à rester là trop longtemps. Les vrais miroirs ne mentent pas, mais ils ne répondent pas non plus. J'aimerais basculer dans l'univers du merveilleux où les miroirs magiques doués de parole sont capables de révéler par l'image des vérités invisibles ou vos souhaits les plus profonds.

Méthodiquement je brosse mes cheveux. Même s'ils sont coupés court, j'aime ce temps pris à les démêler et à les lisser. Soudain, ma main reste en l'air. Figée, elle se met à trembler et je ne parviens pas à contrôler ce tremblement. Il part de si loin. De ce radieux samedi de juin, l'année de mes douze ans.

**

Cela s'est passé juste après la fin des classes. Le premier jour des vacances, porteur de la promesse de deux mois de liberté, est assurément le plus convoité et apprécié des étudiants. Même si mes propres vacances ne prévoyaient aucun projet excitant, pas de voyage ni d'activités particulières, je partageais quand même l'allégresse générale. Libérée des horaires scolaires, je pourrais aller et venir

presque comme bon me semble durant la journée tandis que ma mère serait au travail. Il suffirait que j'accomplisse quelques corvées ménagères et que je réponde à ses textos incessants visant à savoir ce que je fais, avec qui et où. Un moindre mal.

Pour étrenner le congé estival, j'avais passé la matinée à la piscine. Puis, le soleil se faisant brûlant, j'avais gagné le salon de coiffure pour profiter de l'air conditionné. Avec une certaine nonchalance, je feuilletais des revues de mode avant de m'intéresser à la panoplie de maquillage de l'une des esthéticiennes. J'avais développé une certaine complicité avec Barbara âgée dans le début de la vingtaine. Elle ne me traitait pas comme la fille de la patronne, plutôt comme une amie, ce qui me réjouissait. Je prenais garde toutefois de ne pas afficher une trop grande camaraderie lorsque ma mère se trouvait dans les parages, car je savais qu'elle me l'aurait reproché.

En suivant à la lettre les étapes pour réussir un maquillage « naturel et séduisant à la fois », tel que titré dans la revue, je m'imaginais dans la peau d'une vedette de cinéma. Jouant avec les épingles, je remontais mon abondante chevelure dans un joli chignon et prenais des poses, la bouche en forme de cœur, les cils battants, les mimiques suggestives. J'agissais ainsi davantage par jeu que par réelle coquetterie.

Absorbée, je ne remarquai pas le regard amusé de certaines clientes et encore moins celui, admiratif, des hommes assis dans le coin du barbier. Si j'avais été plus initiée aux subtilités de la séduction et, surtout, consciente de l'attrait de mon corps jeune, souple et aux formes féminines naissantes, j'aurais compris que certains d'eux me reluquaient avec insistance.

Barbara avait bien gloussé un peu plus tôt en me faisant remarquer la pointe de mes seins dressés à cause de l'air conditionné. Le fait est que je n'avais pas penser

enfiler de brassière en me rhabillant après ma baignade et, à vrai dire, je me foutais pas mal de la réaction de mes tétons.

Ce détail avait apparemment échappé à ma mère jusqu'à ce qu'elle surprenne un client en train de lorgner sur ma poitrine. Elle m'a lancé un regard incendiaire que je n'ai pas compris immédiatement. Lorsqu'elle a baissé les yeux pour fixer ma poitrine, la honte m'a envahie. Confuse, j'ai rangé tous les accessoires avant de quitter le salon précipitamment.

Les heures passées à la maison à attendre le retour de ma mère m'ont paru interminables. Plus la journée avançait et plus l'anxiété me rongait. J'entendais déjà ses insultes, je devinais les punitions. J'étais humiliée d'avance. Quelle excuse pouvais-je plaider ? « Je n'ai pas fait exprès » ou encore « Ce n'est pas ma faute si les hommes me regardent » ? Dérisoire et misérable. Avec la soumission de l'accusé qui se sait condamné, je me suis donc tenue prête à essuyer le courroux maternel. Rien n'aurait pu cependant me préparer au châtiment qu'elle avait sciemment planifié.

Effluves de Chanel No 5, talons hauts qui claquent, jeu de clés qui cliquette dans le vide-poche : elle est rentrée en sifflotant et, comme si de rien n'était, m'a demandé si j'avais passé une bonne journée. Elle m'a même félicité pour l'appétissante salade avec des canneberges croquantes que j'avais préparée avec soin dans l'espoir de l'amadouer un peu.

C'est à peine si j'osais respirer. Quoi ? Pas de colère ? Aurait-elle décidé de passer l'éponge ? J'en aurais pleuré de reconnaissance. Sur mes gardes, je me faisais encore plus docile et discrète que d'habitude. Plus les heures passaient cependant, et plus le ton de sa voix devenait doux. Tel un mauvais pressentiment, la nuque me piquait. Prise de démangeaisons, je me grattais. Ultime barrière entre ma mère et moi, ma peau était en alerte. Je me retirais dans ma

chambre en m'efforçant de respirer calmement. Sans doute avais-je trop anticipé le pire, par habitude. Peut-être que, pour une fois, ma mère avait décidé de se montrer clément. Cela n'arrivait pas souvent, mais c'était possible, généralement dans les situations où je m'y attendais le moins. Des îlots de trêve sur lesquels je sautais à cloche-pied pour passer de l'un à l'autre.

Je voulais croire à ma chance.

Lorsque je me suis glissée dans mes draps, elle a cogné doucement à la porte en me demandant la permission d'entrer. Sur le seuil de la porte, dans sa nuisette en soie blanche, les cheveux défaits retombant en cascade sur ses épaules, elle ressemblait à un ange.

- Je peux m'asseoir à côté de toi ?
- ...
- Mon petit rayon de soleil, comme tu as changé, a-t-elle chuchoté en me caressant la tête.

Je m'accrochais à ce moment de tendresse. Je captais son odeur, le ton de sa voix et la douceur de sa peau pour les graver dans ma mémoire. Son contact me manquait tellement. Dans l'intimité offerte par la pénombre de ma chambre, notre relation redevenait fusionnelle. Je me fondais en elle comme si je retournais dans son ventre. *Elle est ma génitrice, celle à qui je dois la vie, celle qui jongle avec ma vie. Je ne serai rien sans elle.*

Je me suis endormie apaisée avec elle à mes côtés.

Le lendemain matin, quand je l'ai retrouvée dans la cuisine, elle avait préparé mon petit-déjeuner : un verre de jus d'orange et un bol de yaourt grec avec des céréales granola dans lequel elle avait ajouté des morceaux de chocolat noir. Je ne rêvais pas ! J'avais donc eu raison d'espérer, elle était encore capable de bonté!

Ma mère avait tiré un trait sur cette affaire d'allure sexy, qui était si insignifiante à bien y penser. J'avais manqué de pudeur, certes, mais sans m'en rendre compte. Ce n'est pas comme si je m'habillais toujours avec indécence. Vraiment, il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Un chat, non. Mais moi...

Le vent a commencé à tourner insidieusement après avec sa dernière tasse de café.

- Nous allons au salon, a-t-elle annoncé d'une voix mielleuse.
- Ah, bon ? Pourquoi faire ? C'est dimanche.
- Ne pose pas de questions, d'accord ?

D'accord. J'aurais fait n'importe quoi pour que cette accalmie dure encore. Elle m'a demandé de prendre place dans un des fauteuils.

- Je t'ai observée hier, tu sais... La façon dont tu jouais avec tes cheveux, tes gestes sensuels... Tu es si jolie. C'est presque choquant comment tu es belle pour ton âge.

Mon pouls s'est accéléré instinctivement.

- Tu voudrais que je te fasse une belle coupe de cheveux ?

Debout derrière moi, elle me fixait désormais durement dans le miroir. Le rictus au coin de ses lèvres annonçait l'orage. L'air revanchard, elle a attrapé brusquement une grosse mèche de cheveux qu'elle a charcutée d'un coup de ciseaux.

- Aïe, arrête, maman, qu'est-ce que tu fais?

Effrayée, j'ai tenté de me lever. Elle a rabattu aussitôt sa main sur mon épaule et d'une poigne ferme m'a contrainte de rester assise. Plus que cette pression

physique, ses traits impitoyables et son ton glacial ont eu raison de mes velléités de résistance.

- Je te défends de bouger. Tu vas avoir ce que tu mérites.
- Non, maman, non...
- Vaniteuse ! Si tu crois que je n'ai pas vu à quel jeu tu jouais devant les clients. Tu étais là, à te trémousser, à battre des cils et à exhiber ta poitrine nue ! Une vraie trainée ! Quelle honte°!

Et tout en me couvrant d'injures, elle a cisailé ma chevelure. Les mèches sont tombées les unes après les autres allant former un tapis blond au sol. Leur longueur est passée de la taille aux omoplates, puis au-dessus des épaules. Il y en avait des plus courtes que d'autres. De grosses larmes coulaient sur mes joues malgré moi tandis que j'assistais, impuissante, à ce saccage.

Lorsque j'ai senti la lame des ciseaux frôler le lobe de mon oreille, j'ai craint que sa hargne ne la pousse à vouloir ultimement me raser la tête. Je tremblais de tout mon corps et me faisais violence pour rester la plus calme possible. Elle a finalement poussé un long soupir en contemplant son œuvre.

- Hum... Il faudrait égaliser, qu'en dis-tu ?
- Oui, s'il-te-plait.
- Bien. Je vais t'arranger un carré très court.

Malgré ma peur, je ne pouvais m'empêcher la dextérité de ma mère.

- Voilà, j'ai terminé, a-t-elle déclaré avec satisfaction, quelques coups de ciseaux plus tard. Si tu n'avais les traits aussi fins, on dirait un garçon, ce qui ne me déplairait pas d'ailleurs. Bien moins de trouble à élever qu'une fille... Cette coupe courte te va à ravir, tu aimes ?

J'ai tourné ma tête légère, à droite, à gauche. Une de mes mains timide et tremblante est sortie de sous la cape pour toucher ma nuque dégarnie.

- Oui, murmuré-je en contemplant cet autre moi-même dans le miroir.
- Tu sais que tu devrais me remercier. Cet été, tu auras bien moins chaud.

Le lendemain, j'étais aphone.

**

Je me souviens de la tension sur chaque mèche, du crissement lent du ciseau, comme un pas sur le gravier, suivi du claquement métallique des lames. En s'en prenant à ma chevelure, ma mère avait porté atteinte à mon intégrité physique, à ma féminité.

Assise sur le plancher de la minuscule salle de bain, adjacente à ma chambre d'hôpital, je serre mes genoux contre moi. Un gémissement sourd gronde dans ma poitrine, une plainte déchirante que j'étouffe comme j'ai appris à le faire alors que je voudrais, au contraire, hurler comme un loup.

Une fois la surprise passée, mon entourage m'avait félicité pour cette coupe audacieuse. Voilà qui faisait différent ! S'ils s'étaient moindrement douté des circonstances dans laquelle elle s'était réalisée... Seule Charline, qui savait à quel point j'aimais les cheveux longs, était restée longtemps sceptique.

De mon propre chef, j'ai ensuite décidé de les garder courts. Mieux valait les assumer ainsi que de revivre une séance de coiffure sous la menace. J'ai fini par m'y habituer trouvant même que le carré, qui s'arrête au niveau de l'os de la mâchoire, encadre joliment mon visage. J'y vois aussi l'avantage de ne pas être gênée par de mèches folles lorsque je joue au *soccer*. Il ne se passe toutefois pas une seule fois où, en me peignant, je ne pense à cette matinée traumatisante.

Bouleversée, je me berce un moment dans un léger mouvement de bascule. Mon passé me happe. D'autres souvenirs, entre lesquels je n'avais fait aucun lien jusqu'à présent, affluent, mais cette fois l'évidence du fil conducteur me frappe : la jalousie de ma mère.

Si fière de mon côté charmeur lorsque j'étais enfant, elle m'a prise en grippe à compter de l'adolescence. Elle seule a le droit d'être le point de mire de la galerie. En raison de son besoin impérieux de plaire, elle me voit comme une concurrente. Elle seule a droit à tous les égards, elle seule doit briller dans le regard des hommes. Moi, je suis vouée à ne rester qu'une enfant, dans la façon de m'habiller, de me coiffer, dans mes fréquentations. Je dois rester la seconde. Jamais la surpasser. On ne défie pas le maître.

La tête enfouie dans une serviette de toilette, je laisse aller des larmes amères.

Alors que je me croyais seule dans la salle de bain, Solange se tient dans l'entrebâillement de la porte, témoin de mes sanglots douloureux. Prise en flagrant délit d'abandon, je sursaute en l'apercevant. Sans un mot, elle m'enveloppe dans ses bras réconfortants et se met à fredonner la mélodie apaisante de la berceuse de Brahms, celle-là même que ma grand-mère paternelle me chantait.

Bonne nuit,

Cher trésor,

Ferme tes yeux et dors.

Laisse ta tête, s'envoler,

Au creux de ton oreiller.

Un beau rêve passera,

Et tu l'attraperas.

Un beau rêve passera,

Et tu le retiendras.

Une autre digue se rompt en moi et j'accepte sa longue étreinte.

Je sais qu'elle sait.

Coupable

Élodie

La fenêtre de ma chambre donne sur la rue. Le soleil vient de percer à travers les nuages qui se dissipent après une averse matinale. Ses rayons forment un faisceau lumineux jusqu'à l'horizon. Ma grand-mère m'a appris qu'en Acadie, ils appellent ce phénomène un « pied-de-vent » et que dans son temps les gens se plaisaient à dire que : « Lorsqu'on voit un pied-de-vent, c'est que le bon Dieu descend sur Terre. »

J'aimerais bien le voir en ce moment le bon Dieu. Un signe de lui, n'importe lequel, serait le bienvenu pour me faire croire qu'il existe réellement et que je dois persister à croire que ma vie va s'améliorer. Parce que, franchement, là, il semble m'avoir oubliée.

Une coccinelle se pose sur le rebord, elle a deux taches noires sur chaque élytre. Toujours selon ma chère mamie, cet insecte coloré qu'on nomme familièrement la « bête à bon Dieu » est considérée comme un porte-bonheur qu'il ne faut pas écraser. Je tapote sur la vitre, la coccinelle agite ses minuscules antennes. Je me penche pour être à sa hauteur. Est-ce toi le signe que j'attends de l'Être suprême ?

Assise dans mon fauteuil ou simplement debout, légèrement appuyée contre le cadre de la fenêtre, j'aime passer du temps à observer le va-et-vient des passants et la circulation automobile. Il faut dire que je n'ai pas grand-chose à faire d'autre. Les journées s'écoulent avec une lenteur infinie qui m'enveloppe dans une douce torpeur. Je reste cloîtrée entre mes quatre murs à la couleur douteuse, parle peu, somnole, grignote au moment des repas. Je vivote, en somme.

Papa est passé hier, il avait pris son après-midi de congé juste pour moi. Il est trop cool mon père : il m'a acheté un nouveau téléphone cellulaire! On a parlé des vacances. Il m'a proposé d'aller camper sur la côte Est américaine en apportant mon petit Snoopy. Ça va être génial. J'ai hâte de prendre de longues marches au bord de la mer, de sentir le sable chaud glisser entre mes orteils et de sauter dans les vagues. J'ai même l'intention de dévorer un *lobster roll* chaque soir. Je n'ai pas faim ici, mais je sais que là-bas, loin de tout ce qui m'obsède, mon appétit va se réveiller. La seule ombre qui voile l'heureuse perspective de ces vacances est la mine renfrognée de ma mère quand le sujet a été abordé. Elle joue au rabat-joie. Me savoir ravie à l'idée de cette semaine de vacances avec papa la rend amère. Nourrit-elle de la jalousie envers lui ? Si c'est le cas, pourquoi m'en faire payer le prix^o? Les adultes devraient pouvoir gérer leur frustration entre eux.

Les écouteurs dans les oreilles, je fais jouer mes chansons préférées, les plus rythmées de préférence afin de ne pas me laisser aller davantage dans la mélancolie. Mon doigt fait défiler les pages web de sites insipides à saveur publicitaire : dix jolies robes estivales à moins de cinquante dollars, les meilleures recettes végétariennes sur le barbecue, des idées de vacances à petit budget, les précautions pour se protéger du soleil... Je lis distraitement les chroniques en essayant d'y trouver un quelconque intérêt.

Sur la page Facebook de l'école, des photos des voyages scolaires des différentes classes ont été publiées. La mienne est à Boston actuellement. Comme j'envie mes camarades ! Ils prennent des poses rigolotes en train de manger au Quincy Market. Je repère Charline dans le groupe, la langue tirée et les doigts formant le V de la victoire. Un peu en retrait, Thomas avec la casquette à l'envers. Comme il est beau... est-ce qu'il pense un peu à moi ?

Les savoir tous là-bas à rire tout en profitant des attractions bostoniennes alors que je suis seule ici m'attriste. C'est comme s'ils se tenaient par la main pour former un cercle et que dans leur ronde joyeuse il n'y avait plus de place pour moi. J'appréhende mon retour à l'école pour terminer l'année scolaire. Comment va-t-on m'accueillir ? Que vais-je répondre aux questions dont on va m'assaillir°? À moins qu'on me garde à distance telle une brebis galeuse. J'ai bien remarqué, au cours des derniers mois, que plusieurs jeunes de mon école me tenaient à l'écart ou me considéraient seulement avec un intérêt poli. Je suis trop différente, trop maigre. Marginalisée.

Songeuse, je m'interroge sur le cours de mon existence. Je n'ai que 16 ans, mais parfois j'ai l'impression d'en avoir le double dans le corps. Mes membres me paraissent lourds, mon dos raide et mes épaules tendues. Je me sens usée en dedans. Qu'est-ce qui s'est passé avec moi ? Comment en suis-je arrivée à cet épuisement physique? J'étais si vive sur le terrain de *soccer* l'année dernière encore. Vais-je récupérer mes capacités et ma place dans l'équipe ?

Mon plus grand questionnement porte cependant sur ma vie à la maison en sortant d'ici. Mon accident a-t-il fait réfléchir ma mère ? Si seulement notre relation pouvait s'améliorer...

Maman... Je t'aime, mais je suis au bout de ce que j'ai à t'offrir. J'ai peur de ne jamais réussir à être à la hauteur de tes attentes. Selon toi, je complique toujours tout et suis née pour un petit pain. C'est peut-être vrai. Je n'ai ni ta fougue ni ton assurance, encore moins ta légèreté ou ta beauté. Toi, tu sais séduire et réussir. Comment as-tu pu mettre au monde un vilain petit canard comme moi°? Maman, tes coups de becs me font mal. Je n'en peux plus de redouter chacune de tes réactions. C'est épuisant de vivre sur le fil du rasoir. Je me suis coupée maintes et maintes fois, je saigne. Il faut que ça arrête, je ne peux plus continuer comme

ça. J'ai tant besoin que tu prennes soin de moi. Que tu me dises que tu m'aimes. Car tu m'aimes, n'est-ce pas ?

La coccinelle s'est déplacée sur la vitre. Je peux voir en dessous de son abdomen. Tiens, il y a des griffes minuscules au bout de ses six pattes. Elles déploient ses ailes cachées sous ses élytres et s'envolent. Bye, coccinelle, salue le Bon Dieu de ma part si tu le trouves.

Dehors, un couple traverse l'allée de l'hôpital en direction de la rue. L'homme tient dans le creux de son bras un porte-bébé en forme de coquille dans lequel est niché un nouveau-né en pyjama bleu, tandis que sa femme marche lentement en prenant appui sur son autre avant-bras. Sa première sortie de la maternité, sans doute. Ils échangent un baiser avant d'installer leur petit trésor en arrière de leur voiture m'offrant la vision attendrissante d'une famille unie et aimante.

Tout en suivant du regard la voiture qui s'éloigne, je me souviens d'un autre bébé, Alexis, dont j'ai été la gardienne. Il était si mignon, j'adorais prendre soin de lui. Jusqu'à ce que je manque à mes responsabilités.

**

Alexis est le bébé premier né de notre voisine Audrey qui habite à quelques maisons de la nôtre. Audrey, monoparentale, travaille comme décoratrice-étalagiste dans un magasin de vêtements haut de gamme pour hommes et femmes. Ma mère et elle se plaisent à discuter de la mode ensemble. Lorsque son bébé est né, je suis littéralement tombé en amour. Je n'avais jamais tenu de nouveau-né dans mes bras et j'ai adoré cette sensation douillette et réconfortante, si bien que j'ai demandé à suivre la formation de gardienne avertie sitôt mon onzième anniversaire atteint.

J'ai commencé à garder Alexis lorsqu'il avait à peine six mois, d'abord occasionnellement une petite heure pour le surveiller durant sa sieste le temps que sa mère aille faire des emplettes, puis sur une base plus régulière et pour une période plus longue. Je me proposais fréquemment pour aller promener Alexis en poussette ou simplement pour le bercer et jouer avec lui, même si Audrey n'avait pas vraiment besoin de moi. Évidemment, il a fallu que j'apprenne à changer une couche pleine et à me méfier des régurgitations !

À un an, je le considérais presque comme mon petit frère. Nos moments remplis d'affection agissait tel un velours. Entre ses horaires de travail variables et sa vie sociale bien remplie, Audrey était contente de pouvoir compter sur moi. Un texto de sa part et j'arrivais ! Elle ne tarissait pas d'éloges sur ma fiabilité et ma douceur envers le bébé. Généreuse, elle me payait également fort bien. J'avais enfin le sentiment d'être utile et appréciée pour mon aide.

Cette expérience me comblait d'autant plus qu'elle suscitait l'intérêt de ma mère. Incroyable, non ? Elle qui, d'ordinaire, ne manifeste au mieux qu'indifférence envers mes activités allait jusqu'à me féliciter pour mon sérieux. Cela me paraissait suspect au début et je m'attendais à un revirement n'importe quand. Les mois passaient cependant et elle considérait toujours d'un bon œil mon rôle de gardienne. Sans doute en raison de son amitié avec Audrey.

À partir de quel moment les compliments de ma mère sont-ils devenus de perfides remarques ? Je l'ignore. Elle se sont immiscées insidieusement, sournoises comme le malheur qui approche sans bruit. Formulées à coup de « tu devrais lui donner des biberons d'eau plus souvent », « n'oublie pas de lui faire un rot avant de le coucher » ou encore « as-tu pensé à barrer les portes des placards? », elles ont semé la graine du doute dans ma capacité à m'occuper d'Alexis. Je devenais chaque fois un peu plus nerveuse et cette anxiété croissante sapait la joie simple et

spontanée que j'éprouvais à prendre soin de lui. Jusqu'au soir fatidique où ce cher ange aurait pu mourir à cause de moi. Avant de partir souper au restaurant avec des amies, Audrey m'avait dit de ne pas hésiter à me servir de la crème glacée à l'érable et aux noix. Il y en avait un pot neuf dans le congélateur et elle était, selon elle, absolument délicieuse. « S'il est comme moi, Alexis en raffolera lui aussi ! » avait-elle lancé en rigolant.

La soirée était chaude. Je jouais paisiblement sur le patio avec l'enfant vêtu simplement d'un cache-couche en coton blanc, tout en léchant ma crème glacée. À l'aide d'une cuillère en plastique, je lui faisais goûter par petites quantités. La sensation de ce dessert froid le ravissait. Il était irrésistiblement drôle avec ses yeux arrondis d'un plaisir gourmand et ses mains potelées qu'il frappait l'une contre l'autre en babillant « encore ». Je l'ai couché peu après. À peine endormi, il s'est réveillé en pleurant. Je l'ai trouvé enflé avec des plaques rouges sur le corps. Affolée, je l'ai emmené dans la salle de bain pour l'apaiser avec des débarbouillettes d'eau froide, mais son état empirait. Un texto envoyé sur-le-champ à sa mère est demeuré sans réponse. Seigneur, que fallait-il que je fasse ? Je n'ai pas hésité longtemps, j'ai envoyé un message à ma mère également : « °Urgence, bébé malade, impossible de joindre Audrey ».

Re foulant l'élan de panique qui me gagnait, j'ai alors eu le réflexe de composer le 911. Très calme, la dame au bout de la ligne m'a posé quelques questions avant de m'indiquer qu'il devait s'agir d'une réaction allergique. Suivant ses conseils, j'ai continué à lui décrire les symptômes d'Alexis en m'assurant qu'il respirait toujours bien pendant qu'elle demandait l'intervention d'une ambulance.

Audrey est arrivée précisément au moment où les ambulanciers embarquaient son fils sur la civière.

- Qu'est-ce que tu lui as fait ? Qu'est-ce que tu lui as fait ? a-t-elle hurlé, terrifiée.

Aucun son n'est sorti de ma bouche. Tétanisée, j'assistais avec impuissance à ce branle-bas épouvantable provoqué par ma faute : je n'aurais jamais dû donner de la crème glacée à base de noix à Alexis.

Le lendemain, Audrey est passée à la maison pour me montrer un Alexis en pleine forme. Elle voulait aussi s'excuser pour m'avoir crié dessus aussi fort. Elle prenait même le blâme de l'incident jugeant qu'elle aurait dû préciser de ne pas lui donner de la glace. Elle ne voulait pas que je me sente responsable de ce qui était arrivé. Ses bonnes paroles ont mis un baume sur mon sentiment de culpabilité. Mon apaisement a cependant été de courte durée, car elle n'avait pas sitôt pris congé que ma mère m'a accablée de critiques acerbes dont j'avais déjà subi une première salve la veille.

- Elle est bien trop gentille avec toi, cette chère Audrey ! J'espère que tu ne crois pas une minute qu'elle te pardonne, n'est-ce pas ?

- Elle a dit que ce n'était pas ma faute!

- C'est bien toi qui as donné des noix à Alexis, non ?

- Je l'ai seulement fait lécher une cuillère de crème glacée. Je ne pouvais pas savoir qu'il ferait une réaction allergique !

- Et l'étouffement, tu n'y as pas pensé non plus hein ? Bien sûr que non, tu ne t'es pas méfiée des possibles petits morceaux de noix présents dans le mélange ! Ton insouciance aurait pu lui être fatale, te rends-tu compte ? Tu as failli le tuer !

- Je... Je... Je ne savais pas...

- Tu te pensais bien bonne pour t'occuper de cet enfant, alors que visiblement tu n'as pas assez de cervelle pour veiller à sa sécurité. Oh, mon Dieu, quand j'y pense, s'il était arrivé un malheur à Alexis, on m'aurait blâmée de t'avoir laissé t'en

occuper. J'aurais dû vivre avec la honte d'avoir une fille accusée de négligence criminelle...

- Je suis désolée, maman. Je ferais très attention à présent.
- Parce que tu penses sérieusement qu'Audrey est sincère quand elle te propose de continuer à le garder ? Voyons, Élodie, quelle mère laisserait son bébé à une gardienne qui a manqué de vigilance au point de mettre sa vie en péril ? Elle dit ça uniquement pour te faire plaisir, mais elle n'y tient absolument pas, c'est évident !

Lorsqu'Audrey a appelé pour faire à nouveau appel à mes services, j'ai décliné en prétextant ne pas être disponible. Je n'ai plus jamais gardé Alexis.

Parole d'amie

Solange

Élodie reçoit enfin la visite de camarades de classe. L'heureux effet de surprise a été immédiat : son visage s'est illuminé d'un coup. Le voile de tristesse qui embrume ses doux yeux bruns s'est dissipé, laissant place à une éclaircie radieuse.

Gaie comme un pinson, elle me les présente : Charline, sa meilleure amie, et Thomas, un ami. Un ami, tout court, croit-elle bon de préciser, sans réaliser que ce genre d'insistance a souvent l'effet contraire de celui qui est recherché.

Charline est une rouquine pétillante et expressive. Drôle et vive, elle parle vite et répond du tac au tac tout en témoignant de son affection pour Élodie: un bras posé sur son épaule, une bourrade amicale, un clin d'œil... Les deux amies partagent une réelle complicité.

Plus réservé, Thomas se tient légèrement en retrait comme s'il était un peu gêné d'être là. Il peine à placer un mot tellement les filles jacassent comme des pies. Des mèches rebelles de ses cheveux noirs et bouclés retombent sur son front. Quand il les dégage, il révèle de magnifiques yeux bleus. Je note ses sourires à la fois timides et charmeurs à l'attention d'Élodie. C'est trop mignon.

Je m'attarderais volontiers à faire un brin de causette avec eux à propos de leur voyage scolaire à Boston, mais il me semble entendre Charles me houspiller dans l'oreille de laisser ensemble cette bande de jeunes : tu passes pour une vieille chouette en train de s'incruster, lève le camp, Solange!

En vaquant à mes activités dans l'unité, je peux entendre leurs éclats de rire. Ils ont mis de la musique aussi. Un peu trop fort, mais bon, ce n'est certainement pas

moi qui vais leur demander de baisser le volume. Je rigole plutôt, ragaillardie par ce joyeux tohu-bohu. Qu'ils s'amuse donc, les jeunes ! Rire et chanter valent bien autant que certains médicaments sous ordonnance.

**

Une bonne heure plus tard, je m'affaire à classer quelques papiers lorsque le trio surgit devant la porte du poste des infirmières.

- Je peux aller me promener dehors ? me demande Élodie.
- Bien sûr. As-tu une veste ? Le vent s'est levé dehors.
- Je vais lui prêter la mienne, propose Charline.
- C'est gentil de ta part.
- Cela me fait plaisir, d'autant plus que je n'en aurai pas besoin en attendant à l'intérieur.

- Ah bon ? Vous ne sortez pas tous les trois ?
- Euh... Charline a quelques coups de téléphone à passer, rougit Élodie. Elle préfère être tranquille. Thomas et moi sortons un peu en attendant, n'est-ce pas ?

Thomas acquiesce exagérément. Son embarras est désopilant.

- Ok, filez, dis-je en riant sous cap. Mais revenez avant la fin de l'heure des visites, compris°?

Ils s'éloignent en gloussant comme des gamins ravis d'avoir réussi à berner quelqu'un. Comme des enfants qu'ils sont encore, malgré leur poussée hormonale, malgré leurs attitudes provocantes et insolentes, malgré leurs maladresses. J'aime cette période délicate de l'adolescence. D'aucuns préféreraient que ce passage obligatoire entre l'enfance et l'âge adulte soit le plus bref possible et que ces jeunes en pleine mue se dépêchent de se débarrasser de leur coquille. Pourtant, dans la nature, la chenille ne se transforme pas un papillon du jour au lendemain. Elle se

nourrit abondamment pour grossir, s'enroule dans son cocon, patiente à l'état de chrysalide de laquelle le papillon émerge quand il est enfin prêt à battre des ailes.

Je les suis du regard jusqu'à l'ascenseur. Avant que la porte ne se referme, je les vois se prendre par la main. Il y a de l'amour dans l'air ! Cette vision attendrissante me réconforte. Une bonne dose d'amour, c'est exactement ce dont a besoin Élodie.

Après avoir salué ses amis, Charline prend place sur la banquette usée non loin du bureau des infirmières. Elle joue sur son téléphone ou envoie des textos. Dieu seul sait ce que les jeunes peuvent tant avoir à faire sur ces téléphones dont la preuve ultime d'intelligence est de réussir à créer une dépendance chez leur propriétaire.

Tout en grignotant un biscuit sec, j'hésite à l'aborder. Son échange tenu avec la mère d'Élodie auquel j'ai assisté à son insu lorsqu'elle est venue rendre visite à son amie il y a quelques jours me hante encore. Sait-elle seulement que l'enveloppe qu'elle avait apportée pour son amie ne lui a jamais été remise ? Non, bien sûr que non, comment le saurait-elle ? Si elle l'apprenait, quelle serait sa réaction ?

Charline dégage beaucoup d'assurance. Je me souviens de l'aplomb avec lequel elle a défié Mélissa Dickner. Ses propos étaient également chargés de sous-entendus. Et si je la questionnais ? C'est la meilleure amie d'Élodie, après tout. Il y a bien dû avoir échanges de confidences à un moment donné.

- Solange, tu veux m'apporter le dossier de Nathan, chambre 613 ?
m'interpelle ma collègue Nathalie. Ohé, Solange ?

- Hein, quoi ?
- Le dossier de la 613, tu me l'apportes s'il te plait ?
- Oui, excuse-moi, j'étais distraite.
- J'avais remarqué. Des soucis ?

- Bah, oui et non. Élodie va bientôt obtenir son congé de l'hôpital et j'ai le désagréable sentiment qu'on ne lui rend pas service en la renvoyant chez elle.
- Ben, voyons. On ne la renvoie pas en prison ni en enfer, cette enfant-là. Tu oublies que c'est la fille de madame Dickner ! S'il y a une place où elle va reprendre des forces, c'est bien chez elle.
- Je te ferais remarquer qu'elle en a perdu des forces avant d'arriver ici.
- Tu sais comme moi à quel point les ados sont influençables et fragiles. Les éléments déclencheurs de son état de santé peuvent être multiples. Du temps, de l'attention, de l'amour et un bon suivi psychologique, voilà de quoi cette petite a besoin pour passer à travers cette mauvaise passe.
- Sur ce point, je suis d'accord. Reste à savoir où est-ce qu'elle va trouver tout ça.
- Chez elle ! On ne peut quand même pas garder à l'hôpital toutes les personnes qui ont le moral à zéro ! Déjà que les civières engorgent les corridors... Il faudrait inventer des civières superposées!
- Et du personnel soignant en renfort. On a de l'ouvrage plein les bras. J'aimerais pouvoir ne pas résumer mes tâches à des prises de sang et des contrôles de températures.
- Tu fais déjà beaucoup plus que ça, ma chère. Ton dévouement sans bornes est admirable, tout le monde le reconnaît.
- Je suis de la vieille école...
- Pas seulement. Tu as la foi dans ton métier, tu t'y consacres corps et âme. Un peu trop même, tu connais mon avis là-dessus : ne laisse pas les émotions des autres prendre le dessus sur les tiennes, tu ne peux pas aider tout le monde.
- Sages conseils d'amie.
- Que tu n'appliques jamais ! s'esclaffe Nathalie. Allez, assez discuté, ma pause est finie.

Ma collègue s'éloigne de quelques pas avant de se retourner.

- Solange ?
- Oui?
- Si tu doutes moindrement que l'état de santé d'Élodie est à risque en sortant d'ici, vas-y : suis ton intuition, fais ce que tu as à faire.

Nos regards s'accrochent. Le sien m'envoie un appui confiant, le mien transmet une reconnaissance profonde. Notre amitié fidèle depuis tant d'années nous a maintes fois aidées à traverser des situations difficiles, professionnelles ou personnelles. Nathalie est là pour me retenir quand je suis au bord du gouffre et aussi là pour m'arracher de mon inertie. Encore une fois, elle a compris qu'il fallait qu'elle me donne un élan.

**

Je décide d'engager la conversation avec Charline. On verra bien la tournure qu'elle prendra. Si je sens la moindre hésitation ou fermeture de sa part, je n'insisterais pas.

- Acceptes-tu un peu de compagnie ?

Charline écarte la longue mèche rousse qui pend devant ses yeux.

- Oui, pas de problème.

Elle me fixe, attendant la suite... qui ne vient pas.

- Vous voulez me parler de quelque chose ?
- Euh, non pas vraiment, enfin, si, d'une certaine manière...
- Bon, cela veut dire oui, se moque-t-elle gentiment. Est-ce que cela concerne Élodie ?

Charline me fixe toujours avec autant d'intensité. Je me trompe peut-être, mais elle semble me défier en silence : « Je t'ouvre une porte, vas-y ! ». Alors, Je me lance.

- Comme tu le sais, Élodie a été hospitalisée à la suite d'une commotion cérébrale causée par une chute, elle-même causée par un malaise relié à une grosse baisse de tension. Au cours des derniers jours, elle s'est beaucoup reposée, a pris presque deux livres et, bien que ce soit bien loin des kilos qu'il faudrait qu'elle prenne, elle a retrouvé suffisamment de force pour sortir. Je ne te cacherai pas toutefois que si sa dégringolade est terminée, elle ne fait que commencer à remonter la pente. Il se peut que la côte soit raide... C'est pourquoi je m'interroge sur ses chances de la gravir sans retomber.

- Vous parlez toujours avec des images dans votre milieu de travail ? Pourquoi ne me demandez-vous pas franchement ce que je pense de ses problèmes de santé ? C'est dingue ça ! Pourquoi est-ce que la perte de poids d'Élodie est-elle devenue un sujet que personne n'ose aborder ouvertement ? On n'est quand même pas à l'école des sorciers de Harry Potter avec Voldemort qui rôde dans les parages !

- D'accord, parlons-en sans détour. Sais-tu, toi, pourquoi elle a perdu autant de poids ?

- Parce que tout le monde se voile la face ! s'emporte-elle. On vit dans un monde d'hypocrites qui trouve moyen de soutenir qu'un chat est blanc quand il est noir, de confondre les causes avec les conséquences et d'intervertir les bons avec les méchants.

Les poings serrés et le teint rougi par la colère, Charline laisse libre cours à une quantité phénoménale de frustration accumulée. On dirait le volcan Etna avant son éruption. Après les explosions de pierres, la lave est sur le point de jaillir.

- Vous voulez que je vous dise ce que je pense des ennuis de mon amie ?

- J'aimerais bien.
- Et vous ferez quoi après, hein ? Vous allez vous désoler, ressasser cette histoire en rentrant chez vous pour, finalement, l'oublier en déculpabilisant sur le fait que sortir Élodie du merdier dans lequel elle se trouve est en dehors de vos compétences ? Si c'est le cas, je vous préviens, je n'ai pas de temps à perdre avec vous. On m'a servi cette réponse trop de fois.
- Qui t'a répondu de la sorte ?
- Peu importe.
- D'accord. Tu essaies de me dire que tu as essayé d'interpeler des adultes, mais que cela n'a pas porté fruit, est-ce exact ?
- Oui.
- Est-ce que tu as tout raconté à ces personnes ?
- Tout ce que je sais.
- Tout ?

Elle baisse la tête.

- En fait, j'ai fait part de mes observations et des déductions que j'ai pu en tirer. Il y a aussi ce qu'Élodie m'a laissé savoir, à demi-mots la plupart du temps... Avec elle, c'est compliqué, vous savez. Il faut savoir lire sur ses lèvres et interpréter ses silences.
- Tu as l'air de vraiment bien la connaître.
- Élo ? Ouais, c'est ma *best*. Ça a cliqué tout de suite elle et moi. Un coup de foudre amical, ça se peut, non ? On s'est trouvé rapidement de multiples intérêts communs, malgré nos différences. Car on ne vient pas du même monde, elle et moi : ma mère est serveuse dans un restaurant et mon père carrossier. Ils travaillent fort tous les deux, mais on n'a pas le même train de vie que madame Dickner, c'est

sûr. Élodie n'est cependant pas comme sa mère. Elle est si simple, si généreuse. Il n'y a pas une once de malice dans cette adorable petite tête là. Je l'adore, Élo...

- Je suis certaine qu'elle t'aime autant.
- Depuis la mort de sa grand-mère, elle n'a pas vraiment d'autres personnes sur qui compter, vous savez.
- Dis-moi : est-ce qu'Élodie s'est parfois confiée plus longuement à toi en te demandant de garder le secret ?

Charline porte son index à sa bouche pour ronger un bout d'ongle, puis joue nerveusement avec une bague ornée d'une espèce de tête de dragon. Par mimétisme, je fais rouler mon alliance autour de mon auriculaire.

- Oui. J'ai promis à Élodie de taire certaines choses. Elle avait peur, vous comprenez ?
 - Peur de quoi ? lui demandé-je en lui touchant le bras pour l'encourager à continuer.
 - Peur des représailles, peur de passer pour une menteuse, peur de... sa mère.
- Je retiens mon souffle. J'avais donc vu juste.

- OK, Charline. Regarde-moi. Si on veut vraiment aider Élodie, il faut qu'on éclaire la vérité. Comme tu le supposes, et je suis aussi de cet avis, Élodie n'a pas le courage ou n'a tout simplement plus le discernement pour raconter ce qu'elle vit, alors on doit établir des faits à sa place. Tu me suis ?

- Oui. Ce que je ne comprends pas par contre, c'est pourquoi vous voulez faire cela. Vous connaissez à peine Élodie et vous avez plein d'autres jeunes malades à vous occuper ici.
- C'est une bonne question, avoué-je candidement. Je crois qu'il y a une partie de moi qui veut réparer certaines erreurs de mon passé.

Ma franchise permet de baisser une barrière entre nous. Je la sens encline à se délester de ce qu'elle sait et qu'elle n'a jamais osé partager. Pourtant, elle me jauge encore.

- Vous me croirez même si je parle en mal de madame Dickner ?

Je décide de jouer le tout pour le tout.

- Et toi, me crois-tu si je te dis qu'elle n'a jamais remis à Élodie ton enveloppe avec la photo de votre équipe de *soccer* ?

Stupéfaite, Charline porte sa main devant sa bouche pour réprimer un cri.

- Qu'est-ce que vous dites ?

- Attends-moi une minute.

Je file récupérer l'enveloppe que j'avais dissimulée au fond d'un tiroir.

- Tiens, la voici : déchirée en huit morceaux et jetée à la poubelle, comme tu peux le constater.

- Oh, *my God*... Comment l'avez-vous retrouvée ?

En quelques mots, je lui raconte dans quelles circonstances j'ai été témoin de son échange avec madame Dickner lors de sa première visite.

- C'est à partir de ce moment-là que j'ai commencé à envisager une relation toxique entre Élodie et sa mère, expliqué-je.

Les yeux brillants de détermination, Charline déclare d'une voix pleine d'assurance.

- Vous êtes de mon côté, alors. Vous n'allez pas balayer mes propos du revers de la main, parce que vous avez vu à quel point elle peut être sournoise. À vous, je peux tout raconter.

- Viens, allons dans un endroit tranquille, il ne serait pas souhaitable qu'Élodie nous surprenne en pleine conversation. Donne-moi une minute pour que je demande à une collègue de me remplacer dans quelques tâches et je reviens.

Nathalie accepte volontiers de me rendre ce service sans poser de questions. Le cœur battant, je m'empresse de retrouver Charline dans un local où est entreposé du matériel médical.

Assise à califourchon sur un tabouret, elle me livre le fond de sa pensée.

**

Madame Dickner ne m'a jamais appréciée, même si je suis la meilleure amie de sa fille, et moi je ne me suis jamais sentie à l'aise à ses côtés.

En présence d'autres personnes, pas de problème. Amicale, blagueuse, elle passe pour la mère super cool. En privé, c'est une autre histoire. Quand elle s'adresse à moi, c'est avec condescendance. Elle trouve toujours une façon d'enrober ses commentaires désobligeants, mais je ne suis pas dupe. Pendant longtemps, j'ai associé ce côté hautain au fait que nous ne fréquentions pas les mêmes milieux. J'en ai touché mot à mes parents une fois. Ils ont rétorqué que je me faisais des idées et que, en passant, madame Dickner était une personne tout à fait délicieuse. Ouais... « délicieuse », c'est le terme qu'ils ont utilisé ! Ark!

Je ne m'explique pas son attitude envers moi. Pourtant, je me suis toujours bien conduite en sa présence. Pas de gros mots, pas de remarques déplacées, polie et gentille. Je viens d'un milieu modeste, mais je sais me tenir. Bref, j'essaie d'être la copine idéale pour Élodie, celle qu'on aime recevoir à la maison parce qu'elle ne dérange pas. Malgré cela, sous son air doucereux, elle réussit parfaitement à me faire sentir de trop.

Au fil des ans, j'ai réalisé petit à petit qu'il y avait autre chose derrière son arrogance, quelque chose de plus profond, une forme d'aversion profonde à mon égard. J'en ai eu la preuve un jour au téléphone. J'avais appelé Élodie pour lui proposer de me rendre chez elle afin que nous puissions étudier ensemble. Elle a omis de mettre la main sur le combiné tandis qu'elle vérifiait auprès de sa mère dont j'ai très bien entendu la réponse et l'échange qui a suivi:

- Oh, pas encore cette enquiquineuse de Charline ici ! N'a-t-elle donc rien à faire d'autre que de trainer chez nous ?
- On a un projet à travailler en équipe.
- Tu ne pourrais pas te jumeler avec une camarade plus douée et intéressante que Charline ? Elle est d'une banalité affligeante.
- Maman...
- C'est non. De toute façon j'ai mal à la tête. Je ne veux voir personne. Et surtout pas cette écervelée.
- On restera dans ma chambre...
- Pourquoi faut-il toujours que tu argumentes ? Je viens de te dire que j'ai une migraine et tu me provoques. Tu le fais exprès ou quoi ?

J'ai raccroché sans attendre la réponse d'Élodie pour lui éviter d'avoir à me mentir. Humiliée et en colère, je me suis jurée de ne plus jamais remettre les pieds chez elle. Aujourd'hui encore, j'éprouve un gros pincement au cœur chaque fois qu'Élodie se justifie en commençant par « je t'inviterais bien à la maison, mais... ». Elle invente toujours un faux prétexte : l'artisan qui repeint les murs, la clé oubliée, une commission à effectuer, de la visite... L'excuse qui revient le plus souvent demeure toutefois la fameuse migraine de sa mère.

Je n'ai jamais osé confronter Élodie sur ce point. Je crois que cela lui aurait fait trop de peine. Et puis, ce que sa mère pense de moi, je m'en fous dans le fond. Ce qui compte, c'est l'amitié d'Élodie.

Nous ne nous disputons presque jamais. Ou si peu, pour des broutilles. On boude un peu pour la forme et on tombe à nouveau dans les bras l'une de l'autre. Les autres à l'école nous surnomment « les inséparables » même si, physiquement, on ne se ressemble pas du tout. Haute sur pattes, j'ai la carrure massive de mon père alors qu'Élodie est si fluette. Je me demande toujours comment elle peut être une aussi bonne joueuse de *soccer* avec ses mollets de ballerine. Pour le reste, on est sur la même longueur d'onde. On aime lire des romans d'aventures, écouter de la musique, se promener au bord du fleuve et faire des ricochets. Elle dit que mon énergie débordante et ma bonne humeur lui font du bien et moi j'apprécie sa générosité et sa douceur.

En fait, quand on se chicane, c'est à propos de sa mère. Je me souviens parfaitement de notre première dispute, c'était durant la semaine d'examens de la troisième étape en secondaire deux. On révisait les maths ensemble. En fait, il serait plus juste de dire qu'Élodie essayait de me rentrer les formules algébriques dans ma cervelle de moineau.

- Pourquoi est-ce que je dois apprendre l'algèbre ? Je veux devenir policière plus tard. Les maths ne me serviront à rien ! rouspétais-je.
- À calculer le chemin le plus court pour rattraper le voleur ? M'a-t-elle taquiné.
- Bof, il va falloir que tu me convainques davantage. J'arrête, j'ai la tête pleine. Tu n'en as pas assez d'étudier toi ?
- Je veux vraiment réussir.

- *Come on*, Élo. Tu as une moyenne de 96% en maths. L'examen ministériel est une promenade de santé pour toi.

- Ce n'est pas assez, il faut que je décroche un 100%.

- Tu ne te mets pas un peu trop de pression, là ?

- C'est important pour ma mère que j'excelle dans mes études.

- Et une moyenne de 96 % n'est pas excellente ? ai-je raillé.

- Si, mais je peux faire mieux encore. En plus, j'ai envie de lui faire plaisir.

Elle est si fière de moi quand je réussis!

- Et quand tu ne réussis pas ? ai-je demandé abruptement. Qu'est-ce qui se passerait, par exemple, si tu n'obtenais « que » 80% ?

Une lueur de panique est passée dans son regard avant qu'elle n'hausse les épaules.

- Rien, il ne se passera rien. Elle sera déçue et moi aussi, c'est tout. Bon, si on a fini, je vais rentrer. Oh, misère ! Il est déjà 18 h 30! Il faut que je me dépêche, je dois préparer le souper.

- Pardon ? C'est toi qui prépares le souper ?

- Bien sûr. Maman arrive seulement vers 19 h. C'est normal qu'elle trouve le repas prêt et la table mise, non ?

- Euh, je ne sais pas. Chez moi, ce sont mes parents qui s'occupent de la préparation des repas.

- Je comprends, mais ma mère est monoparentale et elle travaille tard le soir, alors je l'aide.

- C'est gentil.

- Bon, je me sauve là, sinon elle ne sera pas contente. En plus qu'elle m'a demandé de faire un sauté de légumes aux crevettes et je n'ai pas vérifié s'il restait des crevettes dans le congélateur.

- Tu ne vas quand même pas te taper un détour par l'épicerie ? Fais-lui une omelette !

- Je m'en tiens à ce qui était convenu, sinon ça va faire des histoires. Allez, bye!

Je l'ai retenue par le bras.

- Élodie ?

- Quoi ?

- Ne le prends pas mal, mais tu devrais peut-être arrêter d'en faire autant pour ta mère.

Elle s'est raidie.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Arrête de lui obéir au doigt et à l'œil pour des affaires qu'elle ne serait même pas censée te demander. Ce n'est pas normal ! Elle te manipule !

- N'importe quoi!

- Ah, ouais, j'exagère ? Est-ce que tu as déjà oublié le calvaire qu'elle t'a fait endurer l'année dernière quand tes notes ont baissé en histoire ? Elle t'a littéralement cloîtrée à la maison en te forçant à étudier comme une damnée chaque soir ! C'est toi-même qui me l'as avoué le jour où tu as manqué t'endormir en classe ! Tu étais cernée jusqu'aux genoux!

- Cela n'a aucun rapport. C'est anecdotique ! Et puis, en bout de ligne, mes notes ont remonté, alors la méthode forte a du bon !

- Et le nombre de fois où tu n'as pas pu participer aux sorties récompenses de l'école ? Toujours un contretemps de dernière minute, comme c'est bizarre !

J'étais remontée et la provoquais sciemment. Elle s'est emportée.

- Mais enfin, Charline, c'est quoi ton problème, ce soir ? Tu t'es donné comme mission de me dresser contre ma mère ? Lâche un peu, t'es chiante à la fin.
- Tu ne pourras pas toujours t'en sortir par des pirouettes !
- Fous-moi la paix !

**

J'écoute Charline avec attention. Selon elle, madame Dickner est une femme autoritaire, sévère et manifestement crainte par sa fille. Ce modèle d'éducation parentale peut bien paraître inacceptable et dater d'une période révolue, il ne suffit pas à clouer au pilori madame Dickner pour autant.

- Avez-vous rediscuté de ce sujet, à la suite de votre dispute ? demandé-je.
- Pas vraiment non. Plusieurs jours se sont écoulés avant que nous nous adressions à nouveau la parole. Comme je ne voulais pas la brusquer, j'ai préféré ne pas aborder directement la question avec elle à nouveau. Lorsque je notais certains agissements problématiques de la part d'Élodie en lien avec des demandes de sa mère, je me contentais de marquer ma désapprobation d'une manière détournée, par exemple en levant les yeux en l'air ou en haussant les épaules. Elle comprenait le message, mais cela ne changeait rien.

- Je vois. Dis-moi, est-ce qu'Élodie consulte un psychologue ?
- Non, pas à ma connaissance.
- Donc, il est possible qu'elle soit suivie, mais que tu n'en sois pas au courant ?
- Ben, c'est possible en théorie: Élo ne me disait pas tout, elle gardait ses jardins secrets, mais je n'y crois pas trop. Si elle ne se sentait pas à l'aise de se confier à moi, comment aurait-elle pu l'être avec un inconnu ?
- C'est plus facile parfois, surtout lorsqu'il s'agit d'une personne dont le métier consiste justement à écouter pour aider.

- Vrai. Mais en ce cas, qui l'aurait convaincue de consulter ? Ce n'est toujours pas sa mère, quand même?
- Il semblerait que oui.
- Si c'est ce qu'elle-même vous a dit, alors oubliez ça... Moi je peux vous dire qu'au cours des derniers mois, Élodie se sentait perdre pied plus que jamais et qu'il n'y avait pas personne pour la retenir.
- Qu'est-ce qui te fait dire cela?
- Élodie a fugué. Un soir au cours duquel, à bout de nerfs et de force, elle s'est réfugiée chez moi.

**

C'est arrivé vers la mi-septembre. Un texto « j'ai besoin de te voir » est entré sur mon téléphone après l'heure du souper. Je l'ai accueillie dans le jardin. Elle n'avait pas pris le temps de mettre une veste et elle avait la mine complètement défaite. Je l'ai conduite dans ma chambre, mentant au passage à mes parents sur les raisons de la visite d'Élodie. J'ai prétexté une peine d'amour et c'était une excuse parfaitement plausible parce qu'elle a passé la soirée à pleurer.

Les larmes coulaient comme les rivières au printemps. Entre deux sanglots, tout ce qu'elle parvenait à dire était « je n'en peux plus ». Je lui ai demandé si toute cette peine était causée par sa mère. Elle a fini par répondre que oui. Tout était dit dans cet aveu de trois lettres. Tout, mais rien en même temps. Élodie ouvrait une porte sur son monde caché, mais encore fallait-il y voir un peu plus clair.

- J'ai peur, j'ai si peur, répétait-elle.
- Mais de quoi, Élo ? Dis-moi, la suppliais-je totalement désespérée.
- Peur de raconter, de passer pour une menteuse, de subir des représailles...
- Je te crois, moi, tu le sais bien. Je t'en prie, laisse-moi t'aider.

- Tu ne peux rien faire, Charline. Absolument rien, à part continuer à être là pour me reconforter et m'écouter sans me juger.
- Je vais en parler à mes parents. Ils sauront eux.
- Non !
- Tu te rends malade, il faut que cela cesse. Ta mère est méchante, elle te manipule et te détruit à petits feux !

Comme d'habitude, Élodie a nié, mais sa voix faussait plus que jamais. Il n'y avait plus aucune conviction.

- Non, elle n'est pas méchante. Difficile à vivre, oui, mais pas méchante. Et elle m'aime à sa manière. On peut mal aimer son enfant, mais il est impossible de lui nuire consciemment, n'est-ce pas ? Ce n'est pas comme si... elle me battait.

À ce moment-là, j'ai réalisé que ce que vivait mon amie était peut-être pire que tout ce que j'avais pu imaginer. Mon sang s'est glacé dans mes veines. Je n'avais jamais remarqué la moindre trace de violence sur son corps, mais était-ce possible que les marques étaient dissimulées sous du fond de teint ou des manches longues ? J'aurais dû me montrer plus vigilante. Si jamais Élodie avait été battue... Un frisson d'horreur m'a parcouru. Il fallait que j'en ai le cœur net. Du bout des lèvres, je lui ai demandé si sa mère la maltraitait.

- Non, elle n'a jamais levé la main sur moi, jamais ! a-t-elle protesté avec véhémence. Jamais°!

Puis, elle s'est mise à frapper dans un coussin avec une rage épouvantable. Tétanisée par la violence de sa réaction, je ne savais plus que faire. Je me sentais complètement dépassée. Devais-je appeler l'ambulance ? La police ?

- Ne fais pas ça, Charline. Je te préviens, si tu dis quoi que ce soit, je nierais tout.

- Mais enfin, Élo, regarde dans quel état tu es... Tu ne peux plus continuer comme cela, tu es au bout du rouleau. Et avec tout ce poids que tu as perdu, tu n'es plus que l'ombre de toi-même. Laisse-moi t'aider, je t'en prie.

- J'ai dit non.

Ça me rendait folle de la voir souffrir ainsi et de pas pouvoir agir. Comme si elle sentait qu'elle me devait au moins une part de la vérité, elle m'a alors laissé entrevoir l'enfer de ce son quotidien en me rapportant des humiliations subies et des insultes reçues. Elle me hurlait au visage sa douleur et son mal de vivre.

- Promets-moi de ne rien répéter.

Ses confidences contre la promesse de garder le secret. Ma loyauté contre ma conscience.

J'ai choisi de respecter sa volonté. Le statu quo, donc, infernal et intolérable.

Alors, je l'ai bercée et la crise s'est calmée. Élodie a fini par s'endormir épuisée dans mon lit. Moi, je n'ai pas fermé l'œil. Je l'ai réveillée à cinq heures du matin pour qu'elle retourne chez elle incognito.

**

Charline m'a décrit du mieux possible certaines situations particulièrement éprouvantes vécues par Élodie. À force d'être rabaissée continuellement, la confiance en soi de celle-ci est au plus bas. Tiraillée dans ses sentiments envers sa mère, elle semble bien de plus être en mesure de distinguer ce qui est sain ou néfaste.

Assommée par les révélations de Charline, j'ai de la difficulté à reprendre la conversation. La voix brisée et le regard éteint, elle poursuit.

- Je m'en veux de n'avoir rien dit. J'ai cru bien faire en tenant ma langue, comme je l'avais promis à Élodie, mais depuis son accident je réalise que c'était sans doute une erreur. J'aurais peut-être pu éviter qu'elle en arrive à cet état de faiblesse et qu'elle ait son accident.

Je lui prends la main.

- Dans la vie, il y a toujours un choix à faire, même si parfois aucun nous semble le bon. Tu as agi selon ce que ta conscience te conseillait à ce moment-là, c'est ce qui compte. Il en va autrement de l'aveuglement et le silence consternant des adultes...

- Hum... Vous allez l'aider maintenant que je vous ai parlé?

Mes épaules s'affaissent sous le poids de cette responsabilité.

- Je te l'ai promis, je vais faire tout ce qui est en mon pouvoir.

- C'est à dire, rien, comme les autres!

- Ce n'est pas si simple... Tu as conscience que porter de fausses allégations contre quelqu'un est un acte grave?

- Ce ne sont pas de fausses allégations, tout est vrai !

- Il faut le prouver. En outre, madame Dickner n'est pas n'importe qui. Beaucoup l'estiment comme une mère dévouée, une femme respectable qui est appréciée non seulement professionnellement, mais aussi pour son œuvre caritative.

- Ouais, elle peut bien nourrir le monde en laissant sa propre fille crever! Alors, vous faites quoi ? Vous vous rangez dans la catégorie de ces adultes sourds, aveugles et muets ou dans la catégorie rarissime de ceux, lucides et courageux, qui prennent le taureau par les cornes?

Je suis au pied du mur.

- Que les choses soient claires, Charline : je te crois. Tes propos confirment mes propres soupçons. Je crains toutefois que cela ne suffise pas. Il faut amener Élodie à parler.

Charline ramasse ses affaires pour marquer la fin de notre conversation. Dans le dernier regard qu'elle m'accorde se lit une fervente prière.

- Faites tomber le masque de sa mère, Solange. Ça presse.

Bye, mamie

Élodie

Je me redresse en sueur dans mon lit d'hôpital. Encore ce cauchemar, le souvenir d'une nuit d'errance et de désespoir.

**

Soir tombant. Dans les rues pavées, des hordes de touristes déferlent mêlant leurs accents venus de pays dont j'ignore jusqu'à l'existence. De temps en temps, des voix francophones. Un père rappelle à son fils de bien lui tenir la main pour qu'il ne se perde pas, une femme rouspète contre le manque de places pour boire un verre en terrasse. Un brouhaha insignifiant, un brouillard de silhouettes dans lequel je me fonds.

J'avance au hasard, tout de noir vêtue, de mes sandales au foulard noué autour de mon cou. Bien que le soleil soit tombé, je porte des lunettes de soleil, comme un ultime rempart contre les autres. Je me coule en silence dans le dédale des rues animées, à travers cette joyeuse agitation qui ne m'atteint pas. Personne ne me remarque, je ne suis qu'une ombre, une présence évanescence.

Je vois des couples qui s'enlacent, un jeune défoncé par une drogue légale, un pauvre bougre qui mendie, un aspirant artiste qui gratte une guitare, des enfants qui chahutent. Une femme que j'ai bousculée par mégarde me jette une remarque acerbe. Je l'ignore. J'ai l'habitude.

J'accélère le pas. La nuit est tombée, le vent s'est levé et la foule se dissipe, je frissonne. Surtout, ne pas traîner. Un homme d'âge mûr éméché fait irruption devant moi. « Un peu de compagnie, demoiselle ? ». Il sent la bière. Son haleine

fétide me soulève le cœur. Je détourne les yeux et poursuis mon chemin, un peu inquiète quand même qu'il ne me suive. Mais non. Il m'a déjà oubliée. Comme les autres.

Où suis-je ? Je ne reconnais plus ces murs. Les enseignes des restaurants se brouillent derrière le voile de mes larmes. Me voilà bien loin de chez moi, seule, encore à essayer de me convaincre qu'elle n'a pas poussé son dernier soupir, que sa mort est une horrible machination, qu'elle n'a pas pu partir comme ça sans que je la serre dans mes bras une dernière fois.

Ma bien-aimée grand-mère Madeleine vient de mourir. Mamie Mado, mon pilier, mon refuge, le sein contre lequel je pouvais me blottir sans retenue.

J'ai envie de me laisser choir dans la ruelle où je me trouve, un parc, un abri d'autobus, n'importe où. Pourquoi avancer encore ? Qu'est-ce qui me retient ici ? L'immobilité, c'est la mort. Tout ce que j'ai à faire est de trouver un coin à l'abri des regards. La police me trouverait quelques jours plus tard, inanimée. On parlerait de moi dans les faits divers, on se désolerait pendant quelques jours, et puis tout serait fini. Ce serait la voie rapide pour la retrouver là-haut, s'il y a un paradis qui daigne m'accueillir.

La Grande Faucheuse rôde autour de moi, hésitante. Je sens son souffle froid sur mon visage. Vas-y, prends-moi donc ! Mais sa présence funeste s'éloigne, me condamnant à poursuivre mon chemin de vie. Qu'il en soit ainsi. Un autre jour viendra. Pour cette nuit encore, j'écoute donc mon cœur. Il bat au rythme d'une prière dans laquelle j'implore celle que j'ai aimée plus que quiconque de me protéger. Je vais marcher jusqu'au matin pour revenir vers l'autre, celle qui me traque et me ramène inexorablement dans son giron. Et tout recommencera.

**

Je savais Mamie Mado malade, mais j'ignorais qu'elle souffrait d'un cancer avancé. Le crabe avait fait son lit partout dans son corps.

Au cours des derniers mois, je ne l'avais guère vue. Mon père m'avait caché la gravité de sa maladie. Il ne voulait pas que je m'inquiète et mamie elle-même ne désirait pas que je garde d'elle le souvenir d'une grand-mère affaiblie et rongée par la douleur. Tout est allé si vite, paraît-il. Le crabe était affamé.

Mon père m'a annoncé sa mort par téléphone : « Ta grand-mère est en fin de vie ». Il a prononcé ces mots tout doucement, la gorge nouée par l'émotion. J'aurais aimé qu'il soit à mes côtés pour me prendre dans ses bras et l'entendre me dire que Mamie Do ne souffrirait bientôt plus, qu'elle a eu une belle vie et que la mort fait partie de la vie. Le genre de paroles censées apaiser la peine de ceux qui restent.

Mais je n'ai eu droit qu'à ce coup de téléphone. Avec ma mère dans mon dos, à guetter ma réaction. Elle qui considérait déjà mamie comme morte et donc, de son point de vue, hors d'état de nuire : jalouse de l'amour que me portait ma grand-mère et de l'affection sincère que je lui portais en retour, elle a toujours vu en celle-ci une menace à son emprise sur moi.

J'ai jeté le téléphone contre le mur et je me suis enfuie en courant pour fuir ce monde d'adultes dont la lâcheté m'est insupportable.

**

Ma grand-mère sentait bon la lavande et le gâteau à la vanille. Lorsque papa m'emmenait la visiter, j'aimais poser ma tête sur ses genoux pour qu'elle me gratte le crâne de ses doigts plissés. Je ronronnais comme un chaton. Elle murmurait « Tout va bien ma belle, tout va bien », comme ça, même si je n'avais pas évoqué la moindre chose qui aille de travers. Je ne me suis jamais plainte, mais elle a toujours su, je pense.

Un jour, j'avais quoi, six ou sept ans ? Elle m'a offert des bonbons ronds à l'enrobage dur avec S écrit dessus pour *Skittle*. Une découverte pour moi, car aucune confiserie n'est tolérée à la maison. Avidé de goûter à ce plaisir sucré, j'en ai mangé un de chaque couleur avec délice. Puis j'ai sagement refermé le sac avant de le rendre à ma grand-mère étonnée. « Le sucre n'est pas bon pour les dents, elles vont tomber si je mange des bonbons », ai-je expliqué le plus sérieusement du monde. Elle a ri. Quel parent ne s'est jamais servi de cet argument imparable pour contrer une orgie de bonbons ? J'ai cependant poursuivi gravement : « Maman va me punir si je perds mes dents ». Grand-mère m'a dévisagée, circonspecte, avant de me décrire les bonbons pour ce qu'ils sont : des friandises ennemies de nos dents, certes, qui sont néanmoins des petits plaisirs qu'on peut s'accorder sans culpabilité de temps en temps. Il y en a des durs qui fondent sous la langue, des mous qui collent aux dents, des sucrés, des acidulés, des ronds et d'autres aux formes d'animaux, comme des oursons en gelée dont elle raffolait.

Bien que fascinée par cet univers sucré, j'ai refusé la *Skittle* jaune qu'elle me tendait et je l'ai prise par la main pour me rendre à la salle de bain. « Je peux me servir de ta brosse à dents ? ». Bien sûr, a-t-elle approuvé. Je les ai lavées avec soin, dans le bon sens, en avant et en arrière en comptant mentalement deux fois soixante secondes. Satisfaite, j'ai déclaré que maman me félicitera d'avoir gardé mes dents propres. Les yeux de mamie sont alors devenus tout humides et elle a dit « Brave petite ». J'ai cru que c'était parce qu'elle était fière de voir à quel point j'étais obéissante et avais envie de faire plaisir à ma maman. Je sais maintenant qu'elle était bouleversée à la vue de ce loyal petit soldat que j'étais en train de devenir, une enfant plus que docile : domptée.

À l'époque, ce qui me peinait par-dessus tout était le fait que maman et elle ne s'entendaient pas bien. Oh, elles ne le clamaient pas sur les toits. En ma présence,

elles démontraient même un intérêt poli l'une envers l'autre. Mais il ne faut pas prendre les enfants pour de parfaits imbéciles. Leur naïveté puérile ne les empêche pas de ressentir les choses.

Je me souviens d'une dispute entre mamie et mon père. J'en étais l'objet, encore. Grand-mère ne comprenait pas que je ne puisse pas rapporter à la maison la poupée qu'elle m'avait offerte. Moi non plus, je trouvais que cela était injuste, mais je ne voulais pas faire de peine à maman non plus.

- Mélissa est sévère, c'est vrai. Mais je t'ai déjà expliqué qu'elle est convaincue que pour forger le caractère d'un enfant, il faut l'élever à la dure, à défendu papa.

- Je ne t'ai pas élevé dans la ouate, il me semble, et pourtant je n'ai jamais agi comme ta femme envers la petite, a rétorqué mamie. Ce n'est plus de la sévérité, c'est du contrôle !

- N'exagère pas.

- Marc, ouvre les yeux. Je ne la couve pas tant que ça la gamine et chaque fois que je lui offre un cadeau, tu grimaces en pensant à la réaction de Mélissa.

Papa a finalement cédé. On a gardé la poupée. Sur le chemin du retour, il m'a fait promettre de dire à maman que c'est lui qui l'avait achetée. Puis, profitant que nous étions confinés tous les deux dans l'habitacle de la voiture, il a tenté maladroitement de m'expliquer les positions respectives des deux femmes de sa vie. Il parlait de façon décousue, posant les questions et donnant les réponses, dans une sorte de monologue. J'étais bien trop petite pour comprendre les enjeux qui se tramaient derrière ce qu'il appelait « l'approche éducative ».

- N'en veux pas trop à ta mère, ma chérie. Elle est comme ça.

« Elle est comme ça ». Combien de fois n'ai-je pas entendu ces mots dans la bouche de mon père en guise de faux-fuyant ? Las de confronter ma mère, il préférait la dérobade. Lorsque celle-ci m'assénait un laconique « C'est pour ton bien » pour justifier une privation et que je pleurnichais sur mon sort, mon père se contentait d'ajouter avec douceur : « Allons, ma puce, sois raisonnable, OK ?° ». Je voulais être raisonnable et je ne voulais pas que mes parents se disputent, alors je disais « OK ». Papa m'embrassait. On n'en parlait plus.

Ainsi, les trois personnes que j'aimais le plus au monde, papa, maman et grand-mère, formaient un trio voué à ne pas s'entendre. Pourquoi l'amour est-il source de discorde ? En manifestant trop d'affection pour l'un, je causais de la peine à un autre. Avec le temps, j'ai dû apprendre à distribuer mes marques de tendresse avec parcimonie et prudence. Surtout en présence de ma mère. Je suis devenue experte dans l'art de maquiller mes sentiments pour ne pas lui déplaire.

Par exemple, lorsqu'elle proposait hypocritement d'envoyer un bouquet de fleurs à ma grand-mère pour son anniversaire, je réprimais le spontané « Bonne idée ! » pour lâcher un « Si tu veux » bien ordinaire. Ou encore, maintenant que mes parents sont divorcés, je réponds « Cela m'est égal » quand elle me demande si j'ai envie de passer une fin de semaine prolongée chez mon père, même si j'en meurs d'envie.

Tel un voilier ajustant ses allures pour progresser, j'ai grandi en louvoyant, en traçant des zigzags afin de « remonter » au vent.

**

Je n'ai pas assisté à l'enterrement de ma grand-mère. Ma mère m'avait caché la date et l'heure des funérailles. Elle m'a délibérément privé de ce droit inaliénable de lui rendre un dernier hommage, de lui murmurer simplement « Bye, mamie ».

Agenouillée seule près de mon lit, j'ai prié mamie Mado, de me garder une place près d'elle.

Avec le décès de ma grand-mère, j'ai non seulement pris conscience de la lâcheté de mon père, mais surtout de la méchanceté de ma mère. Je me suis toujours refusé à croire qu'elle pouvait être fondamentalement cruelle envers moi. J'ai toujours excusé sa malveillance en trouvant des excuses à sa dureté.

Cette fois-ci, l'énormité de son geste ignoble était telle que je ne pouvais plus me leurrer. J'ai dû me rendre à l'évidence : ma mère trouve du plaisir à me faire souffrir.

Qu'en pense la psy?

Solange

J'ai garé ma vieille Honda Civic à côté d'une Mercédès rutilante. Son propriétaire m'a jeté un regard affolé comme j'effectuais ma manœuvre, craignant sans doute que je ne lui arrache un morceau de parechoc. Certes, ma voiture se trouvait un peu serrée contre la sienne au point où il a fallu que j'enjambe le bras de vitesses pour sortir par la portière opposée, ce qui n'a pas été une mince affaire compte tenu de ma corpulence.

J'ai salué poliment le monsieur cravaté en lui disant que c'était son jour de chance et que ce serait peut-être une bonne idée qu'il parte avant mon retour, puisque la marche à reculons n'a jamais été ma force et que son rétroviseur m'apparaissait d'une largeur hors norme.

Puis, j'ai filé pour ne pas être en retard à mon rendez-vous avec Christine Bernier.

Nous avons convenu de nous retrouver dans un restaurant coquet et intimiste où sont servis des repas légers, inspirés de la cuisine provençale. La chef cuisinière, originaire de Marseille, a l'accent chantant du Sud de la France et s'attarde volontiers aux tables des clients pour discourir sur les origines populaires de la bouillabaisse et des milles vertus de l'ail. La terrasse, située dans une minuscule cour arrière bordée de lierre et de fleurs odorantes, abrite à peine une dizaine de tables rondes en bois. Un majestueux érable à proximité nous offre son ombre apaisante. L'endroit est connu des gens du coin seulement. Les touristes ne s'y aventurent pas, préférant les terrasses qui donnent directement sur les rues animées.

Nous commandons une salade niçoise et une demi-bouteille de vin rosé chacune en papotant comme deux bonnes amies. Âgée dans la quarantaine, Christine est une femme de laquelle émanent à la fois une grande douceur et une joie naturelle. Plutôt menue, elle a davantage la silhouette d'une étudiante que d'un médecin spécialiste. Pourtant derrière cette apparence juvénile et modeste se cache une psychiatre renommée récipiendaire de plusieurs prix scientifiques. Ses citations sont souvent reprises dans les revues spécialisées. Le nom de Christine Bernier inspire la crédibilité et le respect, ce qui se gagne, comme elle se plaît à le rappeler, « patient par patient ». Pour elle, l'écoute d'un enfant de cinq ans aux prises avec un trouble psychologique demeure encore une grande source d'apprentissage. Au-delà de sa contribution à la recherche scientifique, elle puise auprès de chaque enfant rencontré une nouvelle leçon d'enseignement. Je l'estime et la respecte énormément.

Une fois nos appétissantes assiettes déposées devant nous, j'entre dans le vif du sujet et lui transmets ce que je sais à propos d'Élodie, les notes cliniques, mes observations personnelles et ce que j'ai appris au cours de mes démarches. Je ne cache ni mes inquiétudes ni mes doutes.

Christine m'écoute attentivement sans sourciller. Ses traits sont impassibles. Curieusement, cette attention soutenue m'intimide. J'essaie d'être la plus claire et objective possible. Malgré tout, j'ai l'impression que mes propos sont décousus et que ce que je croyais être des preuves, ou du moins, des signes manifestes de l'exercice d'une violence psychologique ne reposent sur plus rien de solide. Ai-je trop hâtivement établi des liens de cause à effet entre des situations qui n'ont en fait que peu de rapport l'une avec l'autre ? Ai-je accordé trop d'importance à certains détails et monté en épingle le tempérament instable de madame Dickner ?

Mon « gros bon sens » sur lequel j'aime m'appuyer semble soudain avoir pris la poudre d'escampette.

Lorsque j'ai terminé, je vide mon verre de vin d'une seule traite.

- Voilà, je t'ai tout dit. Le problème, c'est que je n'y vois plus clair. Je pense aussi que je suis peut-être un peu trop émotionnellement impliquée dans le cas d'Élodie. Alors, ton regard extérieur est essentiel, tu comprends ? Surtout, ne sois pas gênée de me remettre à ma place si j'ai extrapolé.

- Je ne sais pas si tu as extrapolé. Par contre, une chose est sûre : il n'y a pas de fumée sans feu. Plusieurs éléments sont même troublants... Dis donc, je ne savais pas que tu avais un talent caché pour les enquêtes ! Une vraie Sherlock Holmes, ma foi !

Je souris en attendant la suite.

- Écoute, Solange. Ce que tu as accompli est vraiment remarquable et ton niveau d'engagement envers cette jeune patiente est tout à ton honneur. En thérapie, le psychiatre travaille la plupart du temps isolé en tête à tête avec son patient ou, lorsqu'il s'agit d'un enfant, avec la famille rapprochée. Mieux connaître l'environnement dans lequel il évolue, les relations qu'il entretient avec ses pairs et l'opinion de ses derniers est cependant d'une grande utilité. Cela permet d'apporter un éclairage important sur certains aspects de la personnalité qui pourraient prendre plus de temps à être dévoilés autrement... Bref, ce que j'essaie de te dire, c'est que tes observations sont vraiment précieuses.

- Ah, je suis heureuse de te l'entendre dire. Tant mieux, alors ! Tu vas pouvoir aider Élodie?

- Ce n'est pas si simple...

Ces paroles font écho en moi. Ne les ai-je pas moi-même adressées à Charline pour modérer ses attentes?

- D'abord, même si je ne remets pas en question tes affirmations, il n'en demeure pas moins que je dois privilégier un échange direct avec les membres de la famille.

À la façon dont Christine fait tourner sa coupe de vin entre ses doigts, je la devine en proie à un dilemme. Elle poursuit sur un ton prudent et réfléchi.

- Il y a un point toutefois sur lequel j'ai accroché : le fait que madame Dickner ait vraisemblablement menti à propos du soi-disant psychologue rencontré par Élodie. Elle commet une faute grave, car Élodie a vraiment besoin d'être suivie et ce mensonge laisse entendre qu'elle n'est pas nécessairement disposée à lui offrir le soutien nécessaire.

- Pourquoi ment-elle ?

- On peut échauder bien des hypothèses. On peut néanmoins envisager qu'elle craigne ce que sa fille pourrait avouer ou simplement laisser transparaître au cours d'un entretien privé avec un professionnel. Un autre fait troublant est qu'elle réfute l'automutilation de sa fille.

- Comme si je ne savais pas faire la différence entre de simples égratignures et des lacérations volontaires!

- Les marques sont importantes?

- Deux traits fins sur l'avant-bras droit. Le tracé est régulier. J'ai vu pire. J'ai lu quelque part que l'automutilation agit un peu à la façon des saignées d'autrefois : elle libère une tension intérieure extrême. On se fait mal pour ne plus avoir mal. C'est vrai?

- Oui. C'est une façon d'exprimer les blessures invisibles, celles de l'intérieur, dans une tentative de les dépasser. Je reçois beaucoup d'appels angoissés de parents

d'ados qui s'infligent de telles blessures. Rien n'est plus violent pour un parent que de découvrir que son enfant se mutilé. Ils ont 13, 15, 17 ans... se lacèrent les bras ou les jambes avec un cutter ou se brûlent avec une cigarette. Les filles s'en prennent parfois à leurs seins ou à leur ventre. La plupart refuse tout dialogue et toute proposition d'aide thérapeutique laissant leur père et leur mère totalement désemparés. La première chose que je dis à ces derniers est de considérer la mutilation comme un appel à l'aide: « à travers ses blessures, votre jeune vous parle et vous exprime sa souffrance ». Contrairement aux tentatives de suicide, l'automutilation n'est pas un geste destiné à en finir avec la souffrance, mais à en sortir. Puis je leur explique qu'au cours de l'adolescence, le rapport à la peau, ainsi qu'au sang, est particulier. La peau agit comme une barrière entre soi et les autres. Dès lors, porter atteinte à son intégrité signifie un retournement contre soi de l'hostilité, réelle ou supposée, de personnes proches.

J'intègre en silence ces réflexions. En pédiatrie, nous soignons aussi bien des bébés que des ados jusqu'à l'âge de 16 ans. Ces derniers ne se laissent pas aisément approcher et j'ai toujours trouvé leur réserve attachante. Alors que les tout-petits extériorisent leur douleur en pleurant, les jeunes ont tendance à se replier et à garder pour eux leur douleur, leurs questionnements leur anxiété. Pour illustrer leur grande vulnérabilité, la renommée pédiatre et psychanalyste française Françoise Dolto ne comparait-elle pas l'adolescence à la mue d'un homard privé de carapace? L'image m'a toujours plu.

Christine avale une gorgée de vin, puis me dévisage avec bienveillance.

- Dans ce contexte, je me sens légitimée à intervenir auprès du Dr Hébert pour demander à rencontrer Élodie dans les meilleurs délais.

Mon soupir de soulagement est si fort qu'elle ne peut s'empêcher d'émettre un rire léger.

- Ne te berce pas d'illusions trop rapidement, Solange, m'avertit-elle néanmoins. Ce n'est pas en une seule rencontre que je pourrais me faire une opinion juste et fiable. Surtout si Élodie ne coopère pas.

- Son amie Charline a maintes fois essayé de la faire parler. Pourquoi est-ce si difficile ?

- Quand les plaies sont béantes, le simple fait de vouloir les toucher est une souffrance. Élodie n'a pas encore compris que s'ouvrir sur ce qu'elle vit et accepter que d'autres se penchent sur sa réalité constitue le premier pas vers la guérison.

- Espérons que tu réussiras à la convaincre. Dis-moi, à ce stade-ci, sur la base de ton expérience, dirais-tu qu'il y a apparence d'une relation toxique entre Élodie et sa mère?

- Le terme « toxique » a tendance à être galvaudé. C'est le mot tendance aujourd'hui pour désigner toute relation dysfonctionnelle. On fait la chasse aux amis toxiques, aux collègues toxiques, aux amoureux toxiques et aux parents toxiques! Le moindre déraillement au sein d'une relation nous laisse penser que cette dernière est néfaste. Il est hélas plus facile de coller l'étiquette toxique sur une relation que de travailler à son amélioration! Cela est regrettable, car dans bien des cas les gens que l'on veut sortir de notre vie sont juste chiants. Ils nous énervent, sont lourds et accaparants, mais en vérité ils ne génèrent pas de relation toxique à proprement parler.

- Comment faire la différence?

- Une personne insupportable, qu'il s'agisse de notre mère ou de notre patron, a des défauts clairement identifiables observables par tout le monde. Par exemple, il ou elle peut être colérique ou envahissant. La personne toxique, en revanche, nous fait culpabiliser d'avoir des défauts: le problème, c'est nous, pas elle. Les reproches se multiplient. Quoi qu'on fasse, ça ne convient jamais. Autre différence: la prégnance du comportement dans le temps. Pour qu'une relation soit toxique,

elle doit s'inscrire dans la durée. On ne parle pas d'une irritation passagère qui disparaît quand la personne toxique s'éloigne. Même absente physiquement, cette personne épuise sa victime qui se sent enchaînée. Elle est omniprésente en quelque sorte.

- C'est bon de remettre les pendules à l'heure.
- Comprends-moi bien. Je ne suis pas en train de banaliser et encore moins de nier l'existence des personnes toxiques. Il y en a bel et bien et, crois-moi, lorsqu'une d'elles se trouve dans ton entourage, c'est sauve-qui-peut !
- À ce point-là ?
- Tout à fait. Les thérapies ne fonctionnent pas avec elles pour la simple raison qu'elles sont incapables de se considérer comme la source du problème.
- Misère de misère... Et que penses-tu de madame Dickner ?
- Je ne peux pas me prononcer sur son cas. Ce ne serait pas professionnel puisque je ne l'ai pas rencontrée, ni elle ni sa fille.
- Allons, Christine, insisté-je. Tu dois bien avoir une petite idée en fonction de ce que je viens de te raconter.

Christine repousse son assiette. À son air ennuyé, je devine qu'elle éprouve de la réticence à émettre des hypothèses. Le serveur arrive sur ces entrefaites pour nous proposer un dessert.

- Nous avons un délicieux sorbet à la framboise aujourd'hui, il est servi avec un coulis de menthe.
- Parfait, m'empressé-je d'accepter, agacée par cette interruption. Nous prendrons un café ensuite.

Christine approuve en hochant légèrement la tête. Nous attendons d'être servies à nouveau pour reprendre le fil de la discussion. Je tente une autre approche.

- Élodie défend toujours sa mère. Parfois, je la sens sur le point de craquer. Son corps est tendu comme un arc prêt à se rompre, mais elle ne laisse rien filtrer à propos de ce qu'elle vit. Charline me disait que les rares fois où Élodie évoque avec elle un conflit avec sa mère, elle finit toujours par revenir sur le sens de ses déclarations, comme si elle se désavouait elle-même. Pourquoi ?

- Une mère, c'est sacré. Socialement, il est difficile d'affirmer que l'on souffre de sa mère et encore moins qu'on la déteste. Cette forme de rejet n'est pas bien perçue et on se trouve à porter l'odieux du dysfonctionnement de la relation. Hélas, plus la mère est toxique, plus la fille sera portée non pas à la dénoncer, mais au contraire à tout faire pour lui plaire. Ce comportement s'observe même à l'âge adulte.

- Quel cercle vicieux ! Je crains bien que ma petite Élodie soit prise dans cette spirale infernale...

- Hum... c'est possible. Il y a cependant d'autres avenues à explorer que seules des séances de consultation pourront entériner ou écarter.

- Par exemple ?

- Dans une relation dysfonctionnelle, les rôles entre les deux protagonistes sont souvent bien campés : il y a l'harceleur ou l'abuseur d'une part, et la victime d'autre part. Cependant, la zone qui les sépare est parfois plus floue que cela. L'ascendant pris par le premier se nourrit parfois d'une acceptation muette de l'autre qui se complait dans une forme de subordination. Bref, tout n'est pas noir ou blanc. Donc, même si on peut présumer que madame Dickner exerce une autorité parentale abusive, il faut aussi analyser le profil psychologique d'Élodie.

- Tu veux dire que les torts sont partagés ? J'ai de la difficulté à envisager cette hypothèse. Élodie n'est plus que l'ombre d'elle-même tandis que sa mère est pimpante comme une rose fraîche.

- Loin de moi l'idée d'inverser les rôles. Ta petite protégée est clairement une victime. Laisse-moi t'expliquer. En psychiatrie, on rencontre parfois des enfants masochistes. Même très jeunes, ils se complaisent en souffre-douleur et s'imposent des mortifications. Quelle que soit la circonstance qui les amène à se sentir abaissés, dégradés, comparés, mortifiés ou honteux, le mal prend de l'ampleur en grandissant. La blessure d'humiliation originale va conditionner tout leur développement physique, social et émotif. On voit aussi de plus en plus d'enfants ultra perfectionnistes. Victime directe ou indirecte de leur environnement, ils subissent la pression de la performance. Les médias sociaux contribuent à aggraver le problème en renvoyant à ces jeunes une vision tronquée du monde réel. Je pourrais aussi te parler de l'enfant hypersensible: la moindre petite chose, même anodine à nos yeux, l'atteint. Par conséquent il fait tout pour ne pas blesser les autres. Dès que ceux qu'il aime sont malheureux, il se croit responsable et se remet douloureusement en question. Il ne réalise pas qu'en étant aussi activement à l'affût des humeurs d'autrui, il n'écoute pas ses propres besoins. En voulant se montrer plus solide qu'il ne l'est, il prend beaucoup de responsabilités sur son dos et se place dans des situations où il doit prendre soin de quelqu'un d'autre: il s'oublie ainsi encore davantage.

La complexité de ces profils psychologiques me laisse désemparée. Dans quelle catégorie appartient Élodie ? Devinant mon désarroi, Christine tente de me reconforter.

- Ne sois pas inquiète Solange, je vais rencontrer ta petite protégée et je tenterai également d'avoir un entretien avec sa mère. De toute façon le Dr Hébert voudra certainement avoir mon avis avant de donner son congé à Élodie.

- Le congé est prévu après-demain.
- Je vais m'arranger, compte sur moi.

- Merci Christine.

Nous payons l'addition et nous éteignons avant de nous séparer sur le trottoir. Je déambule un peu au hasard à travers les rues piétonnes. Je me mêle aux touristes venus du monde entier découvrir ma ville riche de plusieurs siècles d'histoire culturelle, religieuse, politique et militaire. Ici un saxophoniste me transporte en Louisiane, là un amuseur public me distrait avec son monologue comique. Un agglutinement de visiteurs asiatiques me bloque le chemin. Munis de leur appareil-photo dernier cri, ils mitraillent le drapeau du Québec qui flotte au-dessus d'un toit pentu récemment rénové avec des feuilles de cuivre étincelantes. Je patiente en m'efforçant de percevoir la trame urbaine comme si je la découvrais comme eux pour la première fois.

Qu'il fait bon se laisser porter par l'allégresse des vacanciers! Depuis ma conversation avec Christine, j'ai l'impression qu'on m'a retiré un poids de sur mes épaules. Enfin, je ne suis plus toute seule à me soucier d'Élodie. J'ai confiance en Christine. Son expertise objective viendra corroborer ou infirmer mon intuition. Curieusement, je n'arrive pas à savoir ce qui me dérangerait le plus : qu'elle confirme la présence de troubles psychologiques importants chez la jeune fille impliquant madame Dickner (ce qui signifierait que j'avais vu juste) ou qu'elle écarte toute menace à la santé psychologique d'Élodie (ce qui est une bonne nouvelle en soi, mais démontrerait que j'aurais vraiment manqué de jugement, voire outrepassé déraisonnablement mes responsabilités professionnelles). *Te voilà tout à coup bien orgueilleuse*, se moque Charles à mon oreille. *Depuis quand te soucies-tu davantage de ta personne que de tes patients ? Personne ne te reprochera d'en avoir trop fait!* Mon aimé... Comme il a raison. Je suis d'une telle sottise !

Légèrement mortifiée par mes pensées égoïstes, je m'efforce de chasser le doux visage d'Élodie de ma tête pour m'ancrer dans le présent. Pas question de rentrer immédiatement me morfondre à la maison. Non, je reste en ville, je vais aller prendre une bière et ce soir, je m'époumonerai à chanter lors du spectacle de musique offert sur la scène gigantesque dressée au centre-ville.

Va, ma Solange, amuse-toi...

Fragments de bonheur

Élodie

J'ai fait un rêve.

Un rêve merveilleux, basé sur des souvenirs d'enfance heureux, amplifiés et impérissables, que j'ai compulsivement mis dans une boîte à trésors invisible.

Nous sommes en vacances, papa, maman et moi, au bord de la mer sur cette plage immense nommée Sandy Hook par les habitants des îles de la Madeleine. J'ai sept ou huit ans à peine. Allongée dans le sable chaud, les yeux plongés dans l'immensité d'un ciel au bleu pur, je m'amuse à regarder défiler à la queue leu leu les nuages laiteux comme des moutons. Les effluves de l'océan chargés d'iode et d'algues dilatent mes narines. Les vagues qui roulent et grondent jusqu'à se laisser mourir sur la page m'enchangent.

Je me sens incroyablement bien.

Au loin, l'avertissement attentionné de ma mère qui m'enjoint de mettre de la crème solaire pour éviter de prendre un coup de soleil. Je me redresse et lui adresse un large sourire. Elle répond par un salut enjoué de la main. Les pieds dans l'eau, avec son chapeau aux larges rebords blancs bordé d'un mince ruban bleu que la brise marine soulève, elle est si belle. Sa démarche ondulante et sa grâce naturelle me font songer à une sirène.

Mon père est là aussi, à la tenir par la taille. Il l'embrasse délicatement dans le cou, lui murmure quelque chose à l'oreille qui la fait rire, puis court en direction du large et plonge dans la première vague, la tête la première. Il la hèle, l'invitant à l'imiter. Elle hésite, partagée entre la tentation de ce moment de joie simple et sa réserve naturelle toujours un peu guindée.

Il revient, sourire en coin, la soulève dans ses bras. Elle se débat en riant. Ils avancent, leurs corps collés l'un contre l'autre, amoureux.

Ils m'offrent la vision du couple parfait. Je me dis que je suis incroyablement chanceuse de les avoir pour parents.

Pendant qu'ils batifolent, je joue auprès du gigantesque château de sable que nous avons construit ensemble. Il n'y a pas meilleur que mon père pour concevoir des tours, des murets et des pont-levis originaux. La décoration à l'aide de coquillages, c'était l'affaire de maman, tandis que je multipliais les allers-retours avec mes petits arrosoirs pour recueillir de l'eau de mer. Un travail d'équipe !

Quand ils me rejoignent, papa secoue sa tête comme un chien pour m'éclabousser de ses cheveux mouillés et maman m'attrape sous les aisselles pour me faire tourner à toute allure comme une toupie. Je ris aux éclats. Elle me dépose avec précaution, je vacille un peu à cause du tournis, puis je me colle contre elle en entourant sa taille de mes bras menus. La joue collée contre son ventre humide, je respire son odeur tout en goûtant le sel sur sa peau.

Et là, toute petite que je suis, je me dis que le bonheur, c'est si simple : un ciel au bleu pur, l'immensité de la mer, la caresse du soleil, mes parents qui s'aiment et moi au milieu de cette carte postale.

Les vacances servent à ça. À croire qu'on peut réellement être heureux. Et à faire le plein d'illusions pour le reste de l'année.

**

Les vraies démonstrations d'affection de ma mère ont toujours été intenses, passagères et imprévisibles. Déjà peu fréquentes, elles se sont raréfiées encore davantage après le divorce. Quand tout s'écoule autour de moi, je puise dans ma boîte aux trésors un de ces rares moments de bonheur. Ils m'ont permis de cultiver

une naïveté qui m'a gardé en vie. J'y ai puisé la force de m'accrocher et de croire que tout finirait par s'améliorer. Le bonheur, c'est si simple...

Mon corps vibre encore de ces souvenirs heureux. Ils me bercent, me rassurent, m'apaisent. Grâce à eux, je sais que j'ai déjà goûté à ce fruit défendu qu'est l'amour sincère.

Je rêve de ce bonheur perdu, que j'ai peut-être inventé de toutes pièces. Comme un bouclier invisible.

La faiblesse d'un homme

Solange

Assise le dos droit et les genoux serrés, j'attends que la porte du bureau de Christine s'ouvre sur le père d'Élodie. Ma collègue a réussi à le convaincre de la nécessité d'un entretien urgent avant que sa fille ne reçoive son congé de l'hôpital. Monsieur Langevin était sur le point de partir travailler sur un chantier de construction à 200 kilomètres d'ici. Selon Christine, il n'a hésité qu'une fraction de seconde avant d'accepter de modifier ses projets, ne réclamant que quelques heures de délais le temps de trouver une ressource pour pallier son absence.

Délai naturellement accordé : le rendez-vous a été fixé à 14 h. La pendule murale indique néanmoins 13 h 55 et le tic-tac de sa grande aiguille qui avance avec une précision horripilante me fait craindre un revirement.

- Il ne viendra pas, dis-je en me tordant les mains.
- Il viendra, me corrige Christine.
- Il a changé d'idée.
- L'homme que j'ai eu au téléphone me semblait au contraire bien décidé.
- Peut-être que tu l'as pris par surprise et qu'il s'est senti obligé d'accepter, à moins qu'il n'ait dû se rendre quand même à son chantier...
- Ou peut-être va-t-il simplement avoir quelques minutes de retard ! S'il ne pouvait venir, il aurait prévenu, tu ne crois pas ?
- Je ne sais pas.
- Cette rencontre te rend donc si nerveuse ?
- Je n'en ai rien dormi de la nuit, à vrai dire. Et ce matin, j'ai été prise d'une frénésie de grand ménage en me levant : moi qui n'ai rien d'une madame

Blancheville, j'ai lavé mes planchers deux fois et j'ai récuré ma salle de bain de fond en comble! Quand j'ai eu fini, je tournais en rond comme un lion en cage. Je suis allée acheter le journal à pied en me disant que je pourrais faire la grille de mots croisés en buvant un café, mais j'étais incapable de me concentrer. Finalement, j'ai donné un brusque coup de coude dans ma tasse et le café s'est répandu sur mon plancher fraîchement lavé !

- Mon Dieu, cette agitation ne te ressemble guère.
- À qui le dis-tu ! Cette histoire a pris une telle ampleur en quelques jours seulement°!
- Tu as vraiment pris à cœur le dossier de cette jeune fille. Toutefois, tu sais que tu n'es pas obligée d'assister à cet entretien.
- C'est moi qui te l'ai demandé, lui rappelé-je gentiment.
- Exact, et j'ai donné mon accord en autant que Marc Langevin n'y voit pas d'inconvénient.

14 h.

- Voilà, c'est l'heure ! Et il n'est pas là, me désolé-je.
- Allons, allons, Solange, patientons encore !

Christine tente de ne rien laisser paraître, mais je vois bien que mon niveau de nervosité qui grimpe d'un cran chaque fois que la trotteuse franchit le chiffre 12 semble la gagner. À preuve ses coups d'œil discrets à la montre de son poignet et son pied qui tressaute en dessous du bureau comme s'il battait la mesure.

Soudain, la sonnerie du téléphone. Christine prend la ligne en activant la fonction haut-parleur.

- Monsieur Langevin est arrivé pour son rendez-vous, annonce la secrétaire.

**

La mâchoire serrée, le père d'Élodie écoute Christine résumer, en quelques mots bien choisis et pesés, les raisons de cet entretien précipité et les doutes raisonnables que nous portons quant à l'influence de sa femme sur la santé mentale et physique d'Élodie.

- Nous avons besoin de vous entendre, monsieur Langevin. Votre point de vue est essentiel pour m'éclairer sur ce que vit votre fille, qui n'accepte pas encore d'en parler ouvertement avec moi ni avec quiconque parmi le personnel soignant. Solange, l'infirmière qui s'occupe d'elle et que vous avez déjà rencontrée, a noté plusieurs faits troublants. C'est sur son insistance, dois-je préciser, que cet entretien a lieu. Naturellement, si vous souhaitez que notre conversation se déroule uniquement en tête à tête, Solange se retirera.

- Je comprendrais parfaitement, monsieur Langevin, appuyé-je.
- Non, restez, je vous en prie. Élodie m'a parlé en grand bien de vous.

Il marque une pause, les épaules affaissées, puis se passe les deux mains sur son visage en soupirant profondément. J'ai soudain l'image d'un homme fatigué de porter un lourd poids sur ses épaules et qui cherche en lui la force titanesque de soulever cette charge pour s'en délester.

- Vous avez raison, concède-t-il. Élodie souffre à cause de sa mère et je suis le pire des crétins d'avoir laissé cette situation durer.

Un nœud se dénoue dans mon estomac. Les yeux fermés, j'absorbe cet aveu comme on absorberait un antidote. Sans un mot, je me dirige vers la cafetière où du café fraîchement passé attendait son visiteur. Je lui tends une tasse avec un gobelet de lait et un sucre sur la soucoupe. En me remerciant, il nous prévient: « Servez-vous également, vous en aurez besoin pour écouter l'histoire de notre famille ».

**

J'ai rencontré Mélissa dans la poussière du chantier de construction de son premier salon de coiffure et d'esthétique situé sur la rue Saint-Louis. Mon entreprise avait obtenu le contrat de rénovation et d'agrandissement. Il s'agissait d'un projet intéressant avec plusieurs défis, notamment parce qu'on devait conserver le cachet patrimonial de la façade extérieure. Pour l'espace intérieur, l'architecte avait conçu un design moderne et épuré. Malgré mon bon vouloir, du retard avait été pris au fil des semaines, notamment en raison d'un problème d'humidité non connu au départ. La cliente appelait presque chaque jour pour s'enquérir de l'avancement des travaux. Son impatience était palpable, si bien que j'ai fini par lui proposer une visite du chantier pour qu'elle constate de ses propres yeux les problèmes auxquels nous étions confrontés. Et c'est comme ça que je l'ai vue pour la première fois, protégée d'un casque jaune et portant des bottes à cap d'acier. Elle avançait vers moi en enjambant les fils qui jonchaient le sol et en contournant les obstacles avec une grâce féline. Sa démarche subtilement déhanchée ressemblait à celle d'un mannequin déambulant sur un podium. Il n'y a pas un seul ouvrier qui ne se soit pas immobilisé, truelle ou perceuse à la main, pour la contempler. On devait tous avoir l'air de parfaits idiots! Je suis tombée sous son charme immédiatement.

À l'époque, j'étais un jeune trentenaire assoiffé d'ambition qui ne pensais qu'à flamber de l'argent en faisant la fête. Mon entreprise de construction à peine fondée avait connu une rapide croissance grâce au boom du marché immobilier. Mes gars travaillaient fort et on réalisait de gros contrats. Quand je ne travaillais pas, je m'amusais : pick-up, bateau moteur, voyage, etc. Ce que je voulais, je l'achetais. Dans les bars, les filles me tombaient dans les bras.

Mélissa était différente des filles que j'avais fréquentées jusqu'à présent. Son aplomb me sidérait, sa beauté me chavirait. Jamais je n'avais eu autant envie d'une femme. Je lui ai fait une cour frénétique, tandis qu'elle se laissait désirer. Elle occupait toutes mes pensées.

Notre premier baiser a été l'étincelle d'allumage d'une passion fougueuse. Notre attirance n'était pas seulement sexuelle. L'admiration que nous portions l'un pour l'autre contribuait également à alimenter notre flamme. J'aimais parader en société avec cette femme d'affaires éminemment sensuelle et magnifique dont la renommée dans le milieu de la mode progressait rapidement. De son côté, elle s'enorgueillissait d'avoir mis la main sur l'un des célibataires les plus en vue en ville et adorait notre mode de vie fait d'excentricités que seuls les gens libres de toute attache familiale et sans contrainte financière peuvent se permettre.

La seule différence qui nous opposait alors était la vision de notre relation à long terme. Mélissa se laissait griser par ce tourbillon de plaisirs, alors que je commençais à envisager d'officialiser notre union. Je me souviens de la première fois où j'ai évoqué de fonder une famille. J'avais choisi mon moment. Elle reposait alanguie contre moi, devant un feu de cheminée. Nous étions si bien... Le mot bébé a cependant eu l'effet d'une douche froide. Elle m'a repoussé violemment et s'est mise à ricaner méchamment. Sa réaction m'a complètement pris au dépourvu. Je ne reconnaissais plus la femme aux traits adoucis par l'amour que je venais de lui donner. Elle était devenue une inconnue méprisante qui vociférait qu'elle ne s'abaisserait jamais à avoir des enfants, qu'elle n'était pas faite pour ça et que si j'y tenais tant, je n'avais qu'à aller engrosser une autre fille. Elle s'est rhabillée et elle est partie en claquant la porte.

Vous pouvez imaginer dans quel état de désolation cette sortie virulente m'avait laissé. Avec du recul, je réalise que l'intensité de cette scène aurait dû m'alerter.

Mélissa venait de me livrer une facette de sa personnalité dont je ne soupçonnais pas l'existence jusqu'alors, son côté sombre et menaçant. J'aurais dû me méfier, mais je ne l'ai pas fait. J'étais bien trop amoureux.

Je ne l'ai revue que trois semaines plus tard. Trois longues semaines durant lesquelles elle ne m'a donné aucun signe de vie malgré mes nombreux textos, l'implorant de me pardonner. Elle ne voulait pas d'enfant, tant pis. Je pouvais m'en passer, mais pas de Mélissa. J'aurais fait n'importe quoi pour qu'elle revienne. Je me traitais d'idiot en pensant à l'idée saugrenue que j'avais eu d'aborder la question des enfants et, bien que ce soit elle qui s'était montrée odieuse avec moi, j'en venais à m'attribuer la faute de notre dispute.

Elle est finalement réapparue, la mine encore contrariée.

- Un bébé, c'est l'arrêt de mort d'un couple, m'a-t-elle averti. Tu ne voudrais pas qu'un enfant vienne briser la magie entre nous, n'est-ce pas ? Et puis, je ne tiens pas à ce que mon corps soit déformé par une grossesse. Si tu m'aimes vraiment, ne mentionne plus une horreur pareille.

Soulagé qu'elle soit revenue, j'ai juré, même si, au fond de moi, j'aurais voulu lui dire qu'on avait assez d'amour pour trois et que la femme que j'aimais ne se réduisait pas à un corps sublime.

Après avoir soufflé le froid, Mélissa souffla le chaud quelques mois plus tard : elle voulait se marier°! Fou de joie, je lui ai promis un mariage digne d'une princesse et une lune de miel interminable dans des lieux paradisiaques. Nous avons ri et fait l'amour. J'étais à nouveau ensorcelé. Imprévisible Mélissa...

Surfant sur cette embellie, j'ai pris soin de ne plus aborder la question d'un enfant. Nous travaillions beaucoup au sein de nos entreprises respectives et le sujet semblait clos. Comme c'est le cas pour la majorité des couples, nous avions

développé une routine dans notre vie commune. Nous continuions à sortir dans les bars et à prendre part à des sorties mondaines. Mélissa aimait voir du monde et aussi, je m'en rendais compte de plus en plus, se faire voir. Être le point de mire des invités l'excitait. Elle cultivait l'art de se mettre en valeur. Il m'est arrivé de trouver qu'elle en faisait parfois trop et cela me mettait mal à l'aise. Mes tentatives pour lui en faire prendre conscience avec délicatesse ont été si mal accueillies que j'ai fini par renoncer. Personnellement, j'appréciais davantage nos soirées tranquilles devant la télévision et nos soupers en tête à tête. Mélissa se moquait de moi en me traitant de vieux bonhomme. Je prenais ses plaisanteries sur mon caractère casanier à la rigolade au début. Toutefois, leur fréquence et le ton avec lequel elles étaient lancées me dérangeaient de plus en plus. Je me sentais dénigré. Pire, alors que je redoublais d'attention à son égard pour lui faire plaisir, elle semblait irritée de m'avoir dans ses jambes. Je me souviens qu'un jour, elle m'a planté dans le salon en balançant sèchement : « Lâche-moi un peu, OK°? J'ai besoin d'air ».

Remonté contre elle, j'ai attendu son retour nerveusement en me demandant où est-ce qu'elle allait quand elle s'éclipsait de la sorte pendant une heure ou deux.

- Il faut qu'on parle, ai-je annoncé en l'interceptant dans le hall d'entrée à son retour.
- Il est tard, je suis fatiguée.
- On ne peut pas continuer comme ça.
- Cette discussion ne peut pas attendre?
- Non. Tu esquivas chaque fois. J'ai besoin de comprendre pourquoi ma présence t'indispose tant.
- Je suis revenue, là. Ça ne te suffit pas ?
- Qu'est-ce qui passe, Mélissa ?

- Mon Dieu que tu es compliqué, Marc! J'avais besoin de prendre l'air, est-ce si difficile à comprendre? Maintenant, laisse-moi passer, je vais me coucher.

Fin de la discussion. Je n'ai jamais réussi à lui tirer davantage d'explications, ni cette fois-ci, ni les suivantes. De fait, nos altercations se multipliaient, le plus souvent pour des broutilles. Là encore, c'est le lot de bien des couples, me disais-je en philosophant. Pourtant, lorsque je me repassais la dispute, je ne parvenais pas à comprendre ce qui incitait Mélissa à monter sur ses grands chevaux. Qu'avais-je dit ou fait pour l'irriter à ce point ? Je m'en voulais d'avoir gâché le moment passé ensemble. Parfois j'avais le sentiment qu'elle cherchait délibérément à me provoquer pour tester les limites de ma patience, voire de ma docilité. Je courbais l'échine. Je lui mangeais dans la main, comme un chien bien élevé. Et comme un chien, je recevais un os à ronger quand elle était satisfaite.

Progressivement, j'ai appris à ne plus répondre à ces attaques cinglantes, préférant ne pas répondre ou me retirer afin de ne pas envenimer la situation. Rien ne l'énervait plus que de me voir rester de marbre. Cela m'a pris longtemps avant de réaliser que c'était la meilleure attitude possible de ma part pour regagner un peu de pouvoir sur elle.

Et puis un matin Mélissa s'est réveillée en souffrant d'une nausée épouvantable. Elle a fait le décompte de ses jours de cycle pour s'apercevoir qu'elle était en retard de cinq jours. Catastrophée, elle s'est précipitée à la pharmacie pour acheter un test de grossesse et elle s'est enfermée dans la salle de bain pour uriner pendant que je patientais derrière la porte. Je l'entendais répéter à mi-voix : « Mon dieu, faites que ce soit négatif », tandis que dans mon for intérieur je priais pour que le résultat soit au contraire positif. Il l'était.

- Merde ! a juré Mélissa. J'ai dû oublier de prendre la pilule le soir où on était allé au théâtre. On est rentré si tard.

Incrédule, Mélissa fixait encore les deux barres violettes apparues dans la petite fenêtre du bâtonnet. Ses yeux se sont embués de larmes.

- Merde, a-t-elle encore lâché, la voix tremblante cette fois-ci. C'est un accident.

- Un heureux accident.

- C'est de ta faute. Tu n'aurais pas dû me servir un troisième verre de vin.

Je l'ai prise par la taille et l'ai serrée contre moi.

- Gardons-le. S'il te plait.

Dans un rare moment de vulnérabilité, Mélissa s'est mise à sangloter contre mon épaule. J'ai espéré qu'il s'agissait de larmes de joie, mais plus tard, à bien y penser, je crois qu'il s'agissait avant tout de larmes de dépit.

Élodie a ainsi été conçu par « accident ». Pour sa mère, elle restera toujours, hélas, un « accident », une intruse venue perturber sa vie, qu'elle a tour à tour ignorée puis adorée aussi longtemps qu'elle lui servait de faire-valoir, avant de la rabaisser quand Élodie, devenue jeune fille, s'est mise inconsciemment à lui faire de l'ombre. Et moi, j'ai laissé faire. Égoïstement. J'ai fui ma femme pour sauver ma propre peau. Ce faisant, je lui ai offert notre fille en pâture. Je me suis voilé la face. J'ai honte... si honte...

**

Marc Langevin se lève brusquement de sa chaise et marche jusqu'à la fenêtre. Il nous tourne le dos. Un tremblement d'épaules, un sanglot étouffé, un reniflement... Il ne pleure pas. Il devrait. Mais les hommes ont de la difficulté à laisser aller leur trop-plein, ils préfèrent ravalier leur boule de douleur amère au risque qu'elle les étouffe.

Christine et moi gardons le silence, respectueuses de son moment d'introspection et conscientes de ce que ces confidences exigent comme effort et humilité de sa part. Nous attendons la suite en fixant un point imaginaire dans le bureau. Elle finit par arriver avec hésitation, entrecoupée de non-dits, avant de s'enhardir mots après mots, phrase après phrase, pour fournir les jalons d'une chute prévisible.

**

J'avais mis beaucoup d'espoir dans cette grossesse. Un peu naïvement, je me disais qu'elle donnerait un nouvel élan à notre amour et que, maintenant qu'elle se concrétisait, elle cesserait d'être une épée de Damoclès sur notre couple. Mélissa avait accepté de garder le bébé. Je voyais dans ce choix inespéré l'annonce de jours meilleurs : nous allions fonder cette famille à laquelle j'aspirais depuis si longtemps. La perspective de ce bonheur bien simple décuplait mon énergie au travail et faisait de moi un mari heureux et débordant d'attention. Excédée, Mélissa m'envoyait souvent promener en prétextant que je l'étouffais et que je me rendais ridicule. Cela ne m'atteignait pas. Je mettais cette humeur bourrue et belliqueuse sur le compte du stress et des hormones. Tout ce qui comptait, c'était cet enfant à naître.

Elle n'a pas aimé être enceinte. La prise de poids, les nausées ou encore l'apparition de vergetures n'ont cessé d'être des motifs de doléances. Élodie n'était pas encore née qu'elle était déjà accusée des maux dont souffrait sa mère. Je m'étais renseigné : plusieurs femmes ne tirent aucune satisfaction de leur grossesse et il ne faut pas les blâmer pour cela. La fibre maternelle peut prendre du temps à se développer.

Mon optimisme béat m'aidait donc à croire que Mélissa finirait par s'intéresser au bébé après sa naissance. Malheureusement, l'indifférence manifestée durant les

neuf mois de grossesse s'est prolongée après l'accouchement. Mélissa ne développait pas de lien d'attachement avec le bébé et limitait ses interactions avec lui. Irritable et triste, elle passait l'essentiel de ses journées au lit pendant que je jonglais avec les couches et les biberons en lisant religieusement le *Naître et grandir*. Le médecin a diagnostiqué une dépression post-partum sévère. Je ressentais beaucoup d'empathie pour ma femme, mais aussi de la tristesse et, je dois l'avouer, une forme de rancœur. Comment pouvait-elle ignorer notre merveilleuse petite fille ?

Dans ce contexte, je n'ai pas eu le choix que de prendre congé de mon travail pour une durée « indéterminée ». J'ai d'abord pensé pouvoir gérer mon entreprise en travaillant à distance. J'ai vite renoncé. Épuisé par le manque de sommeil et les soins à prodiguer, je bâclais la rédaction de soumissions, omettait des dispositions, outrepassait les échéances. J'ai donc dû me résigner à confier temporairement la direction de mon entreprise à un associé en qui je pensais avoir confiance. Six mois plus tard, j'apprenais que plusieurs employés de longue date avaient été congédiés. De mauvaises décisions, un style de gestion abrasif et plusieurs fâcheuses négligences ont conduit mon entreprise presque à sa perte. J'étais dévasté, au bout du rouleau.

Par chance, Madeleine, ma mère, est venue à la rescousse. À ma demande, elle s'est installée dans la chambre d'amis. Cette décision a fait sortir ma femme de ses gonds : elle m'a traité de pauvre type, un abruti incapable de gérer la situation et de prendre soin de sa famille. Mélissa qui ne portait déjà pas ma mère dans son cœur l'a encore prise en grippe davantage. Pour ne pas me peiner, ma mère tentait de ne rien laisser paraître, mais je sentais bien que l'animosité était réciproque. Il faut dire qu'à partir du moment où j'ai commencé à fréquenter Mélissa, mes visites à ma mère se sont raréfiées. Ma femme trouvait toujours un prétexte pour reporter

nos visites ou les annuler à la dernière minute et, quand nous ne pouvions pas nous soustraire à cette obligation comme à Noël, à Pâques ou à l'occasion des de la fête des Mères, elle se répandait en critiques une fois de retour à la maison : la nourriture était trop grasse et trop salée, la conversation insipide, la décoration désuète et j'en passe. Pris en sandwich entre les deux femmes que j'aime le plus au monde, je me suis longtemps efforcé de les présenter l'une à l'autre sous leur meilleur jour avant de jeter l'éponge.

- Comment peux-tu accepter de te faire parler sur ce ton ? m'a demandé une fois ma mère à la suite d'un commentaire particulièrement désobligeant de ma femme.

- Mélissa est dépressive. Ne lui en veux pas. Cela va lui passer. Elle n'est pas comme ça d'habitude.

Je mentais pour me justifier, même si la voix ténue de ma conscience lui donnait raison. Ses sautes d'humeur et ses attaques humiliantes avaient commencé bien avant la naissance de la petite. J'étais cependant incapable d'expliquer moi-même pourquoi je tolérais ce comportement que je tendais à banaliser. Je m'accrochais à l'amour qui nous unissait, ma femme et moi. Un amour de plus en plus bancal et dysfonctionnel, mais que je devais sauver.

L'ambiance à la maison était infernale et mon humeur devenait massacrant en raison de mes soucis professionnels que je gardais pour moi. Quand Élodie a eu huit mois environ, Mélissa a commencé à sortir de sa léthargie. Un beau matin, elle s'est levée, maquillée et habillée soigneusement, puis est partie travailler le sourire aux lèvres en claironnant « *I am back* ».

Légère comme un papillon, elle vaquait à nouveau à ses obligations professionnelles et sortait le soir avec un cercle d'amis dont la plupart m'étaient étrangers. Elle faisait des projets dont j'ignorais si je faisais partie hormis lorsqu'il

était question de voyages et de dépenses folles. Pendant ce temps-là, je me ronguais les sangs, je ne me rasais plus et je buvais plus que raisonnablement. En fait, plus elle remontait la pente et plus je la dégringolais.

Un dimanche matin, après qu'elle ait fait la grasse matinée, je lui ai fait part de mon intention de reprendre le travail moi aussi. À défaut d'avoir trouvé une place à plein temps dans une garderie et vu que les services de ma mère ne constituaient pas une option, je proposais qu'elle et moi passions chacun une journée par semaine pour garder le bébé.

- Pas question ! a-t-elle rétorqué froidement. Tu l'as voulue, occupe-toi d'elle!

J'étais renversé. Ainsi percevait-elle toujours sa fille comme un fil à la patte l'empêchant d'agir égoïstement à sa guise! Une vague de dégoût m'a emporté. Cette fois, elle dépassait les bornes. Je l'ai brusquement saisie par l'avant-bras la forçant à reculer contre le mur.

- Tu ne t'en tireras pas comme ça, Mélissa Dickner, l'ai-je menacée. Je me suis montré patient, mais c'est fini. Il est temps que tu arrêtes de ne penser qu'à ta petite personne. Tu as une fille, bon sang ! Elle a besoin de toi !

- Je n'ai jamais souhaité devenir mère, tu le sais très bien!

- Nous avons fait le choix, ensemble, de la garder.

Elle a paru déstabilisée un instant comme si elle se reconnectait aux émotions qui l'avaient amenée à prendre cette décision. Je resserrais mon emprise.

- Merde, lâche-moi Marc, tu me fais mal.

- Pas avant que tu n'aies écouté ce que j'ai à te dire.

Mon ascendant physique me donnait le courage de l'affronter. C'était maintenant ou jamais.

- Mon entreprise est en faillite.

Elle a écarquillé les yeux de surprise.

- Mais... mais... notre voyage à Paris ?
- Oublie ce maudit de voyage ! Tu ne comprends pas ce que je viens de te dire ? crié-je. Je suis dans le rouge à la banque ! Quand donc vas-tu arrêter de ne penser qu'à toi ?

J'étais révolté. La colère accumulée en moi grondait tel le magma au fond du cratère. Il fallait que je me contienne avant qu'elle n'explose et que je ne commette des gestes irréparables. J'ai lâché Mélissa. Avec mon poing, j'ai frappé violemment dans le mur juste à côté de son visage en sacrant. Puis, vidé, je me suis écroulé dans le canapé et j'ai sangloté comme je ne l'avais jamais fait.

Mélissa s'est approchée en massant son bras. La marque de mes doigts y était bien visible. Imperturbable, elle m'a dévisagé avec mépris.

- Regarde ce que tu es devenu, Marc Langevin : un zéro. Tu n'as plus d'entreprise, plus d'argent. Tu n'as plus les moyens de gâter ta femme. Tu ne parviens même plus à la baiser correctement.

Cette allusion directe à mes problèmes d'érection, de plus en plus fréquents depuis la naissance d'Élodie, a eu l'effet d'une flèche décochée en plein cœur. Ma virilité était atteinte. J'aurais pu me défendre en plaidant que tout cela ne serait pas arrivé si je n'avais pas eu à me démener seul au cours des derniers mois. J'aurais pu répliquer que j'ai sacrifié mon entreprise pour prendre soin de notre famille. J'aurais pu..., mais je n'ai rien répondu. Quelque chose s'est brisé en moi.

**

Marc Langevin nous fait face, la mâchoire serrée, une veine saillante dans le cou. Pauvre homme, me dis-je. Avoir enduré tout ça... cela n'a aucun bon sens.

Comment un homme de sa stature a pu subir le joug de sa conjointe aussi longtemps?

Son récit poignant me bouleverse. Même s'il n'est pas encore directement question d'Élodie, je comprends que ce long détour est essentiel.

L'horloge affiche 14 h 45. La durée prévue de la rencontre était d'une heure. Nous aurons manifestement besoin de plus de temps. Christine prend des notes et paraît songeuse. J'espère qu'elle ne va pas proposer de suspendre l'entretien et de fixer un autre rendez-vous.

- Ça va ? s'informe-t-elle avec délicatesse. Souhaitez-vous poursuivre ?
- Il faut que j'aille jusqu'au bout, acquiesce-t-il gravement. Curieusement, cette violente dispute a marqué un autre tournant dans notre relation et, surtout, dans celle entre Mélissa et Élodie. Ma femme s'est mise à s'intéresser à elle, d'abord avec une certaine réticence puis avec un enthousiasme inattendu. J'ai tant voulu y croire...

**

Pour panser mes plaies, il fallait que je parte de la maison. Avec le goût amer de l'échec dans ma bouche, je me suis réfugié chez ma mère pour ce que j'entrevois être une séparation temporaire d'avec Mélissa. Je pensais que quelques jours d'isolement et de repos me permettraient de réfléchir avant de revenir reconquérir le cœur de ma femme. Au lieu de ça, je me suis effondré. La dépression m'a happé sans crier gare et l'alcool est devenu mon triste compagnon des mois durant.

Au cours de cette sombre période, je n'ai maintenu que de brefs contacts avec Élodie. Comme ma proposition de garde alternée à la maison ne tenait plus la route dans les circonstances, Mélissa a pris les choses en main et a engagé une nounou à domicile sans me consulter. Elle la payait pour tout faire : le ménage, la cuisine,

les commissions et, bien sûr, s'occuper de la petite. Le salaire versé dépassait nos moyens, on s'est endetté. Malgré mes réticences, je n'avais pas d'autres choix que de laisser ma femme gérer la situation. Abruti par l'alcool, je n'étais vraiment pas de taille à argumenter avec elle.

Grâce à la patience et la fermeté de ma mère, j'ai fini par redevenir sobre et c'est les idées claires que je me suis attelé à rebâtir mon entreprise à raison d'un travail acharné de douze à quinze heures par jour. Cela n'a pas été facile de gagner à nouveau la confiance des donneurs d'ouvrage. Contrat après contrat, employé par employé, j'ai néanmoins réussi. Ce succès m'a redonné la confiance dont j'avais besoin pour faire face à ma relation conjugale et entrevoir un retour à la maison qui s'est, somme toute, bien déroulé malgré mes appréhensions.

- Tiens, te revoilà, s'est borné à dire Mélissa.

On aurait dit que j'étais parti au dépanneur il y a dix minutes. Son indifférence m'a vexé, mais au moins elle ne m'avait pas claqué la porte au nez. Je crois même qu'elle était plus heureuse de mon retour au bercail qu'elle ne voulait bien l'admettre. Les ragots du voisinage l'embarrassaient.

La séparation a eu du bon. Elle a fait baisser la pression d'un cran entre nous. En outre, « libérés » en quelque sorte de l'épineuse question de la garde du bébé, nous pouvions nous investir dans notre carrière respective. Le succès était à nouveau au rendez-vous. En effet, la chaîne de salons de beauté prenait aussi de l'expansion, ce qui contribuait à la bonne humeur de Mélissa. Elle planifiait aussi un projet de magazine. Toute cette énergie créatrice la faisait rayonner de plus belle. Malgré nos discussions passées acerbes, je ne pouvais m'empêcher de l'admirer. Et de l'aimer encore comme un fou.

Nous figurions ainsi publiquement à nouveau parmi les couples chanceux auxquels tout semble réussir. Cette réussite reléguait nos difficultés conjugales en second plan. Dans l'intimité, les accrochages demeuraient. J'avais pris le parti de courber l'échine, me concentrant sur mon travail et sur Élodie à laquelle je consacrais tout mon temps libre. Souriante et mignonne comme un cœur, elle s'adaptait à notre rythme de vie familiale décousu.

Un jour, une journaliste a approché ma femme pour réaliser une entrevue sur son parcours professionnel et personnel. L'article l'a mise en valeur comme une battante à l'ascension exceptionnelle retraçant sa jeunesse difficile jusqu'aux honneurs reçus dans l'industrie de la coiffure et des soins esthétiques. La journaliste a proposé de prendre une photo de Mélissa avec Élodie pour souligner ce qu'elle nommait « la réussite de sa conciliation travail-famille ». La photo choisie pour faire la page couverture du magazine montrait ainsi Mélissa, splendide et rayonnante portant fièrement notre fille toute coquette sur une de ses hanches. À la suite de la parution de l'article, la photo a été reprise maintes fois sur les réseaux sociaux et les *like* ont déferlé.

C'est à partir de ce moment, je crois, que Mélissa a saisi à quel point elle pouvait tirer avantage de la petite. Élodie n'était plus un boulet, mais une corde de plus à son arc. Une corde qu'elle pouvait tendre ou relâcher à sa guise pour atteindre ses propres cibles : le succès, les éloges et la reconnaissance.

Mélissa s'est ainsi mise à agir avec Élodie comme avec une poupée qu'on peigne, habille et promène ostensiblement. Chaque occasion était bonne pour l'emmener au salon. J'aurais préféré qu'Élodie reste à la maison avec sa nounou plutôt que de trainer au salon à respirer les effluves des teintures capillaires et dans le bruit assourdissant des séchoirs, mais comme d'habitude Mélissa n'en faisait qu'à sa tête. Elle plaidait que les clientes étaient ravies de s'en occuper pendant

qu'elles patientaient dans la salle d'attente. Progressivement, elle lui a même emménagé sur place un petit royaume pour jouer, château de princesse inclus. J'ai congédié la nounou.

Pour tout ce qui concernait les soins de base, par contre, ma femme n'assurait pas. Pire, elle m'imputait les conséquences de ses négligences. Par exemple, lorsqu'Élodie fréquentait la maternelle, combien de fois n'a-t-elle pas oublié de la récupérer à la fin de la journée ? Je recevais un appel de la personne responsable du service de garde me priant de venir rapidement chercher notre fille avant la fermeture du service. Laissant tout en plan derrière moi, je me précipitais et arrivais là, me confondant en excuses sous le regard chargé de désapprobation de l'éducatrice. Je passais pour le père indigne. Ce n'était rien toutefois à comparer avec les questions de la petite.

- Elle est où, maman ?
- Au travail.
- Pourquoi elle n'est pas venue me chercher ?
- Je ne sais pas. Elle a dû avoir un empêchement.
- C'est quoi un empêchement?
- Un contretemps, une difficulté qui fait en sorte qu'elle a été retardée.
- Moi j'aime pas les empêchements. C'est long d'attendre.
- Je suis désolée, ma chérie.
- Pourquoi les autres mamans, elles n'ont pas des empêchements?
- Elles doivent en avoir de temps à autre.
- Tu en as, toi?
- Cela m'arrive.
- Si tu as aussi des empêchements, c'est qui, qui va venir me chercher?

Mélissa et Élodie formaient un joyeux duo, de plus en plus fusionnel. Qu'importe si j'en étais exclu, en autant que la petite s'épanouissait. Après une si longue période de désintérêt, les marques d'attention de sa mère, même excessives étaient inespérées. Je n'allais pas m'en plaindre. Et puis, honnêtement, j'avais davantage de temps à consacrer à mon travail.

« Il n'est pas de pire aveugle que celui ne veut pas voir », dit le dicton. J'en ai été, hélas, le parfait exemple. J'ai fermé les yeux sur plusieurs incidents qui auraient dû m'alerter. Insignifiants pris isolément, ils se sont agglutinés pour former une vague déferlante dont le ressac ne pouvait qu'être destructeur.

Quand Élodie a eu trois ans, Mélissa a entrepris de lui apprendre les lettres de l'alphabet. À quatre ans, Élodie savait lire. « Les enfants sont des éponges, c'est quand ils sont jeunes qu'il faut leur bourrer le crâne », plaidait ma femme. Je n'étais pas d'accord. Toutefois, Élodie se montrait studieuse, alors je n'intervenais pas. Il a fallu la perspicacité de ma mère pour que je comprenne qu'elle n'obéissait que pour faire plaisir à sa maman sous la promesse de récompenses.

Un soir, j'ai trouvé Élodie en pleurs. Mélissa l'avait punie en la privant de participer à une fête d'amies parce qu'elle avait mal complété un exercice dont le niveau outrepassait largement les aptitudes d'un enfant de si bas âge. Cette fois, je me suis fâché. J'ai catégoriquement défendu à Mélissa de poursuivre de tels apprentissages.

- Laisse-la donc jouer à la place ! Elle n'a que quatre ans et demi, bon sang ! Laisse-la respirer !

- Tu es bien mal placé pour donner des conseils. Tu as passé de justesse ton examen de secondaire 5 !

- C'est un coup bas, Mélissa. Ne pas avoir poursuivi plus loin mes études est mon plus grand regret, tu le sais. Toutefois, cela ne m'a pas empêché de réussir.

- Ouais, mais j'ai d'autres ambitions pour elle.
- Arrête, je te dis. Elle apprendra ce qu'elle a à apprendre à l'école.
- À l'école, on nivelle l'enseignement par le bas, c'est bien connu. Enfin, tant pis, puisque tu insistes.... Elle sera donc vouée à devenir une enfant bien ordinaire.

Et puis, il y a eu cette fixation sur le ballet et la gymnastique. Dans l'esprit de Mélissa, une petite fille doit acquérir grâce et souplesse. Davantage portée vers les sports d'équipe et le plein air, Élodie a rechigné d'emblée à suivre de tels cours. Je m'y suis opposé aussi jusqu'à ce qu'elle-même se ravise.

- J'ai changé d'idée, papa.
- Tu en es certaine ? Tu n'es pas obligée de suivre ces cours si tu en as envie. Le *soccer*, c'est très bien aussi.

- Une autre fois, peut-être. Là, je vais aller à la gym et à la danse.

Perplexe, je me suis penché pour être à sa hauteur.

- Dis-moi, ma puce, est-ce que tu as peur que maman se fâche si tu n'y vas pas ?

Élodie avait secoué vigoureusement la tête de droite à gauche, les yeux embués de larmes.

- C'est pas bien, papa, de me demander ça. Maman dit que tu te méfies d'elle.

Tirillée entre deux parents qui ne s'entendent plus, manipulée par sa mère, comme ma petite fille avait l'air perdu...

- Excuse-moi. C'est correct si tu veux finalement faire de la gym et du ballet. Si tu en as assez ou que ça ne va pas, tu me promets de me le dire ?
- Promis, papa.

Elle a tenu sa promesse. À sa manière, en somatisant. Et je n'ai pas compris son message transmis à travers son grattage compulsif et les maux de ventre dont elle se plaignait. Au moment de se préparer pour les cours, elle filait en effet à la toilette. Sa mère lui hurlait de se dépêcher. Comme la situation se répétait, elle a finalement décrété qu'Élodie se passerait de déjeuner les matins où il y avait entraînement pour laisser ses intestins au repos !

Durant les cours, la petite donnait son 200%, mais la jambe n'était jamais assez haute, le cou assez tendu, la pirouette assez bien exécutée aux yeux de Mélissa. Je l'implorais de modérer ses attentes. Évidemment, au lieu de se remettre en question, elle réussissait à remettre les torts sur mon dos.

- Ne me dis pas comment l'éduquer, alors que tu me l'as laissée sur les bras pendant que tu te saoulais comme un ivrogne.

Bref, nous n'arrêtons pas de nous quereller à nouveau. Je cédaï la plupart du temps. Pour faire plaisir à ma femme, parce qu'elle me convainquait qu'elle avait raison, par lassitude... pour autant de raisons non valables. J'avais certainement ma part de torts, toutefois je crois avoir toujours été animé de bonnes intentions. Je voulais sincèrement sauver notre couple et garder notre famille unie. Y tenait-elle autant que moi ? Rien de moins sûr. Son comportement était plutôt régi en fonction de ses propres intérêts. Lorsqu'elle se montrait méchante, pleine de rancœur, je me demandais s'il ne lui manquait pas quelque chose au fond d'elle-même.

Ses remarques acerbes s'accumulaient et finissaient par me faire sortir de mes gonds, me transformant en quelqu'un que je ne voulais pas être. Notre relation était devenue toxique. Je ne parlais pas de cet échec autour de moi. Pire, j'avais honte d'avouer à ma mère ou à mes amis proches que je subissais une telle emprise de la part de mon épouse. Généralement, n'est-ce pas l'homme qui se montre dominant

? L'inverse est plus invraisemblable, je craignais qu'on ne me croie pas. Appelez ça de l'orgueil mal placé, si vous voulez.

J'avais conscience d'être sur une pente glissante, dangereuse non seulement pour moi, mais de plus en plus pour Élodie. Ma passivité l'exposait aux excentricités et aux sautes d'humeur de sa mère. Les fils de la toile d'araignée tissée par Mélissa se resserraient autour de ma petite fille. Le piège se dressait, subtil et redoutable, se refermant de plus en plus. Chaque faux compliment, chaque remarque sournoise devenaient un habile appât. J'ai essayé de m'interposer, croyez-moi. Mais j'étais moi-même une proie dans lequel Mélissa avait injecté son venin depuis plusieurs années. La lâcheté se répandait dans mes veines. Aussi ignoble que cela puisse paraître, j'en venais à songer que si Élodie devenait son butin, alors j'aurais peut-être une chance de sauver ma peau.

Alors, plutôt que de faire face, j'ai refusé de voir les évidences. J'ai laissé Élodie devenir une marionnette dans les mains de sa mère. Lorsque ses yeux m'envoyaient des signaux de détresse, je détournais le regard. Sa souffrance silencieuse m'était intolérable. Elle s'ajoutait à la mienne, latente et vicieuse.

Un soir où je me sentais particulièrement abattu, j'ai à nouveau bu plus que raisonnablement. L'alcool m'a chauffé l'esprit et c'est en vociférant des injures à Mélissa que j'ai tambouriné à la porte de la maison. Une dispute éprouvante s'en est suivie sur le perron. Les voisins m'ont entendu menacer ma femme et ils m'ont vu quitter en titubant.

Mélissa a exigé le divorce dès le lendemain. Le témoignage des voisins a joué contre moi lors de l'audience devant le tribunal pour décider de la garde d'Élodie. Mélissa a déployé tout son charisme et son charme pour convaincre le juge de lui accorder la garde exclusive de notre fille. Elle avait préparé un dossier volumineux, dans lequel elle avait consigné mes moindres écarts depuis plusieurs années et

donner aux faits une interprétation tout à fait personnelle. Enchaînés les uns aux autres des détails anodins concourraient à faire de moi un père négligent. Il y avait une forme de préméditation troublante dans la façon avec laquelle elle avait colligé autant d'éléments. Elle m'a démolé.

J'aurais pu défendre ma cause devant le juge. J'étais cependant à ce point anéanti que ma seule volonté était que ce calvaire finisse. À peine ai-je eu la force de souligner le dévouement dont j'avais fait preuve à la suite de l'accouchement et les sacrifices financiers auxquels j'avais dû me résigner pour prendre soin de la petite. Un père moins faible que moi aurait brandi l'enjeu de la santé mentale et physique d'Élodie.

La garde a été confiée à Mélissa, j'ai obtenu la moitié des vacances scolaires et un weekend sur deux.

C'est ainsi que j'ai lâchement abandonné ma fille.

**

Son récit terminé, Marc Langevin paraît épuisé. Livide, il nous regarde à tour de rôle, d'un air craintif comme s'il redoutait notre jugement. Christine lui sourit avec bienveillance.

- Merci, monsieur Langevin. Je sais que ce n'est pas facile de se confier de la sorte. J'apprécie votre transparence.

- Quel père infâme suis-je donc pour avoir agi de la sorte ? Je ne me le pardonnerai jamais.

- Vous devriez vous pardonner. On ne bâtit rien de solide sur de la culpabilité. Cependant, ce n'est pas un processus facile, c'est pourquoi je vous conseille vivement de consulter pour vous faire aider.

- Je vais y penser.

- C'est en vous affranchissant de ce passé douloureux que vous pourrez aider votre fille. À cet égard, votre témoignage d'aujourd'hui constitue une première étape importante.

- Qu'est-ce qui va se passer concrètement à présent ?

- Je crois qu'il serait souhaitable que votre fille aille habiter chez vous en sortant d'ici.

- Mélissa s'y opposera en faisant valoir ses droits de garde.

- Les droits de garde peuvent être modifiés en fonction de l'intérêt de l'enfant. En outre, la situation actuelle n'est pas la même qu'au moment de votre divorce, si bien que la décision du tribunal peut être revue. Le juge sera d'autant plus enclin à vous accorder la garde si Élodie exprime elle-même son souhait d'habiter avec vous. Comme elle est âgée de 16 ans, son opinion sera hautement considérée par le juge.

- Ce n'est pas gagné, alors. Pour cela, il faudrait qu'elle accepte de briser son mur du silence.

- Il est pourtant essentiel que vous ayez cette conversation avec elle.

- Je n'y arriverai pas. Comment voulez-vous que je lui dise qu'elle devrait quitter sa mère, que celle-ci nuit à sa santé ? Élodie va se replier comme une huitre.

Dans un geste spontané, je m'empare de la main de Marc Langevin. Je parle avec précipitation, l'implorant presque.

- Vous ne pouvez pas renoncer avant d'avoir essayé ! Racontez-lui votre histoire ! Parlez-lui avec votre cœur, en toute simplicité, comme vous venez de le faire avec nous. Élodie ne se doute pas de ce que vous avez enduré vous-même. Dites-lui que vous savez ce qu'elle ressent, rassurez là.

- Mais je ne peux pas décrire sa mère comme un monstre ! Même si c'est ce qu'elle est !

- Pourquoi pas ? VOUS avez subi la domination de votre femme, VOUS savez que votre fille en est également victime, POURQUOI est-ce si compliqué d'en parler ouvertement et d'en éloigner votre fille?

- Parce qu'Élodie adore sa mère, comme j'ai adoré Mélissa...
- Bon sang ! Ce n'est à rien n'y comprendre !
- Laisse-moi intervenir, Solange, s'il te plaît, intervient doucement Christine. Ce n'est effectivement pas si simple... Pourquoi les papillons de nuit persistent-ils à se rassembler autour des lampes alors qu'ils finissent toujours, soit par se faire manger par un prédateur, soit par succomber à cause de la chaleur ? Le fait est que ces créatures continuent de se laisser prendre au piège mortel de la lumière artificielle, car elles sont fascinées par cette lueur et qu'elles ont besoin d'une source lumineuse pour se guider...

Christine marque une pause pour nous laisser à Marc Langevin et moi le temps d'approfondir l'analogie. Puis, se tournant vers le père d'Élodie, elle précise ce qu'elle attend de lui.

- Vous n'avez pas à qualifier madame Dickner. Quand vous parlerez à Élodie, tenez-vous-en à vos émotions, à la façon dont elle a agi avec vous et ce que cela a provoqué en vous. C'est mon rôle d'expliquer à Élodie en quoi sa relation avec sa mère est toxique et de lui dresser le portrait psychiatrique de cette dernière. Je vais devoir déconstruire l'image idéalisée qu'elle s'en est faite et l'amener à ouvrir les yeux sur son propre statut de victime auquel, au fil du temps, elle a fini inconsciemment par s'identifier. Il va sans dire que cela ne se fera pas du jour au lendemain. Il faudra franchir l'étape cruciale au cours de laquelle elle va devoir admettre qu'elle a été manipulée. Prendre conscience de cette emprise est effroyable, car les victimes ne se sentent pas capables de s'en détacher. Rompre avec cette emprise est vécu par la victime comme une petite mort, le deuil d'une

partie d'elle-même... Ce processus est éprouvant et nécessite un accompagnement psychiatrique étroit.

- Je m'y engage. Plus jamais je ne laisserai ma fille tomber.
- J'en suis convaincue. Avant d'en arriver là toutefois, vous comprendrez que je dois aussi m'entretenir avec madame Dickner.
- Elle niera tout ! Elle ment comme un arracheur de dents!
- Faites-moi confiance, je sais pertinemment à quoi m'attendre. En outre, mon rôle n'est pas de confronter votre version à la sienne. Il est néanmoins essentiel que cet entretien ait lieu afin que je puisse compléter le rapport que je remettrai au Dr Hébert. Combiné à l'évaluation médicale de votre fille, il vous sera utile dans le cadre de vos démarches pour obtenir une ordonnance de sauvegarde du Tribunal en attendant une instruction de fond.
- Je vais avoir besoin d'un avocat.
- Je vous le conseille, en effet, car l'instance judiciaire en droit familial est complexe. N'hésitez pas à consulter le site [Educaloi](#) du gouvernement du Québec entretemps, vous y trouverez de l'information utile.

M. Langevin se lève pour nous saluer. Sa poignée de main est vigoureuse, ses yeux rougis empreints d'une détermination nouvelle. L'homme qui se tient debout devant nous me paraît plus grand et plus fort qu'à son arrivée dans le bureau quelques instants plus tôt.

Le masque de ma mère

Élodie

Papa a fait irruption dans ma chambre il y a une heure avec la mine atterrée de celui qui entrevoit la fin du monde. Il m'a demandé de l'écouter attentivement parce qu'il devait me raconter une longue histoire, la sienne et aussi la mienne, « la nôtre, ensemble, séparément, comme des électrons qui tournent autour d'un noyau nommé maman pour former un atome toxique ».

Je suis nulle en sciences physiques et en chimie. C'est la matière que je déteste le plus à l'école.

- Je ne comprends rien à ce que tu essaies de me dire, l'ai-je taquinée pour le détendre.

Pauvre papa, il était vraiment confus. Cherchant ses mots, il a bifurqué vers la biologie en développant une espèce d'allégorie d'insectes qui se font griller le soir en se collant trop près des lumières.

J'ai soupiré en levant les yeux au ciel. Il a lâché un chapelet de sacres dignes de vous mener droit en enfer, a fait le tour de ma minuscule chambre de vingt mètres carrés, puis a gratté nerveusement sa barbe de trois jours avant d'expirer bruyamment et de revenir s'asseoir près du lit.

C'est alors que j'ai remarqué ses yeux brillants de larmes. J'aurais pu me noyer dedans. Avant même qu'il ne prenne la parole, j'ai su que le moment de vérité était arrivé. Il m'a pris dans ses bras en me demandant pardon tout en caressant mes cheveux : pardon de ne pas avoir été à côté de moi quand j'avais mal, quand j'étais seule, quand je m'infligeais des souffrances physiques. Pardon d'avoir cédé à

l'alcool, pardon d'être parti, pardon de ne pas s'être battu pour avoir la garde partagée. Pardon, enfin, du chagrin qu'il s'apprêtait à me causer encore en me rapportant ce qu'il venait de partager avec l'infirmière et la psychologue.

Blottie contre lui, je pardonnais tout, consciente que la blessure à venir serait la plus douloureuse et profonde de toutes celles que j'avais connues auparavant: l'amputation du membre central de notre famille.

Papa a parlé abondamment, de façon confuse et hachée à coups d'allers-retours entre le passé et le présent, mais avec une franchise dont je ne doutais point. Je l'ai écouté sans l'interrompre, consciente que cet épanchement lui faisait du bien, en me demandant si moi aussi, un jour, je pourrai déposer mon lourd bagage d'émotions refoulées.

Maintenant qu'il s'est interrompu, il guette ma réaction, les traits du visage tendus et les sourcils en accent circonflexe. Il a l'air d'un petit garçon perdu. Durant un instant, je me demande lequel de nous est l'adulte.

Bouleversée par ce moment de vérité père-fille, j'oscille entre soulagement et tristesse, reconnaissance et incrédulité. Je souris faiblement. Que dire sans ouvrir ma propre trappe?

- Ça va aller, papa.

Il opine gravement.

- Oui, à partir de maintenant, ça va aller.

La conversation reprend alors, posée et fluide. Nous évoquons pêle-mêle des souvenirs familiaux, des impressions, des regrets.

- Tu te souviens de la fois où tu t'es fait attaquer par des fourmis rouges ? lance mon père. Tu devais avoir trois ans environ.

- Ben, non, j'étais bien trop jeune !
- Tu as raison. Nous étions au lac Elgin, au chalet de ta grand-mère. Chaque été, même avant ta naissance, nous y séjournions environ deux semaines à l'occasion des vacances estivales. Pour moi, c'était un incontournable. J'y ai passé ma jeunesse à jeter des cailloux dans l'eau, taquiner le poisson et faire du ski nautique. J'anticipais déjà le moment où tu serais assez grande pour t'initier à la pêche. Ta mère n'a jamais trop aimé se salir, alors elle passait ses journées à lire en se prélassant sur la balançoire. Cela ne lui plaisait pas quand tu revenais les genoux sales et les ongles noirs après avoir gratté la terre aux côtés de mamie dans le potager. Elle se gardait de tout commentaire en sa présence, mais une fois seule avec nous, elle ne manquait pas de critiquer ce qu'elle appelait « ma propension à faire d'Élodie une souillon » et elle te tançait pour avoir tâché tes vêtements.

Un jour, je t'ai emmenée sur un sentier de randonnée qui bordait le chalet. On n'a pas marché longtemps, car tu étais haute comme trois pommes et te fatiguais vite, avant que tu ne réclames une pause. Je t'ai désigné une souche d'arbre où s'asseoir. Quelques minutes plus tard, je t'ai entendue pousser un cri strident : « Piiiiique, partout, piiiique !! ». Tu gigotais sur place en te secouant. Tu avais des fourmis partout sur tes jambes, et pas n'importe lesquelles. Des rouges avec mâchoires et aiguillon, drôlement agressives. Elles grouillaient, les maudites, s'accrochant à ta peau et en y laissant des zébrures. Je les chassais si vigoureusement avec ma main que j'avais l'impression de te frapper chaque fois. Les bestioles réussissaient à me piquer également et ne cessaient de rappliquer malgré tout. C'était épouvantable, il y en avait même dans les plis de tes vêtements, alors je t'ai déshabillée au complet et me suis rué vers le chalet en te portant dans mes bras.

Ta mère m'a foudroyé du regard et a pris le relai en gardant son sang-froid. Elle t'a douchée avec de l'eau froide, puis a appliqué un antihistaminique sur tes piqures qui enflaient déjà. Je suis ensuite retourné près de la souche pour récupérer tes vêtements qui regorgeaient encore de fourmis et je les ai jetés dans une poubelle. Je me sentais nul. Moi qui imaginais déjà comment t'enseigner à mettre un ver sur un hameçon, je n'avais même pas été assez futé pour faire attention à l'endroit où t'installer ! Ridicule. Je me disais que ta mère, elle, n'aurait pas commis une telle insouciance. Si bien que lorsqu'elle a décrété que tu passerais le reste des vacances à jouer avec tes poupées Barbie sur la terrasse, j'ai approuvé docilement.

- Aïe ! Comme cela a dû être douloureux !
- Les boursouflures sont restées en place un jour ou deux. La culpabilité qui me rongait a duré plus longtemps.
- Voyons, papa, c'était un accident !
- C'est ce que ta grand-mère me répétait aussi. Toutefois, il s'ajoutait à la liste d'incidents qui me donnaient l'impression de n'être jamais à la hauteur lorsque je m'occupais de toi. Tiens, par exemple, tu te souviens de tes cours de ballets?
- Oh que oui ! Et surtout de l'atroce madame Patrowski ! Elle me terrorisait !
- Une excellente professeure, jadis danseuse étoile : ta mère ne jurait que par elle.
- Mouais, mais elle se montrait si dure avec nous, nous forçant toujours à plus de souplesse. Un jour que j'en avais eu assez de m'étirer le cou, j'ai pris mon courage à deux mains et j'ai rétorqué que je ne m'étais pas inscrite à son cours pour devenir une girafe. À partir de là, elle m'a pris en grippe en déclarant qu'on n'avait jamais vu de danseuse avec un cou de taureau et que, de toute façon, j'étais trop grassouillette pour avoir un quelconque avenir dans cette discipline.

- Merde, je ne savais pas ! Pourquoi tu ne m'en as pas parlé?
- Honnêtement, papa : si je l'avais fait, est-ce que cela aurait vraiment changé quelque chose°? dis-je doucement.
- Je m'excuse, Élo. Tu as raison. Je savais que ces cours représentaient un calvaire pour toi. Je le savais, et je n'ai rien fait.
- Mais tu m'emmenais au restaurant ensuite ! Pizza ou frites, suivies d'un cornet de crème glacée ! Cela me réconfortait.
- Oui, c'était notre secret à nous...
- Jusqu'au jour où maman l'a découvert parce que j'avais une tâche de graisse sur mon chemisier.
- Ce qui m'a valu une autre série de remontrances : « Si tu tenais vraiment à ta fille, tu ferais attention à son alimentation... Si tu voulais vraiment qu'elle réussisse au ballet, tu ne la laisserais pas s'empiffrer... ».
- Maman bannit le gras et le sucre à la maison. Je n'ai jamais le droit à de la pâtisserie, ni à du fast-food. C'est avec Charline que je suis allée la première fois manger un hamburger chez MacDo.
- Pauvre chérie, ta mère a décidé beaucoup de choses sans te consulter, n'est-ce pas ? Ce que tu as droit de manger ou pas, le linge que tu peux porter ou pas, tes fréquentations, tes activités...
- J'ai toujours cru qu'elle agissait ainsi en fonction de ce qui est le mieux pour moi.
- La vérité est que ces choix étaient davantage dictés en fonction de son propre intérêt.
- C'est dur à admettre, papa.

- Très dur.
- Elle m'aime, dis ?
- ...

Je me mets à pleurer doucement. Je me sens trahie. Papa essuie mes larmes avec son pouce.

- La réponse n'est pas facile, ma puce. Je ne suis pas certain d'y voir clair moi-même. Il doit y avoir de l'amour, oui. Elle t'a aimée et elle t'aime encore, je veux y croire. Est-ce qu'elle t'aime de la bonne manière ? Rien de moins évident. Je voudrais pouvoir te rassurer sur ce point, mais je manquerais de conviction et de recul. J'ai été manipulé, comme toi. Et nous le sommes encore, tant que nous n'aurons pas compris comment nous sortir de ce cercle infernal.

- Mais, est-ce qu'elle t'a aimé, toi?

- Oui. Ta mère et moi nous sommes aimés passionnément, au début de notre relation. J'ose croire que cet amour était sincère. Je n'ai pas l'esprit assez retors pour imaginer qu'elle n'ait jamais rien éprouvé pour moi. Puis, avec les années, une certaine froideur s'est installée. De sa part du moins. Toutes les petites attentions dont je la comblais habituellement semblaient l'agacer. Ensuite, j'ai traversé une mauvaise passe et l'argent rentrait moins. Ta mère a toujours été une grande dépensière. Peu importait si mes affaires rapportaient gros ou pas, les comptes des cartes de crédit, eux, ne dégonflaient pas. Elle tenait mordicus à un son rythme de vie. L'argent devenait une source récurrente de conflits entre nous.

- Moi aussi, j'étais une source de dispute, non ?

- À mon plus grand regret. Elle et moi ne formions pas une équipe parentale. On était plutôt des rivaux. Si tu me démontrais trop d'affection, elle me soupçonnait de te remonter contre elle. Elle attendait tout de moi et son contraire. Je mettais

tellement ta mère sur un piédestal que j'étais convaincu d'être constamment dans l'erreur. Et toi, tu étais là entre nous, pauvre petite puce, ballotée entre deux adultes qui se déchiraient. Le divorce devait mettre fin au climat toxique dans lequel tu évoluais à la maison. Si j'avais su à quel point ton quotidien allait devenir plus atroce encore...

- Ce n'est pas ta faute, papa. Tu ne pouvais pas deviner.
- Si, j'aurais dû. Les signes avant-coureurs étaient là. Ils s'immisçaient sournoisement dans notre quotidien. Tous ces reproches que ta mère te faisait pour un rien...
- Quand je demandais quelque chose ou que j'exprimais mon désaccord, maman répondait souvent que si je l'aimais vraiment je n'insisterais pas. Elle fait ça encore aujourd'hui.
- Ce n'est pas normal, ma chérie. Ça ne se peut pas de dire des choses pareilles à son enfant. C'est du chantage affectif.
- Oh, papa, une mère peut-elle vraiment marchander son amour ?

**

Papa s'est retiré après m'avoir étreinte longuement. La psychiatre doit passer me voir.

D'ici là, je demeure en boule dans mon lit. Notre échange a ravivé tellement d'émotions. Nos âmes perdues se sont accrochées l'une à l'autre et nos cœurs privés d'amour ont pleuré ensemble. Entre nous, une souffrance identique et indicible, dont les racines se nourrissent d'une estime de soi anéantie, d'humiliations récurrentes et d'espoirs brisés.

Des aveux, des confidences, des excuses. Et maintenant ?

Est-ce le moment de tourner le miroir vers ma propre existence ? Suis-je capable d'une introspection lucide moi-aussi ?

J'ai vécu tiraillée par les flots de l'humeur changeante de ma mère, tantôt houleuse, tantôt calme. Toujours imprévisible. Entre deux tempêtes, j'ai connu des périodes d'accalmie parfois suffisamment longues pour que je me persuade que je pourrais atteindre une rive accueillante. Avant que les éléments ne se déchainent à nouveau. La majeure partie du temps, cependant, j'ai toujours eu l'impression de vivre en sursis, sur le sommet de la vague.

Toutes les vagues finissent par redescendre. J'ai le sentiment que mon hospitalisation marque le début d'un changement de marée. Elle se retire, lentement, laissant place à une étendue de sable sur laquelle la psychiatre s'apprête à écrire la vérité, la réalité telle qu'elle est réellement, non pas celle que je perçois et crois connaître.

Je savais que ça s'en venait. La vérité est aussi inéluctable que la mort vers laquelle nous cheminons tous, certains courant plus vite que d'autres. Je redoute ce que je vais apprendre. Quel sera l'impact de cette cassure ? C'est terrifiant. Malgré tout, dans le trouble qui me gagne, je sens une force étrange émerger.

Trois coups à la porte toujours entrouverte me tirent de mes pensées obsédantes. Cela doit être la psychiatre dont papa m'a parlé. Il m'a dit que je pouvais lui faire confiance et lui poser toutes les questions que je voulais. On verra.

- Salut, je peux entrer ?
- ...
- Je m'appelle Christine Bernier. Tu sais pourquoi je viens te voir ?
- Pour parler de ma mère.

- Et de toi. Surtout de toi, ultimement, car c'est ta santé physique et mentale qui nous préoccupe en premier lieu, le Dr Hébert et moi. Et aussi parce que tu as une décision à prendre.

- ...

- Écoute, je n'irai pas par quatre chemins. Je ne te demanderais pas de me résumer ton enfance et ton adolescence, pas aujourd'hui du moins. Tu n'es pas prête pour cela et cela prendrait pas mal plus de temps que ce dont disposons là, en ce moment. En outre, ton père, que j'ai rencontré, m'en a donné un bon aperçu. À présent, je dois évaluer ta capacité à reprendre le cours de ta vie en dehors de l'hôpital sans que cela compromette davantage ta santé. Pour cela, il est important que tu me donnes accès, au moins en partie, à ce que tu ressens. Je devine que tu es réticente, c'est normal. Mais tôt ou tard, il va falloir soulever le lourd couvercle posé sur ta marmite à émotions et laisser échapper un peu de vapeur, parce que ça bout à gros bouillon là-dedans, dit-elle en pointant sa poitrine.

- ...

- J'accepte ton silence, tu sais ? Ne te sens pas obligée de parler. Par contre, es-tu d'accord pour écouter mes explications sur ce que je pense de ta maman ?

J'acquiesce.

- Parfait. Alors, voilà : ta maman présente toutes les caractéristiques d'une personne pervers narcissique.

Pervers narcissique ? C'est la première fois que j'entends ces deux adjectifs collés ensemble. Pourtant, ils résonnent comme le bruit de la lame du couperet quand il tombe.

- Le mot narcissique trouve son origine dans le mythe grec de Narcisse, un personnage tombé amoureux de sa propre image en contemplant son reflet dans

l'eau. En psychologie, on l'utilise à propos d'une personne qui manifeste une confiance de soi excessive, voire de l'égoïsme et de l'égoïsme. Accolé avec l'adjectif pervers, on obtient un combat où la cruauté, voire le sadisme, est utilisée dans une quête exacerbée de reconnaissance et de puissance.

Christine Bernier parle lentement, me laissant le temps d'assimiler ses explications.

- Le pervers narcissique peut être un homme ou une femme, un patron, un parent. C'est un grand manipulateur, qui a besoin de se sentir supérieur aux autres. Pour cela, il n'hésite pas à dénigrer et à faire souffrir la personne sur laquelle il a jeté son dévolu. Sournement, il s'immisce dans la psyché de sa victime. Comment s'y prend-il ? De façon habile : Il entretient délibérément une communication floue pour laisser planer le doute, il change fréquemment d'opinion pour la déstabiliser, il exprime de la jalousie, il ne reconnaît pas les besoins de l'autre. Lui seul compte ! Ce que tu dois comprendre, Élodie, c'est que le pervers narcissique est un malade. Il souffre d'un grave trouble de la personnalité, il est dangereux et, hélas, souvent incurable, car il est incapable d'admettre ses torts.

Je réprime un haut-le-cœur. Ma mère, malade mentale, en quelque sorte... Le diagnostic se fraie un chemin jusqu'à ma conscience faisant sauter les verrous du déni et de l'incrédulité. J'ai envie de me boucher les oreilles pour ne plus en entendre davantage. Chaque explication de madame Bernier me fait l'effet d'un clou qu'on enfonce dans la carapace que je me suis construite pendant des années pour me protéger. Ça fait mal.

- Je peux continuer ?

Elle est si lourde cette carapace. Je voudrais bien m'en départir, mais que va-t-il se passer si elle vole en éclats? Est-ce le moment de prendre le risque de me mettre à nue ? Deux grosses larmes rondes et chaudes roulent sur mes joues avant de mourir sur mes lèvres qui chuchotent oui.

- Il y a des signes assez clairs pour reconnaître une mère narcissique :
 - Elle s'attend à ce que son enfant l'aime inconditionnellement et non l'inverse.
 - La personnalité de son enfant ne l'intéresse pas et elle ne supporte pas qu'il manifeste ses émotions, que ce soit de la joie ou de la tristesse.
 - Elle trouve que s'occuper de son enfant lui demande beaucoup trop de temps dans sa journée, ce qu'elle déteste.
 - Les marques de sincère affection sont aussi rares que la critique fréquente.
 - Elle est jalouse de son enfant, allant jusqu'à s'attribuer le mérite de ses succès. Si elle le comble d'éloges en public, elle se réjouit de ses échecs en privé.
 - Elle ne respecte pas sa vie privée, fouille dans ses affaires et surveille ses fréquentations
 - Elle ne lui accorde des faveurs que si cela sert ses propres intérêts.
 - Elle lui confie à l'enfant toutes les tâches qu'elle n'aime pas accomplir, exige qu'elles soient réalisées à la perfection, modifie injustement ses attentes et trouve à redire sur tout.
 - Constamment sur la défensive, elle a des sautes d'humeur fréquentes et explose de colère si son enfant la critique.

Cette fois, j'éclate en sanglots. Je reconnais ma mère en chaque point. La vérité, dure et criante, me vrille les tripes dans sa logique implacable. Ma mère est une perverse, elle abuse de mon amour pour elle, elle ne m'aime pas pour ce que je suis... Ces affirmations sont insoutenables. La tête enfouie dans l'oreille, j'émets

des râles profonds tels les cris d'une bête blessée. Je voudrais hurler ma rage pour expier toute cette souffrance en moi. Pourquoi est-ce que cela m'arrive à moi ? Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?

Christine Bernier dépose une débarbouillette d'eau froide sur mon front et attend que la crise de larmes passe. Quand je me retourne enfin, vidée de toute énergie, elle me sourit avec bienveillance et me tends un verre d'eau.

- Ça va mieux ?
- Oui, merci, murmuré-je.
- Je sais que ce n'est pas facile à entendre, Élodie. Il te faudra du temps et de l'aide pour mesurer toute la portée de ce que je viens de t'expliquer et en détricoter les impacts sur ton passé pour te reconstruire.
- C'est que je m'en veux beaucoup. Mon père, ma mère, moi..., nous sommes tous si malheureux. Si j'avais été plus à la hauteur, peut-être que ma mère ne serait pas devenue celle que vous avez décrite.
- Stop, jeune fille ! C'est la voix de ta mère que tu entends, là. Si tu te voyais comme tous les autres te voient, tu saurais que tu es une jeune fille formidable, bourrée de talents. Tu n'as pas provoqué ce gros gâchis-là, OK ? Rien de tout ce qui est arrivé dans ta famille, la maladie mentale de ta mère, le divorce de tes parents, les problèmes d'alcool de ton père, etc. ne sont ta faute.
- OK...
- Bon. Il faut que tu saches aussi que tu peux aller vivre chez ton père en sortant d'ici.
- Vraiment ?
- Oui, ton papa est prêt à faire les démarches requises pour modifier le jugement de garde. Cependant, le choix te revient. Le juge voudra savoir où tu souhaites vivre.

- ...
- Élodie, veux-tu vivre avec ton père ou pas ? Réponds.
- Oui... Non. En fait, je ne sais pas.
- Tu crains la réaction de ta mère ?
- ...
- Souhaites-tu qu'on lui refuse l'accès à ta chambre ?
- Non.
- Es-tu certaine?

Est-ce par pure provocation ou une ultime tentative de s'insurger contre ce trop brutal renversement de réalité, toujours est-il que je m'entends répondre avec une quasi-insolence :

- Absolument. C'est ma mère, après tout!

Parce que même si la manipulation, les affronts et l'isolement ont pris toute la place dans ma relation avec elle, je ne peux pas oublier que je l'ai aimée. Entièrement, inconditionnellement, désespérément. Parce que je suis sa fille et qu'elle est ma mère et que le lien qui nous unies ne peut pas se rompre comme cela.

**

Maman est entrée dans ma chambre et Chanel No 5 a envahi la pièce. Dans sa robe marine ajustée aux fines rayures et au col bateau mettant en valeur ses épaules délicates, et avec ses cheveux blonds qui ondulent en vagues, elle est à la fois glamour et décontractée. L'éclat de ses lèvres est subtilement rehaussé d'un gloss rose tendre. *Oh, maman, ma si belle maman... tu ne peux pas être ce monstre qu'on m'a décrit, n'est-ce pas?*

- Bonjour, ma chérie ! Comment vas-tu ?

- Bien.

- Enfin, tu vas pouvoir sortir d'ici. Pour fêter ça, je t'ai apporté une petite surprise.

Elle sourit en me tendant un paquet cadeau qu'elle avait dissimulé dans son fourre-tout. Je le saisis en m'interrogeant sur son sourire. Je le trouve doux et tendre. Ce n'est pas celui d'une perverse. Cette psy déconne complètement. Elle ne la connaît même pas ma mère. Moi, oui. Elle a du caractère et me rudoie parfois, mais elle n'est pas méchante. Tiens, là, en ce moment, à la façon dont elle me couve du regard, je vois bien qu'elle éprouve de l'affection pour moi.

- Tu ne l'ouvres pas ?

- Si, bien sûr.

Avec une joie enfantine, je déballe le papier d'emballage. Soigneusement pliée dans une boîte signée d'une marque haut de gamme, je découvre une robe identique à celle portée par ma mère, en taille « très petite ».

- Celle-là est pour toi, ma chérie. J'ai pensé que ça serait chouette qu'on porte la même robe, toi et moi, pour marquer notre complicité. C'est aussi une façon de m'excuser...

Elle passe sa main sur mon front pour écarter les mèches qui tombent sur mon front.

- J'ai beaucoup réfléchi au cours des derniers jours, tu sais. Ta chute dans la salle de bain, ton hospitalisation, les rapports médicaux, tout cela m'a bouleversée et je me suis beaucoup posé de questions. J'ai réalisé notamment à quel point je pouvais me montrer condescendante avec toi parfois, te traitant comme une gamine, alors que tu as tellement grandi. En fait, je n'ai pas vu le temps passer, tu es entrée dans l'adolescence sans que je m'en rende compte et te voilà presque déjà

sortie. Élodie, j'aimerais qu'on reparte sur de nouvelles bases ensemble. Comme deux amies, tiens. Tu es presque une femme après tout.

Sidérée, je bois ses paroles. Jamais je n'avais assisté à autant d'humilité et d'ouverture de la part de ma mère. Elle reconnaît ses torts, elle veut arranger les choses, n'est-ce pas la preuve qu'elle n'entre pas dans la catégorie des pervers narcissiques ?

- Si tu veux, on pourrait partir en voyage cet été. Cuba ou la République dominicaine, ça te tenterait ?

- Oh, oui, pour vrai, maman ? On irait dans le Sud ?

- Pourquoi pas ? On mérite bien de se gâter, toi et moi, non ? C'est la saison humide là-bas en juillet, il y fait une chaleur étouffante, mais on pourrait se la couler douce sur la plage ou au bord de la piscine. Tu pourrais te reposer et finir de reprendre des forces. Peut-être même qu'on pourrait faire des excursions en catamaran et de la plongée en apnée!

- J'adorerais ça !

- Super, alors ! Je vais m'occuper de trouver le forfait voyage parfait sans tarder.

- Merci, merci ! Tu es merveilleuse, maman ! Je t'aime tant !

- Moi aussi, je t'aime.

Elle m'embrasse sur le front.

- Ne laissons jamais personne nous séparer, d'accord ?

Je n'ose rien répondre de peur de briser la magie du moment. Ses yeux bleu acier sont rivés aux miens.

- Tu n'es rien sans moi, Élodie.

Le fond de dureté dans sa voix ne m'échappe pas. Pourquoi cet avertissement tout à coup ?

- Puisque nous nous sommes entendues, je vais parler à ton père de notre projet de vacances. Il est hors de question qu'il s'y oppose. Il m'a téléphoné il y a une heure. Imagine-toi donc qu'il s'est mis dans l'idée qu'il te ramènerait chez lui demain ! S'il pense qu'entre deux chantiers, il peut bien s'occuper de toi, franchement !

Le souvenir de mes conversations avec mon père et la psychiatre me rattrape brutalement. Selon eux, je devrais me méfier de ma mère, m'éloigner d'elle pour me soustraire à son influence néfaste. C'est vrai que je ne vais pas bien : mes pensées confuses, ma perte de poids, mon automutilation récurrente et mon hospitalisation parlent d'elles-mêmes, je ne pas le nier. Mais ça, c'est à cause du passé. Là, maman me propose un nouveau départ. Pourquoi ne lui donnerais-je pas une chance de réparer ses erreurs ? Tout le monde a droit à une deuxième chance.

- Ce n'est pas tout, figure-toi, poursuit-elle. Il entend demander au juge un renversement du jugement de garde ! Quel imbécile !

Je n'aime pas quand ma mère parle de mon père avec autant de mépris. Un rictus amer déforme sa jolie bouche. Elle se dresse à présent devant moi, menaçante.

- Il t'en a parlé, n'est-ce pas ?
- ...
- Réponds, Élodie quand je te parle ! Tu es au courant au sujet de la décision de ton père ?
- Oui.
- Je m'en doutais. Tu veux aller habiter chez lui ?

- Je, je... je ne sais pas...
- Tu mens ! Je parie même que cette idée vient de toi, n'est-ce pas ?
- Non, je te jure !
- Alors, qui lui a mis cette idée dans la tête, hein ? Il a bien fallu que tu te plains à quelqu'un. Oh, je se sais, cela doit être à cette vieille infirmière. Elle t'aura monté le bourrichon contre moi, la chipie.

Seigneur, aidez-moi !

- Comment oses-tu me rejeter ? Je suis ta mère ! Tu me dois tout !
- Ce n'est pas contre toi...
- Ah, non ? Mais tu préfères quand même ton père ! Quelle fille ingrate ! Moi qui te propose aujourd'hui un si beau voyage et des beaux moments à partager ensemble, tu me fais l'affront de t'en réjouir alors que tu complotes avec ton père dans mon dos !
- Ce n'est pas ce que tu penses, je t'assure. Cela me ferait vraiment plaisir de partir avec toi.
- Tais-toi ! J'aurais dû me douter qu'il y a avait anguille sous roche quand cette Christine Bernier m'a convoquée. Elle t'a rencontrée également, hein ? Ça aussi, tu ne t'en vantais pas ! Quelles énormités lui as-tu racontées ? Ton père et toi n'êtes que des menteurs, vocifère-t-elle. Vous avez répandu des calomnies sur mon compte. Tu me le paieras!

Je n'en peux plus. Ma tête va éclater sous la pression de tant de haine.

- Arrête maman, ARRÊTE ! hurlé-je en me redressant violemment sur mon lit.

Ma main droite trouve le cordon du bouton d'appel d'infirmière. Je tire dessus et appuie sur le bouton de toutes mes forces. Solange entre en trombe dans la pièce.

- Élodie ? Qu'est-ce qui... ?

Je pèse encore et encore sur le bouton avec rage. Mon sang bout dans mes veines, je sue abondamment, mon corps est tendu comme un arc, ma respiration est saccadée.

- Va-t'en ! crié-je. Va-t'en, va-t'en ! Tu es une mauvaise mère ! Je ne veux plus te voir !

Un autre infirmier arrive en renfort. Il saisit fermement ma mère par les épaules.

- Je dois vous demander de sortir, madame.

- Lâchez-moi, je sais où est la sortie.

Et sans m'accorder un dernier regard, elle tourne les talons, hautaine jusqu'au bout.

Solange me force à m'allonger pour me calmer.

- C'est fini, Élodie. Elle est partie. Chut, je reste avec toi, là, c'est fini.

Oui, c'est fini : le masque de ma mère est tombé.

Vers la délivrance

Solange, un an plus tard

C'est l'heure de ma pause. Je me laisser tomber en soufflant sur une chaise pivotante qui vrille d'un demi-tour sous mon poids. Je masse mon pied droit en grimaçant.

- Ne me dis pas que tu n'es pas encore allée consulter pour ton oignon ? s'exclame ma collègue Nathalie sur un ton désapprobateur.

- Je ne suis pas à une semaine près.

- Montre-moi.

Je retire ma chaussure orthopédique beige et laide.

- Wow, tout à fait remarquable ! siffle-t-elle à la manière d'un jardinier découvrant un nid de pucerons ou d'un plombier face à une fuite géante.

- L'hallus valgus est héréditaire dans ma famille. On se passe les oignons de génération en génération comme d'autres se transmettent le gène de l'intelligence.

- Ou de la connerie. Personnellement, je trouve que les cons prolifèrent, alors il doit s'agir d'un gène particulièrement résistant.

Nous rigolons.

- Ah, ma vieille amie, comme tu vas me manquer lorsque tu seras à ta retraite, soupire Nathalie.

- Il te reste quelques jours pour t'habituer!

- Tu es certaine de ne pas vouloir rester encore un peu ?

- Non, je tire ma révérence. Je n'avais pas songé à la retraite tant que ça jusqu'à ce le Dr Hébert annonce qu'il se retirait lui-même. Cela m'a fait quelque chose. C'est un vieux compagnon de route...

- Vous formiez un sacré tandem tous les deux. Les piliers de l'unité pédiatrique !

- Ne t'inquiète pas, l'unité ne s'effondrera pas après notre départ : « *Les cimetières sont pleins de gens irremplaçables, qui ont tous été remplacés* ».⁵

- Les jeunes recrues sont sympas et très compétentes, mais ce n'est pas pareil. Avec toi, je partage une certaine conception du dévouement au travail, une bonté maternelle envers nos petits patients, des souvenirs d'angoissantes veillées auprès des plus malades, des larmes de tristesse autant que de fous rires...

- On en a vu des bobos, hein ? Des bénins comme des malins. Je pars avec cet immense coffre aux trésors plein de souvenirs, cette expérience qui m'a enrichie intérieurement depuis vingt-cinq ans. Tu sais ce qui va me manquer le plus ? C'est le sourire de ces gamins. À travers leur peur et leur douleur, ils trouvent toujours le courage de sourire.

Un voyant lumineux s'éclaire sur le tableau électronique de surveillance tout en émettant une succession de bips aigus.

- C'est le petit Mathieu de la chambre 607. Ne bouge pas, j'y vais, lance Nathalie. Ah, au fait, il y a une enveloppe pour toi dans la boîte à messages.

La boîte en question désigne en fait une pochette murale en plastique transparent dans laquelle sont classés divers documents internes tels que des procédures et des notes d'information. Le messenger de l'hôpital y glisse aussi les lettres de remerciements que certaines familles prennent le temps d'écrire à la suite de

⁵ George Clémenceau (1841-1929) est un homme d'État français.

l'hospitalisation d'un enfant. Généralement, elles sont libellées ainsi : au personnel soignant de l'unité pédiatrique. Il est plutôt rare d'y recevoir du courrier personnel. Toutefois, l'enveloppe en question est bien adressée spécifiquement à « Infirmière Solange ».

Je la glisse dans ma poche pour la lire plus tard. Ma pause finit dans moins de dix minutes. Ce n'est pas que ce genre de lettres soient bien longues à lire, sauf que je préfère en prendre connaissance tranquillement à la maison en laissant monter les souvenirs de l'enfant soigné. Ces lettres-là sont toujours porteuses de bonnes nouvelles, elles me font un bien fou. Parfois, il y a une adresse de retour et je réponds. Une forme élémentaire de correspondance se met alors en place. Dans une société qui vibre de plus en plus vite au rythme de l'instantané, qui manque de temps comme de tact, ces échanges de lettres ou de cartes postales pleines d'affection deviennent une source de vrai bonheur.

**

La canicule me prend à la gorge en sortant de l'hôpital. Aussitôt que je mets le pied sur le stationnement, j'ai l'impression d'entrer dans un four réglé à puissance maximale. On pourrait cuire une omelette sur l'asphalte.

La chaleur accablante sévit depuis une semaine causant plusieurs cas de malaises rapportés à l'urgence. Les autorités de la sécurité publique sont sur un pied d'alerte et multiplient les conseils de prévention. Les personnes vulnérables, particulièrement à risque, sont invitées à fréquenter des lieux climatisés et à s'hydrater abondamment.

Il y a une piscine publique non loin de chez moi. J'aime m'y arrêter pour m'y rafraichir après le travail. Aujourd'hui, cependant, je passe tout droit. Trop de

monde. Trop de cris d'enfants surexcités. Trop d'éclaboussures. Le genre de réflexions qui font de soi une vieille personne, me taquinerait Charles.

Je roule les vitres baissées pour créer un courant d'air dans ma Toyota Civic, rouillée et cabossée comme moi. En sueur, je me gare dans l'allée et entre par la porte du garage, fidèle à mon habitude, pour passer dans le sanctuaire de Charles. Lorsque je revenais du travail, avant qu'il ne décède, j'avais la certitude de le trouver à cet endroit à bricoler je ne sais quoi. L'espèce de désordre désorganisé qui y règne m'a toujours épatée et je n'y ai pas touché depuis son décès. Il y a une multitude d'outils accrochés au mur, des cartons de fils de fer, des tiroirs remplis de clous, vis et boulons qui pourraient servir d'inventaire à n'importe quelle quincaillerie. Sans parler des pièces de moteur et des instruments de jardins. Certains morceaux semblent dater de l'ère des pionniers, mais Charles leur trouvait une utilité quelconque.

Au milieu du garage, une mobylette rouge presque neuve. Le cadeau à Élisabeth pour son seizième anniversaire. Je passe ma main sur la carrosserie rutilante. Je la frotte avec une peau de chamois chaque semaine pour qu'elle reste belle, prête à sortir fièrement, en revivant l'extase de notre fille quand elle l'avait découverte emballée d'un gros ruban. Elle avait tourné la poignée de l'accélérateur pour faire vrombir le moteur en riant aux éclats. Filer en mobylette quand on a 16 ans correspond pas mal à l'idée qu'on peut se faire de la liberté.

Je sais que je devrais m'en départir. Cela ne sert à rien de la garder ici, à la vénérer comme un objet sacré. Je n'ai pu m'y résoudre jusqu'à présent. En soupirant, je me dis qu'avec la retraite viendra peut-être la résolution de faire un grand ménage du garage.

Grâce aux rideaux tirés, l'intérieur de la maison est resté à une température acceptable. J'accueille avec soulagement cette pénombre apaisante. Le trop grand silence qui y règne, lui, me serre toujours autant la poitrine.

Direction le frigo. Un pichet de limonade m'y attend. Je m'en sers un grand verre dans lequel j'ajoute une poignée de glaçons. Puis, je me change pour une tenue plus légère. En retirant mon uniforme, je sens l'enveloppe laissée dans la poche. C'est le moment.

Assise sur le canapé du salon avec le ventilateur qui brasse de l'air en ronronnant, j'ouvre l'enveloppe. Deux photos s'en échappent.

- Oh ! Quelle bonne surprise !

J'ai aussitôt reconnu Élodie. Ses cheveux ont poussé et ont été teints dans une couleur châtain avec des mèches aux reflets dorés, mais il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'elle. La première photo la montre, ravissante, dans une robe longue légèrement bouffante qui dissimule sa trop grande minceur. Elle pose au bras d'un jeune homme en tenue de smoking. Au dos de la photo est inscrit : bal de finissants, avec Thomas. Je souris. Je me souviens parfaitement de ce jeune homme au regard doux qui faisait battre le cœur de ma protégée.

L'autre photo a été prise à la campagne. Rieuse, Élodie joue, étendue dans l'herbe, avec son chien. Comment l'avait-elle appelé déjà ? Ah, oui, je me souviens : Snoopy!

- Comme elle a l'air heureuse et en pleine forme, ma cocotte ! Elle s'est même joliment remplumée !

J'avais eu quelques nouvelles d'elle par l'entremise de ma collègue Christine. Des nouvelles factuelles et brèves : Élodie gagnait confiance en elle, la rentrée scolaire s'était bien déroulée, elle avait repris le *soccer*. Avec une réserve

professionnelle qui l'honorait, Christine ne faisait pas étalage de ses rencontres avec Élodie. J'ai fini par ne plus poser des questions. Le devenir d'Élodie ne reposait plus sur mes épaules.

Avec fébrilité, je déplie la lettre pliée en trois. Elle a été tapée à l'ordinateur. Rien de bien étonnant, les jeunes d'aujourd'hui connaissent les touches du clavier avant de savoir tenir un stylo. Malgré tout, chaque fois que je lis une lettre non rédigée à la main, j'éprouve une pointe de regret, comme si son auteur me privait en partie d'un accès à lui-même. Néanmoins, ce que je remarque en premier sur sa lettre est l'autocollant apposé dans le coin supérieur droit : un autocollant du Petit Prince. À côté du personnage à la tignasse blonde ébouriffée, cette citation manuscrite : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux ».

Je suis touchée par cette attention.

Salut Solange,

Comment vas-tu ?

Je t'écis pour te souhaiter une bonne retraite bien méritée. C'est ton amie la psychiatre Christine Bernier, que je consulte encore à intervalles réguliers, qui m'a informée. J'espère que les prochaines années seront douces pour toi et qu'elles t'apporteront autant de joie que tu as pu, toi, en transmettre aux enfants malades.

Je voudrais m'excuser aussi pour ne pas avoir donné de nouvelles plus tôt. J'ai pourtant souvent pensé à toi et te suis infiniment reconnaissante pour tout ce que tu as fait pour me sortir de la fâcheuse situation dans laquelle je me trouvais.

Je me souviens très bien de ce que tu m'as dit lorsque tu es venue dans ma chambre d'hôpital le premier matin suivant mon arrivée : « J'ai de grandes oreilles qui ont reçu beaucoup de confidences par le passé et des yeux qui voient avec le cœur... ». Tu avais raison !

Et la magie d'Antoine de Saint-Exupéry a opéré !

Au moment d'écrire ces lignes, cela fait un an jour pour jour que je suis sortie de l'hôpital.

Si je n'ai pas écrit plus tôt, c'est que je voulais attendre de me sentir vraiment mieux afin de pouvoir t'affirmer que tout va bien en étant sincère. Aussi, parce qu'il y a un goût d'inachevé dans notre relation. Alors que c'est toi la première qui a vu clair en moi, je ne t'ai jamais raconté mon histoire.

Ces confidences que tu désirais tant lorsque tu veillais sur moi, je te les dois. Parce qu'en partageant mon vécu, j'aiderais peut-être un autre enfant que tu croieras sur ton chemin et tu seras sa bonne étoile comme tu l'as été pour moi.

Prête?

La métamorphose de ma mère a été subtile dans mes yeux d'enfant et il m'a fallu la maturité progressive de l'adolescence pour arriver à certaines prises de conscience. D'aussi loin que je me souviens, elle m'a toujours attirée comme un soleil. J'évoluais dans son orbite. Lumineuse, elle ne dégageait cependant pas de chaleur. C'est en observant les autres mamans avec leur enfant que j'ai réalisé progressivement que ce que j'interprétais comme des marques d'affection envers moi étaient dénuées d'amour maternel.

J'ai grandi avec ses sautes d'humeur qui ont conditionné mon développement dans son entièreté, ma façon de penser comme celle d'agir, de me tenir ou de m'exprimer. Ce qu'elle attendait de moi devenait cependant de plus en plus fou.

Après une scène, je me repassais le film dans ma tête et tentais de trouver en quoi j'avais bien pu la contrarier. Je vivais dans la crainte constante de la décevoir ou de ne pas la satisfaire. J'avais l'impression d'avancer en permanence dans un champ de mines.

Agacée en ma présence, déçue et dédaigneuse, elle s'emportait souvent pour des futilités. Son agressivité, gratuite, ne cessait que lorsque je me confondais en excuses. Elle m'obligeait parfois à choisir mes propres punitions et elle en doublait la dureté si elle estimait que je n'avais pas été sévère avec moi-même.

Parfois, sa colère se traduisait par une bouderie interminable. Elle se repliait sur elle-même, ne me parlait pas, ou très peu, se contentant de répondre par des monosyllabes pendant des jours. Cette ignorance froide et calculée était encore pire que ses attaques verbales. Le sentiment de ne plus exister à ses yeux me rendait malade. Comme elle prétendait que nos disputes étaient causées par ma faute, je me haïssais. Seule dans ma chambre, je me mutilais pour m'infliger une douleur physique qui surpassait ma souffrance intérieure.

Et puis parfois, pour des raisons mystérieuses, notre relation reprenait soudainement une tournure proche de la normalité. Elle me demandait comment s'était passée ma journée à l'école, me complimentait pour mes résultats, proposait d'aller souper au restaurant, préparait du popcorn que nous mangions en écoutant un film à la télévision. J'étais aux anges durant ces périodes de grâce. Tout ce que je voulais, c'était rendre ma mère heureuse. Sa manière de rire aux éclats, notre complicité durant nos sorties dans les magasins, nos essais de maquillage loufoques me comblaient le temps qu'ils duraient.

Ces « bonnes » périodes duraient quelques semaines, guère plus qu'un mois ou deux. Durant ce temps, je refusais toutes les invitations de Charline. Mon amie ne manquait pas de relever mes incohérences : soit je cherchais toutes les occasions

pour fuir la maison, soit je voulais passer tout mon temps avec ma mère. Elle s'étonnait de l'intensité de notre relation et s'inquiétait pour moi. Pourtant, je ne trouvais pas le courage de lui parler ouvertement de ce que je vivais.

Je mentais à tout le monde. À mes enseignants, à mon entraîneur de soccer, à mamie, à papa. Surtout à papa qui, maladroitement, me tendait des perches pour vérifier que tout allait bien. Je n'en ai saisi aucune. Quand j'étais avec lui, je voulais oublier ce que je vivais avec maman. En parler aurait entaché les moments de quiétude que je partageais avec lui et n'aurait fait qu'attiser son animosité envers elle. J'attendais nos fins de semaine ensemble comme une bouée de sauvetage. Elles me permettaient de garder la tête hors de l'eau.

Et puis, tout le monde adorait maman. Intelligente, splendide, dotée d'un charisme fou, renvoyant l'image d'une femme d'affaires et d'une mère de famille quasi parfaite... Il n'y avait pas de place pour la révolte.

Je nageais donc en plein déni. Je croyais que le déni était quelque chose de négatif comme un manque d'intelligence ou de lucidité jusqu'à ce que Christine Bernier me dise que c'est le déni qui n'avait sauvé la peau. Mon refus de reconnaître la réalité angoissante dans laquelle je vivais s'est avéré un mécanisme de défense contre un effondrement psychique.

Mon esprit étant ainsi prisonnier, c'est mon corps qui a absorbé le stress émotionnel. Fatigué, usé, il s'est affaibli peu à peu. Et moi, l'ignorant, je persistais à le solliciter de plus en plus fort pour étudier tard le soir et pour redoubler d'ardeur durant mes entraînements. Je faisais fi de mes insomnies de plus en plus fréquentes et des repas pris à la sauvette.

La suite, tu la connais. Une nuit, il m'a lâchée.

Christine a dû t'expliquer à toi aussi le schéma comportemental des pervers narcissiques. Ils s'abattent sur nous les victimes comme la hache que le bûcheron plante avec force dans le tronc de l'arbre jusqu'à ce qu'il touche le sol. Et là, ce n'est pas encore assez. Quand notre visage goute la terre, ils nous piétinent sans arrêt, nous déchiquettent et nous broient. Si nous réussissons à nous relever, ils nous tendent la main et nous redressent, nous redonnant la sève qu'ils nous ont enlevée. À nouveau, ils nous laissent croître et tendre vers la lumière. Trop peu. Jusqu'à ce que le prochain coup porte.

Voilà pourquoi il est si difficile de s'en sortir. J'ignore ce que serait ma vie si je ne m'étais pas évanouie dans la salle de bain et si tu n'avais pas été là pour moi. Je crains, hélas, que le pire aurait pu arriver.

Le destin en a décidé autrement, donc. À la bonne heure ! Cela fait un an que je me reconstruis petit à petit. Les rencontres avec Christine me sont précieuses. Je réapprends tranquillement à me forger une identité, à savoir ce dont j'ai réellement envie, à prendre des décisions.

Ce qui s'est avéré le plus dur a été d'apprendre à tenir ma mère à distance pour ne pas retomber sous son emprise. Christine m'a donné des trucs. Par exemple, je fournis toujours des réponses courtes et je ne me justifie pas, car le pervers a toujours raison, alors cela ne sert à rien d'argumenter. Je conserve mon sang-froid autant que possible, la vouvoie et l'appelle madame. Ouais, je sais, c'est dingue d'appeler sa mère « madame », mais ça marche. Cela met un espace entre nous et instaure un minimum de respect. En outre, je parviens presque à développer un sixième sens quand elle tente de me manipuler : mon poil se hérissé sur mes bras°!

De tels efforts en valent la peine, car je ne pouvais me résoudre à simplement sortir ma mère de ma vie. Impossible. Le cordon ombilical ne se coupe pas comme

ça. Rompre tout lien aurait été une option radicale, peut-être plus facile. Maintenir le contact m'oblige toutefois à accélérer mon processus de guérison pour pouvoir lui faire face. Je ne veux plus fuir, je ne veux plus être faible. C'est fini. Je ne laisserai plus jamais quelqu'un me piler sur les pieds.

Voilà pour le passé sur lequel je fais table rase. Des nouvelles plus légères à présent.

J'ai repris le soccer avec Charline. Cette année, notre équipe a remporté la médaille d'or au championnat provincial. C'était génial ! Les filles et notre entraîneur ont été super sympas avec moi, car au début je n'étais pas au top de ma forme. Ils insistaient pour que je ne reste pas sur le banc des remplaçantes durant les matchs, quitte à ce que je manque des ballons de temps à autres.

J'ai l'intention de faire partie de l'équipe du cégep où je ferais mon entrée à la fin du mois d'août au programme collégial « Littérature, théâtre et création ». Avec une moyenne de 95% en maths et en sciences, j'aurais pu opter pour le programme « Sciences de la nature », mais à quoi bon si je n'éprouve qu'un intérêt mitigé pour les dissections de grenouilles, les analyses d'ADN et les formules algébriques qui tiennent sur deux lignes ? Ma mère disait toujours que je pourrais devenir un médecin brillant. Je n'en ai jamais eu envie. Encouragée par mon père et Christine, j'ai donc décidé d'explorer ma créativité et d'étudier dans ce que j'aime vraiment.

Ce qui est embêtant en revanche, c'est que l'établissement est assez éloigné de chez moi. Papa m'assure qu'il pourra sans problème faire un détour chaque matin pour me déposer, mais je sais bien que ce n'est pas la solution idéale. Il est déjà si fatigué. Les derniers mois ont été pénibles pour lui : la bataille juridique, les frais d'avocat, des soucis professionnels, etc. ont généré leur lot de stress. Il culpabilise aussi beaucoup pour m'avoir laissée seule avec maman après le divorce, au point

qu'il a consulté Christine à quelques reprises. Deux écorchés vifs que nous sommes ! Clopin-clopant, nous soignons nos bobos en nous épaulant !

Bref, je vais prendre l'autobus. Avec les écouteurs dans les oreilles, une heure de trajet est vite passée, non ?

Et puis, il y a Thomas. Tu te souviens de lui, n'est-ce pas ? Il est mon amoureux, mon ange gardien, mon meilleur ami. Je l'aime si fort que parfois cela me fait peur. Les amours de jeunesse peuvent-ils durer toute une vie ? Je m'accroche à cet espoir. On est encore jeunes tous les deux, mais on a plein de projets ensemble. Thomas prétend même vouloir quatre enfants (il voit loin!) : deux gars et deux filles ! Cela me fait rigoler, mais au fond de moi, je capote un peu. Je ne suis pas certaine de vouloir des enfants plus tard. J'aurais peur de leur faire du mal. En fait, parfois, j'ai peur de devenir comme ma propre mère... Et s'il y avait un monstre enfoui en moi qui n'attend que l'âge adulte et la promesse d'un enfant à naître pour se réveiller ?

La psy, à laquelle je me suis confiée sur ces appréhensions, soutient qu'il s'agit d'une réaction normale et que je ne dois pas m'inquiéter. Le trouble de la personnalité dont souffre ma mère n'est pas héréditaire. N'empêche. Peut-on donner ce qu'on n'a pas reçu ? Elle me jure que oui. Papa aussi. Alors, pourquoi est-ce que je n'arrive pas encore à les croire ?

Comme tu le vois, chère Solange, je n'ai pas fini de me débattre avec certains démons intérieurs. Ma mère m'a volé mon enfance et mon adolescence. Elle m'a brimé dans mon identité profonde. Heureusement, je suis bien entourée. Même si le chemin est ardu et que je trébuche encore parfois, j'avance résolument pour me reconstruire. J'y arriverais, promis.

Aurais-je le plaisir de te revoir un de ces jours? Tu trouveras mes coordonnées ci-dessous. J'ai ajouté mon adresse de messagerie en espérant que même à 62 ans et $\frac{3}{4}$ (si mes calculs sont bons°!), on possède un compte de messagerie électronique.

À bientôt,

Élodie

Pensive, je dépose les feuillets à côté de moi sur le canapé. La gorge sèche, je me sers un nouveau verre de limonade. Dehors, le ciel s'est voilé de nuages gris qui forment des bandes opaques et menaçantes. Le temps vire à l'orage, me dis-je. Du haut de leur cime, les peupliers qui bordent mon terrain frémissent et se balancent sous l'effet du vent.

J'ouvre les fenêtres pour laisser le vent s'engouffrer dans la maison. Un courant d'air emporte des feuilles qui traînaient sur le comptoir de la cuisine et fait claquer une porte. Les bourrasques s'accroissent. Je demeure immobile, les bras ballants, au milieu du salon, à ressentir le souffle du vent. J'ai l'impression qu'il passe à travers mon corps, chasse mes sombres pensées et exorcise la maison.

Un éclair zèbre le ciel suivi, presque immédiatement, d'un puissant coup de tonnerre. Je sursaute. Soudain, c'est l'averse, abondante et salvatrice. Je sors sur la terrasse et laisse la pluie torrentielle me rafraîchir, laver tout ce qui reste de tristesse et d'attachement mélancolique. Les gouttes rebondissent sur mon visage tendu vers le ciel. Je suis trempée, un frisson me parcourt. Une énergie nouvelle m'envahit. J'éclate de rire. Un bon gros rire, franc et libérateur. Je sens la présence de Charles à mes côtés, hilare lui aussi, à se moquer de moi : « Il était temps, ma chérie ! ».

Puis, une petite voix, celle d'Élisabeth, qui me chuchote « Je t'aime, maman. Tu peux lui donner, je n'en ai pas besoin là où je suis ».

Je viens d'avoir une joyeuse illumination. Je sais à qui offrir la motocyclette rouge.

Aimer sans condition

Élodie, 21 ans

Papa et moi avons établi un rituel. Chaque saison, nous allons nous recueillir sur la tombe de mamie Madeleine. L'automne, nous déposons un pot de chrysanthèmes, l'hiver, une couronne de gui, le printemps un bouquet de tulipes, l'été des fleurs sauvages que nous cueillons dans le pré voisin du cimetière.

Quand il m'a proposé d'aller « visiter sa tombe » pour la première fois, j'ai trouvé l'idée plutôt lugubre. Puis, j'ai compris que c'était une manière de faire un temps d'arrêt ensemble, de prendre conscience du chemin parcouru et de se ressourcer. Nous nous recueillons ensemble, puis à tour de rôle. Dans ma prière, j'implore grand-mère de veiller sur moi. Je crois qu'elle est mon ange gardien.

Papa l'ignore, mais je ne me contente pas de nos visites saisonnières ensemble. Il m'arrive d'enfourcher ma motocyclette rouge et de filer au cimetière. Quand le doute me prend, quand j'ai peur de ne pas être à la hauteur, quand je ressens le besoin irrésistible de recevoir une vraie marque de tendresse de la part de ma mère, alors je prie. Prier fait du bien. Ce constat est étrange au sens où je ne pense pas être en mesure de réciter le « Notre Père » jusqu'au bout sans me tromper et que je baille aux corneilles les rares fois où nous allons à l'église.

- Quand je reviens du cimetière, je me sens toujours apaisée et plus forte, expliqué-je à Solange. La psy m'a dit qu'il est fréquent que les personnes qui ont vécu ou vivent un traumatisme se tournent vers la spiritualité. Tu en penses quoi ?

- Hum... Christine sait de quoi elle parle. N'empêche qu'au nombre de gens maganés qu'il y a dans notre société, comment se fait-il alors que les Églises ne soient pas davantage remplies ? Le Bon Dieu est débordé, faut croire...

Je rigole. Solange a l'esprit beaucoup plus pratique que moi. Cela fait maintenant près de quatre ans que nous nous côtoyons familièrement. Nous sommes liées d'une précieuse amitié depuis qu'elle m'a offert la motocyclette. Elle est entrée naturellement dans ma vie et moi dans la sienne. Une confidente, une complice, une grand-mère de substitution... elle est un peu tout ça à la fois.

- Au lieu de philosopher, si tu m'aidais à chercher ? dit-elle en fouillant dans le meuble sous la télévision.

- À chercher quoi ?

- Un DVD.

- Un quoi ?

- Un DVD ! Et je t'en prie, ne me dis pas que tu ignores ce qu'est un DVD pour me faire passer plus vieille que je ne le suis.

- Un DVD, ce n'est pas un truc pour écouter un film, ça ?

- Bingo !

- Je ne savais pas que cela existait encore.... Blue-ray, Netflix., Apple Tv, tu ne connais pas?

Solange lève les yeux au ciel en feignant l'exaspération.

- Tu ne pourrais pas m'aider plutôt ?

Je me lève du canapé.

- C'est quand la dernière fois que tu l'as regardé?

- Je n'en sais rien, il n'y a pas si longtemps... Une vingtaine d'années peut-être, tout au plus.

- QUOI ? Mais cela fait une éternité ! Je n'étais même pas née ! C'est un film muet en noir et blanc ?

- Pourquoi les jeunes d'aujourd'hui croient-ils qu'avant eux c'était le temps des dinosaures ? Le film s'appelle « Patch Adams » et je te jure qu'on va se taper sur les cuisses en le regardant.

- Si on finit par mettre la main dessus... Il y en a un bazar là-dedans!

Solange ne relève pas. Immobile au milieu de la cuisine, elle paraît réfléchir, concentrée.

- Ah ! Ça y est, je sais !

- Et la lumière fut !

- Le DVD se trouve dans la boîte en osier rangée sous mon lit où je range mes souvenirs d'infirmières : un manuel d'études, mon diplôme, des dessins d'enfants... le genre de trucs dont on a de la difficulté à se départir, tu vois, explique-t-elle en se penchant pour attraper la boîte avec un manche à balai.

- Laisse-moi faire, tu souffles comme une baleine.

- Je suis encore très en forme, mademoiselle.

- En forme arrondie, oui ! pouffé-je. Est-ce que je peux savoir pourquoi le DVD se trouve là?

Une lueur de nostalgie voile son regard tandis qu'elle contemple l'image promotionnelle du film sur le dos du coffret. Penchée sur son épaule, je lis à voix haute.

- *Docteur Patch*, comédie dramatique américaine. Titre original *Patch Adams*. 115 min. Acteurs principaux : Robin William, Monica Potter, Philip Seymour Hoffman, Bob Gunton... Connais pas.

- Vraiment ? Même pas Robin Williams ?

- Ben non, avoué-je en ayant le sentiment de commettre un sacrilège.

- Je n'en reviens pas ! *Good morning, Vietnam*, ça ne te dit rien ?

- Euh, non.

- *Madame Doubtfire* ?
 - Madame qui ?
 - *Le Cercle des poètes disparus* au moins ?
 - Hum...
 - Doux Seigneur que cette génération est inculte !
 - Parce que toi *Les Avengers* et *Mission Impossible*, tu tripes dessus peut-être ?
 - Ha, ha.
 - Bon, laisse-moi lire le synopsis. Alors, c'est l'histoire d'un étudiant en médecine, doué et excentrique, qui...
 - - ... défia la profession et risqua son avenir en prônant les vertus thérapeutiques du rire. Tout commence en 1969, quand Hunter Patch Adams, admis dans un hôpital psychiatrique après une tentative de suicide, découvre qu'il a le don de reconforter les patients par ses clowneries...
 - Hé ! Tu sais ça par cœur ? m'étonné-je.
 - Je crois que je pourrais citer chacune des répliques. Il s'agit d'une histoire vraie, soit dit en passant. Hunter « Patch » Adams est un médecin américain, qui a bel et bien existé.
 - Il aurait dû faire des émules, alors. Ce serait plutôt cool si on pouvait être soigné par un clown en blouse blanche plutôt que par un vieux bonhomme trop sérieux.
 - Ça viendra peut-être un jour. Tu démarres le film ?
 - À vos ordres. Mais avant, tu me dis pourquoi tu y tiens tellement ?
- Solange hésite un instant, plongée dans un passé qu'elle seule connaît.
- Tu te souviens du Dr Hébert, celui qui t'a pris en charge lors de ton hospitalisation ?
 - Un peu. Une mine patibulaire, non ?

- Franchement, Élodie, tu exagères. De prime abord, Jacques pouvait certes avoir l'air sévère, mais il était doux comme un agneau. C'est le meilleur pédiatre qu'ait jamais connu l'hôpital du Sacré-Coeur. Compétent et dévoué comme personne.

- Sauf toi, peut-être.

- Merci. Disons que nous partageons la même passion et la même façon de concevoir notre travail. Jacques n'était pas seulement le pédiatre sous l'autorité duquel je bossais la majeure partie du temps, il était avant tout un ami de jeunesse.

En quelques mots, Solange me résume leurs années gaspésiennes jusqu'au curieux pied de nez du destin qui les a réunis dans le même établissement.

- Par la force des choses, il est aussi devenu l'ami de mon Charles et c'est à lui que nous avons spontanément pensé lorsque est venu le temps de choisir un parrain pour notre Élisabeth chérie. Il venait donc fréquemment à la maison. Un soir, au début du mois de janvier, il est arrivé avec ce DVD en main pour occuper la veillée et nous remonter le moral, car nous venions de passer un mois difficile à l'hôpital durant lequel deux enfants avaient perdu la vie. Le remords nous rongait et nous demandions ce que nous aurions pu faire de plus et de différent pour que ces deux petits êtres s'accrochent ici-bas. Charles est allé chercher une bouteille de vin et Élisabeth s'est installée avec nous sous un plaid. Nous avons passé une magnifique soirée, en riant et pleurant à la fois.

Un trémolo fait vibrer la voix de Solange. Je devine alors qu'une émotion intense est associée à ce film et retiens mon souffle.

- C'est la dernière fois que nous avons été réunis tous les quatre dans des circonstances heureuses. Deux semaines plus tard, Élisabeth tombait malade...

Je m'empare de sa main dont je caresse le dessus avec mon pouce.

- Quelques années plus tard, je perdais mon mari, comme tu le sais. De son côté, Jacques est devenu veuf. Ces deuils rapprochés ont renforcé notre amitié tout en faisant encore monter d'un cran notre engagement vis-à-vis notre travail. Quand plus personne ne t'attend à la maison, le travail a des allures de portes du salut... Et puis, un jour, en faisant le ménage, je suis retombée sur le DVD. J'ai invité Jacques à souper et nous l'avons visionné à nouveau. Par une étrange coïncidence, c'était au début du mois de janvier. Nous avons célébré la nouvelle année, imprégnés de la mémoire de Charles et d'Élisabeth. La boucle était bouclée. Cela m'a aidé énormément dans mon processus de deuil.

Émue, je songe que nous sommes précisément le 4 janvier aujourd'hui.

- Je comprends que tu y tiennes tant à ce film, ma Solange.

Puis, sur un ton plein d'entrain, j'enchaîne.

- Qu'est-ce qu'on attend pour allumer la TV ?

Le temps de trouver la télécommande et un coussin pour caler le dos de Solange dans le fauteuil, et le film démarre.

- Attends ! dit-elle.

- Quoi ?

- Va chercher des bonbons dans le placard.

- Ah, non, mais je rêve ! Tu manges encore des bonbons à ton âge ?

- Tu sauras que j'ai toutes mes dents d'origine.

- En ce cas, tu me refileras le nom de la marque de ton dentifrice.

Comme j'ouvre le placard dans lequel mon amie range la plupart de ses denrées, je le vois aussitôt, LE sac de bonbons. Il s'agit de mes bonbons préférés, les *Skittle*. Solange les aurait-elle achetées spécialement pour me faire plaisir ? L'aurait-elle fait que je ne serai pas étonnée, car elle excelle dans ce genre de petites attentions.

Sauf que je ne me souviens pas avoir jamais mangé des bonbons avec elle, et encore moins des *Skittles*.

- Alors, tu viens, oui ou non ?
- Un instant.

La main tremblante, j'ouvre le sac et goûte une de ces confiseries dont la douceur sucrée me ramène loin en arrière. Je me revois en visite chez mamie Mado. Sur ses genoux, j'avais découvert les bonbons, ce délice dont mes petits camarades parlaient tant et dont certains se délectaient en ma présence, mais auxquels je n'avais jamais eu accès puisqu'ils étaient bannis par ma mère. Je les contemplais horrifiés croquer ce produit dangereux pour la santé en me réjouissant d'avoir une mère plus avisée que la leur.

Je souris tristement à l'évocation de cet épisode. À cause du souvenir de la gentillesse de mamie, à cause de cet interdit aussi ridicule qu'arbitraire, à cause de ma naïveté de l'époque qui me poussait à considérer toutes les affirmations de ma mère comme des vérités absolues.

- Bon sang, Élodie, je vais m'endormir !

Je secoue la tête. C'est assez la tristesse ! J'écarte ce flot de pensées sombres avant qu'il ne me submerge. Comme n'importe quel navigateur expérimenté, j'ai appris à me méfier du ressac des vagues.

Je bourre une poignée de bonbons dans ma bouche et c'est avec des joues aussi dodues que celles d'un hamster que je rejoins Solange.

**

Une heure et quart plus tard, j'appuie sur OFF. Nous avons ri, nous avons lâché des « Oh ! » attendris et des « Ah ! » bouleversés. Maintenant, c'est le silence. Nous demeurons songeuses, captives de notre mémoire vagabonde.

- Solange ?
- Hum ?
- Tu te souviens de la question qui me tracassait tant ?
- Oh que oui ! Une excellente question : « Est-ce qu'une mère peut aimer son enfant sans condition ? »
 - Tu me disais que oui, que c'était possible, mais je ne parvenais pas à y croire.
 - Ce qui est normal dans ta situation. Pourtant, de tous les types d'amour qui existent, l'amour d'une mère est probablement le plus puissant, celui qui se rapproche le plus de l'Amour universel. Le lien d'attachement entre une mère et son enfant crée une union qui les marque tous les deux pour la vie.
 - Tu sais ce que je pense à présent, Solange ? Je pense que les mères n'ont pas l'exclusivité de l'amour inconditionnel.

Attentive, elle tourne vers moi son doux visage dont je connais chacune des rides. Je lui prends la main et la pose près de mon cœur.

- L'amour inconditionnel n'a pas d'âge ni de visage. Il n'a rien à voir avec le fait d'avoir donné la vie. L'amour inconditionnel est celui que te porte un parent, un ami, un parfait inconnu ou... une infirmière, qui entre dans ta vie en disant : je suis là pour toi. Et la plus belle chose que tu peux faire en retour, c'est d'accueillir son cadeau avec gratitude et lui offre le tien.

De la même auteure :

- *Je n'ai plus 20 ans... et alors ?* Les Éditions réunies, septembre 2017.
- *Pic de température*, Hurtubise, septembre 2018.
- *Indiscrétions chez le psy*, Les Éditions réunies, octobre 2019.
- *Comme les pétales d'une marguerite*, Hurtubise, octobre 2019.

ISBN : 078-2-9819964-1-1

Copyright © 2021, Isabelle Petit auteure

Photographie de la couverture : Shutterstock, Depositphotos